



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**XXV<sup>e</sup> ANNÉE — VOL. XX  
N<sup>o</sup> 94  
AVRIL 1992**



***Bulletin  
des Amis  
d'André Gide***

N° 94

AVRIL 1992

le  
***Bulletin des Amis d'André Gide***

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,  
dirigée par Claude Martin (1968-1985),  
puis par Daniel Moutote (1985-1988),  
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,  
est principalement diffusé par abonnement annuel  
ou compris dans les publications servies aux membres de  
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE  
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

\*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,  
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

\*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,  
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,  
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE — VOL. XX, N° 94 — AVRIL 1992

## *Influences et Confluences*

|  |     |
|--|-----|
| Hilary HUTCHINSON : André Gide et Oscar Wilde : une nouvelle perspective. ....   | 135 |
| David STEEL : Coïncidences africaines. <i>La Belle Saison</i> des Thi-bault et le <i>Voyage au Congo</i> : d'un film à l'autre.....  | 143 |
| Daniel DUROSAY : L'Afrique de Martin du Gard et celle de Gide. Réponse à David Steel sur l'influence de <i>La Belle Saison</i> dans les motivations du voyage au Congo. .... | 151 |
| Claude FOUCART : Le jeu du maître et du disciple : André Gide et Klaus Mann. ....  | 177 |
| Joseph JURT : « Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse... » : Gide et Bernanos. ....  | 187 |



## **ROBERT LEVESQUE : JOURNAL INÉDIT (suite)**

|  |     |
|--|-----|
| Carnet XIX (11 septembre — 30 novembre 1936). ....   | 209 |
| Jacqueline MULLER-SCHIDUN : Une date mémorable.....  | 235 |
| Lectures : P. Chartier, " <i>Les Faux-Monnayeurs</i> " d'André Gide [Pierre MASSON]. — S. Hotaki, <i>Der Bovist</i> [Harald EMEIS]. — P. Hebey, <i>L'Esprit NRF, 1908-1940</i> [David STEEL]. .... | 239 |
| Claude MARTIN : Chronique bibliographique. ....  | 246 |
| Addenda & corrigenda à l'Annuaire de l'AAAG. ....  | 251 |
| Les comptes 1991 de l'AAAG. ....   | 254 |
| VARIA. ....  | 255 |
| Cotisations et abonnements. ....   | 260 |

ASSOCIATION DES  
**Amis d'André Gide**

*COMITÉ D'HONNEUR*

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,  
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,  
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,  
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

*CONSEIL D'ADMINISTRATION*

*Président d'honneur* : ÉTIEMBLE  
*Président* : Claude MARTIN  
*Vice-Président* : Daniel MOUTOTE  
*Secrétaire général* : Henri HEINEMANN  
*Trésorier* : Jean CLAUDE  
*Conseillers* : Claude ABELÈS, Irène de BONSTETTEN, Daniel DUROSAY,  
Alain GOULET, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,  
Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK  
*Représentant du Comité américain* : Elaine D. CANCELON

*COMITÉ AMÉRICAIN*

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCELON,  
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM  
*Responsable* : Elaine D. CANCELON  
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,  
Fla. 32306, États-Unis)

*CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES*

*Directeur* : Claude MARTIN  
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon, tél. 78.59.16.05)

*Influences  
et  
confluences*



# André Gide et Oscar Wilde : une nouvelle perspective

par  
Hilary HUTCHINSON

L'influence exercée par Oscar Wilde sur André Gide est bien documentée. La critique gidienne reconnaît à l'unanimité que, malgré la rareté des rapports entre les deux écrivains au cours des années quatre-vingt-dix, c'est une influence des plus profondes et des plus durables. Jean Delay affirme que « c'est avant tout une influence immoraliste qu'exerça Wilde sur Gide <sup>1</sup> », mais il ajoute que « c'est aussi une influence esthétique, car il lui a enseigné une façon tout à fait nouvelle d'envisager les rapports entre l'art et la vie <sup>2</sup> ». Et il reconnaît aussi l'influence des mœurs de Wilde sur Gide, peut-être même dès leur première rencontre <sup>3</sup>, vers la fin de 1891 <sup>4</sup>, avis qui était certainement partagé à l'époque par Jules Renard et d'autres amis de Gide, qui le considéraient comme amoureux d'Oscar Wilde <sup>5</sup>. Or, tout en acceptant que l'influence d'Oscar Wilde s'est exercée principalement dans les trois domaines déjà mentionnés, nous pensons discerner une perspective qui n'a pas encore été étudiée,

---

1. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. II (Paris : Gallimard, 1956), p. 137.

2. *Ibid.*, p. 141.

3. *Ibid.*, p. 143.

4. François J.-L. Mouret croit pouvoir déterminer la date et le lieu de la première rencontre de Gide et de Wilde, et il arrive à la conclusion qu'elle a eu lieu le 29 novembre 1891 au café d'Harcourt, place de la Sorbonne, « où, avec Pierre Louÿs, il convia Stuart Merrill à dîner, en l'honneur de leur hôte irlandais » (« La première rencontre d'André Gide et d'Oscar Wilde », *French Studies*, XXII, janv. 1968, pp. 37-9). Cependant, nous hésitons à accepter cette conclusion, vu que Gide a écrit à Valéry au sujet de l'influence de Wilde sur lui-même le 28 novembre (v. *Correspondance Gide-Valéry*, Paris : Gallimard, 1955, p. 139). De plus, Jean Delay et Rupert Hart-Davis optent tous les deux pour le 27 novembre 1891, date qui nous semble donc plus probable.

5. Cette observation, cependant, était rejetée par Pierre de Boisdeffre (*Vie d'André Gide*, t. I (Paris : Hachette, 1970), pp. 177-8).

celle qui concerne la manière dont ces influences se sont exercées sur Gide. Le but de cet article est donc de faire une enquête dans les domaines dans lesquels l'on reconnaît l'influence de Wilde sur Gide, c'est-à-dire, moral, esthétique et sexuel, afin d'essayer d'en établir le type.

Pour le faire, il faut considérer les écrits théoriques de Gide lui-même sur l'influence, en particulier ceux qui se rapportent aux influences agissant par ressemblance. Ces idées gidiennes se trouvent dans la conférence qu'il a présentée à « La Libre Esthétique » de Bruxelles, le 29 mars 1900, intitulée : *De l'Influence en littérature*<sup>1</sup>. D'après Gide, les influences agissant par ressemblance expliquent ou révèlent à l'influencé une partie de lui-même qui est jusqu'alors latente ou inconnue. Gide exprime une vive « reconnaissance mêlée d'amour » devant une telle influence « qui est comme le sentiment d'une parenté retrouvée<sup>2</sup> », et qui vaut plus que tout ce qu'on apprend par la tête. Car l'instruction ne lui révèle rien de latent : elle ne fait que lui apprendre ce qui est différent de lui et ce qui est donc, à son avis, moins précieux. L'effet d'une influence agissant par ressemblance, au contraire, est tout à fait subjectif. C'est le désir de ne plus redevenir celui qu'il était avant de l'avoir subie, parce qu'elle a su « tendrement [le] toucher, [le] reconnaître, s'apparenter à [ses] plus douteuses, à [ses] plus incertaines pensées<sup>3</sup> ».

Il est vrai que les écrits théoriques de Gide sur l'influence par ressemblance se rapportent à la littérature, mais deux aspects critiques de la psychologie gidienne nous indiquent qu'il est possible de les appliquer, sans aucune difficulté, au domaine personnel. D'une part, sa remarquable faculté de *sympathie*<sup>4</sup>, dont il se sert dans ses rapports personnels et dans le but de comprendre des ouvrages littéraires. D'autre part, sa faculté également remarquable de *dépersonnalisation*, où, grâce à ce don de sympathie, il se trouve capable de s'oublier complètement pour devenir l'au-

1. Éric Marty affirme, à juste titre, que le texte de cette conférence « n'est pas assez connu » (« L'apologie de l'influence : la citation dans le *Journal* d'André Gide », *Revue des Sciences Humaines*, t. LXVII, n° 196, oct.-déc. 1984, p. 89).

2. Gide, *De l'Influence en littérature (Prétextes)*, Paris : Mercure de France, 1947, p. 15). Il n'est pas étonnant que Gide vante les influences agissant par ressemblance, étant donné que sa curiosité n'a pas de bornes, et sa disponibilité l'a mené à tout accueillir dans la vie aussi bien que dans la littérature. « L'artiste n'est ni d'un camp ni de l'autre », écrit-il d'une manière prophétique en 1901, « il est à tout point de rencontre ; il est à tout point de conflit » (*Les Limites de l'Art*, conférence, *Prétextes*, p. 40).

3. *Ibid.*

4. V. Gide, *Journal I*, 4 août 1922, p. 739.

tre <sup>1</sup>. Gide fait preuve de ces deux caractéristiques quand il subit des influences agissant par ressemblance dans le domaine livresque. Il se sent disponible devant les lectures diverses et se met en route pour accueillir bien des nouvelles idées, se perdant et se transformant en l'écrivain en même temps pour mieux comprendre ou apprécier des positions différentes. Et il fait exactement la même chose au cours de ses rapports personnels. Tournons-nous donc vers ses rapports avec Oscar Wilde pour commencer notre enquête sur le type d'influence dont il s'agit entre eux.

Bien entendu, le domaine le plus connu où Wilde a exercé son influence sur Gide, c'est l'homosexualité. Jef Last, pour sa part, essaie de diminuer le rôle de l'influence de Wilde sur Gide sur ce plan, à cause de leurs goûts peu pareils <sup>2</sup>, et il se peut qu'il ait raison de mettre en lumière ces réserves. Mais il est tout de même soutenable que Gide a subi une influence agissant par ressemblance dans ce domaine général. Gide avoue lui-même la révélation qu'il éprouve au moment de l'influence exercée par Wilde :

J'avais, en imagination, en pensée, triomphé de tous mes scrupules. À vrai dire, je ne le savais pas moi-même ; c'est, je crois, seulement en lui répondant « oui », que je pris conscience de cela brusquement <sup>3</sup>.

Wilde a occasionné une transformation chez Gide, consciemment ou non, et a éveillé chez lui le goût de la pédérastie, en l'encourageant activement à y participer. Gide devait désormais croire qu'il était prédisposé à la pédérastie et il prenait conscience de sa vérité intime grâce à l'influence de Wilde. Cette prise de conscience, ou révélation, ou illumination, ou éveil, indique bel et bien qu'il s'agit d'une influence par ressemblance subie par Gide. Avant cette influence, cette prise de conscience n'existait pas, mais après, c'était une conception si nette, qui lui appartenait si profondément, que toute sa vie en allait être transformée. Que cette conception soit véridique ou non, cela ne nous concerne pas ici. Nous voulons simplement montrer que l'influence sexuelle exercée par Wilde sur Gide est une influence agissant par ressemblance.

Examinons maintenant l'influence morale pour voir si elle nous mène

---

1. V. *ibid.*, janvier 1936, p. 1242 ; 19 janvier 1912, p. 358, et 29 mai 1923, p. 759.

2. Jef Last, « D'Oscar Wilde aux *Nouvelles Nourritures* », *André Gide I* (Paris : Lettres Modernes, 1970), p. 124.

3. Gide, *Si le grain ne meurt*, in *Journal II*, p. 591.

à la même conclusion. Il est important de rappeler qu'au moment des premières rencontres d'Oscar Wilde et de Gide en 1891, celui-ci est déjà en train de transformer ses idées sur la morale. Suite au refus de Madeleine, Gide commence à fréquenter les milieux littéraires pour détourner son attention de sa déception, et c'est là qu'il découvre de nouveaux points de vue qui mettent en question la morale protestante et provoquent une lente transformation. En se détournant des influences restrictives de sa toute première enfance, de la morale puritaine, cette « morale de privations <sup>1</sup> » qu'il devait accuser de l'avoir « dépravé <sup>2</sup> », Gide fait un premier pas vers la libération personnelle, libération à travers une morale autonome, que décrit Lilian Maeder :

La nouvelle morale devient la profonde motivation, la permission même de l'individualisme gidien... Il n'est plus question d'user ses forces dans la poursuite d'un but qui ne serait point projeté par l'individu lui-même, mais bien d'adopter comme norme le développement de soi, et de le considérer comme seule fin... Dès lors, le devoir sera d'écouter patiemment ce qui en lui est unique et de se délivrer en une réalisation toujours plus parfaite de « ce qui lui sera particulier » <sup>3</sup>.

Inutile d'insister trop longtemps sur la rencontre fortuite d'Oscar Wilde pour un jeune homme troublé et perplexe, qui cherche pourtant de l'encouragement à suivre le chemin de l'individualisme et de l'égoïsme. Gide ne réagit donc pas *contre* les idées d'Oscar Wilde, mais écoute bouche bée ses apologues immoralistes, qui font vibrer chez lui une corde sensible et lui révèlent quelque partie de lui qui est sinon tout à fait latente, du moins incertaine, sur le point de naître. Wilde ridiculise les vertus et exalte tous les vices et Gide est bouleversé par cet « être prodigieux » qui « rayonnait <sup>4</sup> ». On sait que Gide est en désarroi à la suite de ses premières rencontres avec Wilde. Mais un tel esprit est fort séduisant chez quelqu'un qui est désireux de se libérer, et malgré ces incertitudes typiquement gidiennes, Wilde joue le rôle de catalyseur <sup>5</sup> chez Gide, qui se transforme petit à petit d'après les idées immoralistes qu'il rencontre à cette époque chez le païen irlandais. Tout comme le fait Wilde, Gide

1. Gide, *Journal I*, fin avril 1893, p. 34.

2. *Ibid.*, mars 1893, p. 33.

3. Lilian Maeder, *Les premières apparitions du thème de la Libération dans l'œuvre d'André Gide* (Zurich : Juris Druck Verlag, 1972), p. 41.

4. Gide, « In Memoriam Oscar Wilde », *Prétextes*, éd. citée, p. 223.

5. Cf. Philippe Delaveau, « André Gide et Oscar Wilde », *André Gide et l'Angleterre* (Actes du Colloque de Londres, nov. 1985, Londres : Birkbeck College, 1986), p. 60.

veut bientôt s'adonner à la recherche du plaisir <sup>1</sup>, non sans un certain effort au début <sup>2</sup>. Comme Wilde <sup>3</sup>, il confrontera à son tour les deux morales, le naturalisme païen <sup>4</sup> et l'idéalisme chrétien, et se préoccupera tout au long de sa vie à partir de cette période de la question de la sincérité, du mensonge et de la tromperie de soi, dans sa vie aussi bien que dans son œuvre. Il nous semble donc qu'il s'agit ici d'un exemple net d'une influence agissant par ressemblance, puisque Gide reçoit d'Oscar Wilde, *sans aucun doute*, quoique d'une manière hésitante <sup>5</sup>, la compréhension profonde de certaines parties mystérieuses et importantes en lui, qui étaient ignorées auparavant. Ces influences provoquent des réactions authentiques chez Gide, qui comprend tout d'un coup des nouveaux points de vue, lesquels deviennent pour lui, à partir du moment où les influences sont assimilées, quelque chose de très intime et de très précieux. Cela explique, nous semble-t-il, de la part de Gide, la quête si frénétique de Wilde dans les cafés et les salons <sup>6</sup>. Cela explique surtout l'avidité <sup>7</sup> avec laquelle il l'avait écouté. Dans le cas contraire, il n'aurait assurément pas fait preuve d'une réaction aussi intense. Il attendait une influence authentique à cette époque-là, et celle de Wilde, du moins dans le domaine moral, l'a frappé véritablement. Les propos immoralistes de Wilde avaient, sans doute, l'accent de la vérité personnelle pour Gide, étant donné que son intérêt pour l'immoralisme devait durer tout au long de sa vie <sup>8</sup>, ce qui indique bien une influence agissant par ressemblance.

---

1. V. Gide, *Les Nouvelles Nourritures*, in *Romans, récits et soties...*, p. 254.

2. Gide, *Journal I*, 1893, p. 34.

3. Gide, « In Memoriam Oscar Wilde », art. cité, pp. 228-9.

4. V. le chap. intitulé « André Gide et la philosophie païenne » de J. de Langlade, *Oscar Wilde, écrivain français* (Paris : Stock, 1975), pp. 141-98.

5. Les hésitations de Gide proviennent du fait que pendant longtemps il est incapable ou refuse de renoncer à la spiritualité, aspect de sa psychologie qui comprend son dévouement envers Madeleine. L'influence de Wilde, quoique profonde, souffre donc des rebonds périodiques vers la spiritualité, mais elle est aussi sincère que l'influence spirituelle de Madeleine.

6. Lettre d'André Gide à Paul Valéry, *Correspondance*, p. 139.

7. V. « In Memoriam Oscar Wilde », art. cité, p. 222.

8. Gide fit publier en France, peu d'années seulement avant sa mort, en traduction française et avec un avant-propos personnel, l'ouvrage immoraliste de James Hogg, écrivain écossais : *Confession d'un pécheur justifié*. V. la préface de Gide aussi dans *La Table Ronde*, n° 9, sept. 1948, pp. 1443-50. V. aussi la présentation de M. Edmond Smyth, « Gide et Hogg » au colloque de Londres, *BAAG* n° 71, juil. 1986, p. 91 : « Gide a partagé avec le romancier écossais [...] le fait qu'ils s'intéressent tous les deux [...] au fonctionnement du démoniaque dans

Considérons maintenant si cela est aussi le cas dans le domaine esthétique. Certes, l'histoire que Wilde raconte à Gide au sujet de Narcisse <sup>1</sup> a dû exercer sur l'auteur du *Traité du Narcisse* une profonde influence esthétique, mais il faut déterminer si c'est une influence agissant par ressemblance. En effet, étant donné que *Le Traité de Narcisse* était projeté en 1890 <sup>2</sup>, et écrit et publié en janvier 1891, avant la première rencontre de Gide avec Wilde <sup>3</sup>, il est clair qu'il s'agit d'une autre sorte d'influence. Or, puisque Gide continue à s'examiner et à se regarder dans toute son œuvre, faisant preuve d'une attitude narcissique qui est bien reconnue par Helen Watson-Williams <sup>4</sup> et Wallace Fowlie <sup>5</sup>, il est probable que son intérêt prolongé pour le mythe de Narcisse, né à l'époque même où Wilde lui raconte une histoire à ce sujet, soit une coïncidence. Au contraire, il est clair que l'importance de ce mythe pour Gide est considérable et il nous semble également clair que c'est Wilde qui a autorisé cette importance par le moyen de ce que Gide appellera une influence par autorisation. Cette sorte d'influence concerne la lecture des idées qui correspondent à celles que possède déjà le lecteur et par suite d'une telle lecture, le lecteur se sent autorisé à penser ainsi. Il n'est pas possible de soutenir l'argument que Wilde a éveillé chez Gide l'importance pour lui du mythe de Narcisse, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas ici d'une influence par ressemblance ; mais tout porte à croire, en revanche, que grâce, en partie, à une influence par autorisation de Wilde, Gide s'est rendu compte des possibilités de ce mythe pour lui-même. C'est-à-dire que Wilde a confirmé et fortifié les idées gidiennes dans ce domaine et a banni en conséquence ses doutes et ses incertitudes <sup>6</sup>. Ainsi, à partir de cette époque, Gide a commencé à s'éloigner des Symbolistes et à diriger son regard sur sa propre

---

l'esprit humain [...] le démoniaque se révélera associé à la conception gidienne de la personnalité et n'est pas simplement un procédé littéraire ou même une métaphore ». Il nous semble à la lumière de ces remarques et de ces faits que l'influence de Wilde se fait sentir toujours dans les années quarante.

1. Gide, « In Memoriam Oscar Wilde », p. 225.

2. V. Gide, *Journal I*, 8 mai 1890, p. 16.

3. C'est Paul Valéry qui a exercé une influence majeure sur cette œuvre gidienne (v. Gide, *Romans, récits et soties...*, pp. 1457-9).

4. Helen Watson-Williams, *André Gide and the Greek Myth* (Oxford : Oxford Clarendon Press, 1967), p. 156.

5. Wallace Fowlie, « The Fountain and the Thirst : André Gide », *Essays in Modern Criticism* (New York : Rinehart & Co., 1960), pp. 489-90.

6. Les écrits théoriques sur l'influence agissant par autorisation se trouvent principalement dans son *Journal I* : 4 août 1922 (p. 739), 10 janvier 1923 (p. 752), 7 janvier 1924 (p. 781) et 4 novembre 1927 (p. 859).

vie, phénomène qui devait durer tout au long de sa vie.

En ce qui concerne le désir de Wilde de masquer la vérité dans son œuvre et ses conseils à Gide de faire la même chose <sup>1</sup>, c'est de nouveau l'influence agissant par ressemblance dont il s'agit, car en dépit du fait que Gide finira par protester contre cette recommandation, Gide, en tant que jeune littéraire, l'accepte et son art du début fait donc preuve du désir de se cacher. Il n'est pas difficile d'imaginer le soulagement du jeune timide quand les conseils wildiens éveillent chez lui cette manière dont il pourra traiter de ses problèmes les plus intimes ou scandaleux, dont l'aveu direct lui aurait causé une angoisse extrême <sup>2</sup>. En fin de compte, il a osé s'exprimer franchement dans son œuvre, mais cette influence par ressemblance exercée par Wilde a duré très longtemps, avant que Gide se soit senti capable de ne plus y souscrire dans les années vingt, avec la publication de *Corydon*, *Si le grain ne meurt* et *Les Faux-Monnayeurs*.

Or, la question se pose : s'agit-il finalement d'une influence par protestation <sup>3</sup> à l'égard de cet aspect de l'influence esthétique de Wilde sur Gide, c'est-à-dire celui-ci a-t-il fini par la rejeter, en s'y opposant profondément ? Nous ne le croyons pas, puisqu'il est, en effet, possible d'accepter que Gide a toujours préféré la franchise, mais qu'elle avait été défendue pendant longtemps pour lui, eu égard, par exemple, à son amour pour Madeleine. D'ailleurs, cette influence esthétique est simplement remplacée, paradoxalement, par une autre influence esthétique — toujours exercée par Wilde et toujours agissant par ressemblance — qui, quoique subie pendant les années quatre-vingt-dix, a dû connaître l'épreuve du temps avant qu'elle ait pu être manifestée par Gide :

Il y a, disait Wilde à Gide, deux espèces d'artistes : les uns apportent des réponses, et les autres, des questions. Il faut savoir si l'on est de ceux qui répondent ou bien de ceux qui interrogent, car celui qui interroge n'est

---

1. Gide, *Incidences* (Paris : Gallimard, 1924), pp. 98-9.

2. G. Vidal reconnaît l'existence de cette méthode littéraire, dont Gide se servira pendant longtemps : Georges G. Vidal, « De *L'Immoraliste* à *La Porte étroite* : étude pour les masques de Gide », *André Gide* 7 (Paris : Lettres Modernes, 1984), pp. 87-116.

3. Les écrits théoriques de Gide sur l'influence agissant par protestation se trouvent principalement dans son *Journal I* : « Feuilletts », 1928 (p. 902), 30 novembre 1931 (p. 1095).

jamais celui qui répond <sup>1</sup>.

Tout comme Wilde, Gide voulait donner une réponse dans son œuvre à la question de l'homosexualité qui n'avait pas encore été posée. De fait, Wilde n'a jamais osé, dans toute son œuvre, nommer « the love that dare not speak its name ». Gide, en revanche, a fini par révéler franchement ses inclinations, principalement parce qu'il a subi d'importantes influences par ressemblance de la part de Wilde.

Or, malgré ces différences, nous n'apercevons nulle part une vraie influence par protestation parmi les rapports entre Wilde et Gide. Celui-ci avait trop « d'affection, d'admiration et de respectueuse pitié <sup>2</sup> » envers Wilde pour que cela puisse être le cas. Ici il faut rappeler qu'une influence agissant par ressemblance n'implique pas l'identification totale avec un autre. En effet, Gide n'était vraiment jamais sur la défensive avec Wilde, malgré le « frisson de terreur <sup>3</sup> » qu'il ressentait toujours avec lui. Il pouvait toujours s'abandonner à son influence qui allait dans son sens et qui constituait donc, la plupart du temps, une influence par ressemblance.

En définitive, nous avançons donc que parmi les trois domaines d'influence normalement considérés lorsque l'on parle du rôle joué par Wilde chez Gide, c'est avant tout l'influence par ressemblance qui domine. Nous ne prétendons pas avoir traité de toutes les influences agissant par ressemblance entre les deux écrivains, mais nous avons voulu en indiquer les principales, afin de montrer que chez Gide cette sorte d'influence était critique au cours de ses rapports avec Wilde, avidement recherchée par lui <sup>4</sup>, rappelée avec une précision impressionnante <sup>5</sup> et employée sans scrupules dans le but de s'accomplir. Il n'est donc pas surprenant qu'il devait examiner minutieusement l'influence agissant par ressemblance dans sa conférence sur les influences peu de temps après la mort d'Oscar Wilde.

---

1. Gide, « In Memoriam Oscar Wilde », art. cité, p. 232.

2. *Ibid.*, p. 221.

3. Lettre d'André Gide à sa mère, 30 janvier 1895, *Correspondance avec sa mère* (Paris : Gallimard, 1988), p. 590.

4. Remarquons l'impatience de Gide pour rendre visite à Wilde à Berneval : « Dès que je pus connaître son adresse, j'accourus » (« In Memoriam Oscar Wilde », p. 239).

5. *Ibid.*, p. 238 : « Les paroles de Wilde sont présentes à mon esprit, et j'allais dire à mon oreille. »

**Coïncidences africaines**  
***La Belle Saison des Thibault***  
**et le *Voyage au Congo* :**  
**d'un film à l'autre**

par  
**David STEEL**

Dans l'excellente introduction par laquelle Daniel Durosay présente les *Carnets du Congo* de Marc Allégret (Paris : Presses du C.N.R.S., 1987), il dresse la liste des mobiles qui auraient poussé un Gide quinquagénaire à entreprendre l'expédition hasardeuse qu'il réalisa en 1925-26 avec son jeune protégé : retracer les pas de son mentor de jeunesse Élie Allégret, père de Marc, parti à plusieurs reprises, et dès 1889, comme missionnaire au Congo, au Cameroun et au Gabon ; découvrir un pays primitif où régnerait encore une sensualité sinon un érotisme dégagés de toute notion d'artifice ou de contrainte ; conjurer le sentiment de sa vieillesse approchante vis-à-vis de son très jeune partenaire ; renouveler son inspiration romanesque, voire son être entier ; faire acte de défi et de rupture temporaire avec Madeleine et Cuverville ; arracher Marc aux rets esthético-mondains d'un Cocteau ou d'un Beaumont ; profiter de l'invite de Marcel de Coppet, intime et futur gendre de Martin du Gard, à le rejoindre au Tchad où il occupait le poste de chef de cabinet du gouverneur ; enfin, se précipiter, non sans désespoir, et poussé par une fatalité intérieure, dans le gouffre d'un lointain inconnu (*Carnets*, pp. 11-2). Il ne fait aucun doute non plus que l'exemple à la fois romanesque et biographique du Conrad d'*Au cœur des ténèbres* revêtait ce voyage d'un attrait tout à fait particulier aux yeux de Gide, son ami et son traducteur (v. BAAG, n° 60, oct. 1988, pp. 61-80).

Les hasards de la lecture, ou plutôt d'une relecture récente, m'incitent à me demander si au schéma psychologique esquissé ci-dessus on ne pourrait pas ajouter un élément nouveau.

Au onzième chapitre de cette partie des *Thibault* que Roger Martin du Gard a intitulée *La Belle Saison*, l'auteur imagine un épisode dans la

liaison qui rapproche Antoine Thibault, le jeune médecin bourgeois talentueux, et son amante Rachel Gœpfert, femme indépendante aux mœurs libres et au passé quelque peu mystérieux sinon trouble. Les deux amants, après avoir regardé au lit la collection de photos de Rachel, dont certaines prises au Maroc pendant la lapidation d'une femme adultère, assistent à un séance de cinéma (il serait intéressant, du reste, de déterminer la date de la première description d'une séance de cinéma dans le roman français). Il s'agit d'un film dont l'affiche annonce

L'AFRIQUE INCONNUE  
VOYAGE CHEZ LES OUOLOFFS, LES SÉRÈRES  
LES FOULBÉS, LES MOUNDANGS  
ET LES BAGUIRMIENS

Avant d'entrer dans la salle, Rachel s'enthousiasme sur des vues du film exposées sous le péristyle du cinéma :

*Jeune fille moundang vannant le mil au bord du fleuve Mayo Kabbi. Un corps de bronze, entièrement nu, sauf un ruban de paille tressée, en guise de ceinture. La belle moundang se tenait debout, appuyée sur la jambe droite, le visage appliqué, le buste étiré par sa besogne [...].*

Suit une assez longue description, non dépourvue d'érotisme, de la jeune noire, et puis :

— « Tiens, regarde ceux-ci ! » reprit-elle, montrant à Antoine une dizaine d'adolescents noirs qui portaient sur leurs épaules une pirogue effilée. « Et ce petit-là est-il beau ? C'est un Ouoloff, tu vois : il a son gri-gri au cou, son boubou bleu et son tarbouch. » Elle parlait ce soir avec une agitation particulière ; elle souriait sans presque entrouvrir les lèvres, comme si les muscles de son visage se fussent, à son insu, contractés ; et, dans l'incision des paupières, son regard fiévreux, glissant, avait des lueurs argentées qu'Antoine ne reconnaissait pas <sup>1</sup>.

Pendant les actualités et un court western, Antoine et Rachel se livrent à des ébats amoureux dans la loge treillagée qu'ils ont louée...

On annonça le film africain. L'obscurité se fit. L'orchestre entama un air nègre. [...]

Des paysages défilèrent. Une rivière d'eau morte, sous des arbres géants, amarrés au sol par l'enchevêtrement des lianes. Un hippopotame à fleur d'eau, pareil au cadavre d'un bœuf noyé. De petits singes noirs, qui avaient l'air de vieux marins, avec leurs colliers de barbe blanche, bai-folèrent sur le sable. Puis ce fut un village : une esplanade déserte, craquelée par la chaleur ; un horizon clos de huttes et de palissades ; une cour

1. Martin du Gard, *Œuvres complètes*, t. I (Bibl. Pléiade, 1962), pp. 991-2.

où des « jeunes filles » peuhls, le torse nu, les muscles de la croupe tendus sous le pagne, pilaient le grain dans de hauts vases de bois, parmi des négillons qui se roulaient dans la poussière ; d'autres femmes, portant de larges corbeilles ; d'autres encore [...].

Le film s'acheva par un sauvage tam-tam, au crépuscule, sur une place bordée de palmiers. Une foule exclusivement composée de noirs, dont on voyait les masques tendus et les corps se trémoussant de joie, formait cercle autour de deux nègres, presque nus, fort beaux, ivres, luisants de sueur, qui se poursuivaient, se heurtaient, s'écartaient, se jetaient l'un contre l'autre en grinçant des dents, ou bien se cherchaient, se frôlaient, en un délire cadencé, à la fois guerrier et lascif, puisqu'ils mimaient tour à tour l'excitation du combat et les convoitises de l'amour. Les spectateurs noirs, haletant, trépignaient de joie, et resseraient de plus en plus leur cercle autour des deux forcenés, dont ils précipitaient la frénésie en accélérant sans arrêt les battements de leurs paumes et l'accompagnement de tambours. L'orchestre du cinéma s'était tu : dans la coulisse, des claquements de mains, bien réglés, restituaient aux images une vie étourdissante et rendaient plus contagieuse la volupté tendue jusqu'à l'angoisse, que grimaçaient tous les visages de ces fanatiques<sup>1</sup>.

Pour Rachel, le film évoque des souvenirs de voyage en Afrique avec son amant précédent, Hirsch, riche aventurier quinquagénaire d'une brutalité virile qui tout à la fois lui répugne et l'attire encore — et notamment un épisode où Mamadou Dieng, un boy ouloff, poussé à traverser un bras de fleuve pour récupérer une aigrette tirée par Rachel, se fait happer par un crocodile puis tuer à coup de fusil par Hirsch, dont le geste « humanitaire » est entaché d'un sadisme complaisant<sup>2</sup>. Le fleuve en question est la Casamance, ce cours d'eau du Sénégal où Gide, dans *Les Faux-Monnayeurs*, situe la fin de Lilian Griffith, noyée par Vincent son amant, du moins c'est ce que suppose, dans la lettre qu'il envoie à Armand et à Rachel Vedel (une autre Rachel, mais combien différente de celle des *Thibault*), leur frère Alexandre, installé là-bas depuis un certain temps<sup>3</sup>.

Après le film, dans un bar un peu louche, Rachel se livre de plus en plus à ses souvenirs, comme afin d'initier son compagnon à l'insistant charme sexuel exotique auquel elle-même s'abandonne peu à peu.

— « Ah, que ça te manque, de n'avoir jamais été là-bas ! » s'écria-t-elle [...]. « En France, vois-tu, on étouffe. On ne peut vraiment vivre que là-

1. *Ibid.*, pp. 998-9.

2. *Ibid.*, pp. 1000-1.

3. Gide, *Les Faux-Monnayeurs*, III, XVI, *Romans, récits et soties...* (Bibl. Pléiade), pp. 1233-4.

bas ! Si tu savais ! Cette liberté des blancs au milieu des noirs ! Ici, on ne soupçonne même pas ce qu'elle peut être, cette liberté-là ! Aucune règle, aucun contrôle ! Tu n'as même pas à craindre le jugement d'autrui ! Saisis-tu ? Peux-tu seulement comprendre ça ? Tu as le droit d'être toi-même, partout et toujours. Tu es aussi libre devant tous ces noirs que tu l'es ici, devant ton chien. Et en même temps, tu vis au milieu d'êtres délicieux, pleins d'un tact et de nuances dont tu n'as pas idée ! Autour de toi, rien que des sourires jeunes et gais, des yeux ardents qui devinent tes moindres désirs <sup>1</sup>... »

Et elle poursuit en décrivant des rencontres sexuelles entre Hirsch et les deux fillettes d'un caïd et une nuit d'amour qu'elle-même a passée avec un jeune noir, s'étendant dans un élan de lyrisme sur la beauté des corps avant de continuer :

« Je ne sais comment te dire... Là-bas, l'amour, non, ça n'est pas du tout le même que le vôtre. Là-bas, c'est un acte silencieux, à la fois sacré et naturel. Profondément naturel. Il ne s'y mêle aucune pensée, d'aucune sorte, jamais. Et la recherche des plaisirs, qui est toujours plus ou moins clandestine ici, eh bien, là-bas, elle est aussi légitime que la vie, et, comme la vie, comme l'amour, elle est naturelle et sacrée. Saisis-tu ça, mon Minou ?... Hirsch disait toujours : "En Europe, vous avez ce que vous méritez. Là-bas, ce sont des pays pour nous autres, pour des êtres libres." Ah ! c'est qu'il aime les noirs, lui ! » Elle se mit à rire : « Sais-tu comment je m'en suis aperçue, pour la première fois ? Je te l'ai dit peut-être ? Dans un restaurant de Bordeaux. Il était en face de moi. Nous causions. Tout à coup, son regard s'est fixé derrière moi, une seconde, mais avec une lueur... une lueur si aiguë, que je me suis retournée brusquement : et j'ai vu, près d'une crédence, un petit nègre de quinze ans, beau comme un prince, qui portait un compotier d'oranges. » Elle ajouta, mais sur un ton voilé : « Et c'est peut-être ce jour-là que le désir m'a prise, moi aussi, d'aller là-bas... <sup>2</sup> »

Plusieurs aspects de cette fin de *La Belle Saison*, dont Martin du Gard a achevé la rédaction en juillet 1923 et qui est parue en octobre de la même année aux Éditions de la NRF, nous frappent. Il y a d'abord la maîtrise avec laquelle l'écrivain introduit dans son récit ce courant trouble de sensualité exotique, à tendance à la fois hétérosexuelle et homosexuelle, dont Rachel va devenir et la dispensatrice et la proie, courant qui fait qu'Antoine, le médecin bourgeois parisien, jusque-là si bien dans sa peau blanche, va être amené à un degré d'excitation puis de délaisse-

- 
1. Martin du Gard, *op. cit.*, p. 1001.
  2. *Ibid.*, pp. 1002-3.

ment définitif qui représente à la fois un contraste et un pendant à la situation morale où se trouvait son jeune frère Jacques dans les pages d'ouverture du roman. On constate ensuite cet appel irrésistible de l'Afrique conçue comme un lieu de liberté, de licence et de ténèbres, peuplée d'êtres obscurs mais combien attrayants et dont la présence charnelle hante le souvenir de Rachel. Et puis, fait intrigant entre tous..., ce film qui ressemble remarquablement, par son titre et son contenu, à celui que projettent de tourner Gide et Marc, et que Marc tournera trois ans plus tard, cette *Afrique inconnue : Voyage chez les Ouoloffs, les Sérères, les Foulbés, les Moundangs et les Baguirmiens*, si proche du *Voyage au Congo : Scènes de la vie indigène en Afrique Équatoriale*, qu'en est-il ? Entre le film et le récit des *Thibault* et le film et les récits de Gide et de Marc, les affinités étonnent et jusque dans certains détails : « Filmé chez les Baguirmi, matin et soir », lit-on le 14 janvier 1926 dans les *Carnets* de Marc (p. 158) ; « de l'autre côté de la colline se tiennent les femmes moundang qui vendent du mil », note-t-il le 2 avril (p. 238) — la sixième bobine de son film est consacrée aux Moundang — et Gide et lui arriveront au Maya Kebi en pays moundang (le cours d'eau au bord duquel se tient la jeune noire vannant du mil de la photo des *Thibault*) le 3 avril<sup>1</sup>. Les Foulbés également figurent à plusieurs reprises dans les *Carnets*, qui reproduisent la photographie d'une jeune femme foulbé p. 197. Le film des *Thibault*, si semblable à celui de Marc Allégret, n'a-t-il existé que dans l'imagination romanesque de l'écrivain, qui avait du goût pour la photographie (*Carnets*, p. 55, n. 37), ou celui-ci a-t-il songé à quelque film réel, à la projection duquel il avait assisté ? Ou bien, troisième supposition, a-t-il imaginé le film d'après des photographies que lui aurait montrées son ami Coppet, qui était en poste en A.O.F. depuis 1910 et au Tchad depuis décembre 1920 ? — hypothèse qui expliquerait pourquoi dans le roman il accorde plus de place aux clichés exposés à l'entrée du cinéma qu'aux images du film lui-même (Mamadou, le nom du garçon tué par Hirsch dans le roman, était le nom d'un guide de Coppet à Fort-Archambault, *Carnets*, pp. 235 sqq.). Mais peut-être, bien au contraire, est-ce Gide qui aurait montré à son ami des photos prises par Élie Allégret ? Il faut dire que, selon René Garguilo, Coppet, après avoir entendu la lecture du manuscrit, a désapprouvé l'épisode du boy happé par le crocodile et aurait reproché à l'auteur d'avoir confectionné une « Afrique de cinéma », et Garguilo de conclure, mais sans dire lesquels, que

---

1. *Carnets...*, p. 239 ; *Le Retour du Tchad (Journal II, Bibl. Pléiade)*, p. 957.

Quelques films, quelques lectures et peut-être quelques récits de voyageurs lui ont permis [à R.M.G.] d'embellir ses souvenirs et de faire de l'Afrique la terre d'élection de ses phantasmes, une sorte d'univers intérieur où la violence et la sensualité qui hantent son imagination peuvent se donner libre cours <sup>1</sup>.

Enfin, pour revenir à notre question initiale, ces pages évocatrices des *Thibault* auraient-elles contribué au départ de Gide et à sa décision, et à celle de Marc, de tourner un film en Afrique Équatoriale ? On sait que la composition des *Faux-Monnayeurs* et des premiers volumes des *Thibault* s'est enchevêtrée (deux Casamances y coulent ! et de nombreux thèmes s'entrecoupent) dans la mesure où les deux écrivains ont réciproquement lu, approuvé ou désapprouvé les chapitres de leurs textes respectifs au fur et à mesure qu'ils avançaient. Ainsi Martin du Gard a lu *La Belle Saison* à son ami à Cuverville où il a séjourné quelque temps à partir du 8 mai 1923 :

mon 3e volume est presque aussi gros, je crois, que mes 2 premiers. [...] J'en ai fait une lecture à Gide, qui ne s'occupe jamais que du fond (sans doute a-t-il une fois pour toutes renoncé à jamais obtenir de moi une forme qui mérite ce nom), et à qui je puis me permettre de lire un texte surchargé d'épithètes et d'impropriétés, parce qu'il ne s'intéresse qu'aux bonshommes <sup>2</sup>.

C'est l'Afrique, mais maghrébine cette fois, que Martin du Gard choisit également comme cadre pour une autre histoire de mœurs libres, sinon de sexualité déréglée, celle de *Confidence africaine* qui, dans le cercle de Gide, a suscité la controverse que l'on sait. La sensualité et l'exotisme de l'Afrique noire, si expertement évoqués par l'auteur des *Thibault* à la fin de *La Belle Saison*, auraient-ils avivé l'appétit d'un Gide depuis longtemps tenté, et pour de multiples raisons, par ce cœur des ténèbres que connaissaient si bien déjà — et sur le terrain — Élie Allégret et Marcel de Coppet ? Dans l'imagination de son auditeur privilégié, le roman a-t-il joué, de manière toute fragmentaire, soit entendu, un peu le même rôle que celui de Conrad ? De même, le film imaginaire si minutieusement et pittoresquement décrit par Roger Martin du Gard a-t-il semé, dans l'esprit de Gide ou de Marc l'idée d'une entreprise cinématographique semblable ? Tout ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'il y a là, au

1. René Garguilo, *La Genèse des « Thibault »* (Paris : Klincksieck, 1974), pp. 372-3.

2. Lettre à Georges Duhamel du 23 mai 1923, dans *Correspondance générale*, t. III (Paris : Gallimard, 1986), p. 221. V. aussi p. 219.

delà d'une coïncidence pour le moins curieuse, un dédale d'interférences et de réceptivités possibles qui donnent libre cours à la spéculation critique et sur lequel il serait intéressant de connaître les vues de notre ami Daniel Durosay, dont on sait l'intérêt pour ces questions.



## L'Afrique de Martin du Gard et celle de Gide

Réponse à David Steel  
sur l'influence de *La Belle Saison*  
dans les motivations du voyage au Congo.

par  
DANIEL DUROSAY

Le cartésien dirait : la question posée est à décomposer. En effet, de quoi parle-t-on ? Des sources de Martin du Gard, dans l'élaboration de son chapitre 11 du troisième volume des *Thibault*, notamment pour ce qui concerne la séance de cinéma et le film africain auxquels assistent Antoine Thibault et sa maîtresse, Rachel Goepfert ; de l'influence possible de l'Afrique ainsi entrevue sur la sensibilité de Gide, sa propre perception de l'Afrique noire, et les motivations de son départ au Congo ; en dernier lieu, de l'influence de ces récits sur Marc Allégret, compagnon du voyage de Gide, quant à la réalisation de son premier film. Entre ces trois hommes, — auxquels se joint bientôt un quatrième, indispensable : Marcel de Coppet — il est incontestable que de 1923 à 1925, date du départ au Congo, les relations s'intensifient, de sorte que l'information et la réflexion ont aisément pu circuler de l'un à l'autre. Cependant chacun s'attache à suivre sa ligne ; chaque partition se distingue dans le concert commun.

On sait, par les correspondances de Martin du Gard, que la rédaction de *La Belle Saison* s'étala de l'été 1922 au printemps 1923. Le premier jet — non le premier canevas<sup>1</sup> — est assez largement effectué en octobre

---

1. René Garguilo, dans *La Genèse des Thibault* (Paris : Klincksieck, 1974, 843 pp.), consacre un chapitre à *La Belle Saison* (p.225-239). S'il souligne plusieurs sources documentaires de l'ouvrage, il ne dit rien, à cet endroit du moins, du chapitre XI. Bernard Alluin, dans son *Martin du Gard romancier* (Paris : Aux amateurs de livres, 1989, 508 pp.), s'appuyant sur ce passage, signale bien l'intrusion précoce du cinéma dans le roman (chap. XI, « Martin du Gard et le cinéma. Une écriture cinématographique », pp. 149-68), mais s'en tient au relevé des faits, sans aborder la question des sources, ni la contamination possible, ou le

1922, comme il ressort des lettres à Duhamel du 12 de ce mois<sup>1</sup>, à Jouvett du 16, et à Durtain du 30. Au printemps suivant, dans sa lettre à Gide du 20 avril 1923, l'auteur en travail parle de quelques semaines encore avant qu'il ait terminé ce qui apparaît comme un manuscrit mal fixé et non définitif, en somme un état intermédiaire, mais global et présentable<sup>2</sup> — que le 8 mai et pour quatre jours<sup>3</sup>, Martin du Gard est en mesure de lire à Cuverville. Qu'il y ait eu profit pour l'auditeur en cette lecture, l'évidence est apportée par le *Journal* de Gide : « Rien, mieux que cette audition et que les conversations qui s'ensuivent, ne me redispone au travail<sup>4</sup> ». Par ailleurs, on peut supposer avec vraisemblance qu'entre cette date et la fin de juillet, Martin du Gard a repoli son texte, l'a sans doute même recopié afin d'aboutir au manuscrit net et définitif, qu'il livre à la dactylographie dans la première décade de juillet<sup>5</sup>.

Le Fonds Martin du Gard de la Bibliothèque Nationale permet de suivre — mais sans les datations, qu'il faut suppléer — les phases successives du manuscrit. Il donne à lire :

1. dans le volume XXII, un « premier jet » — à vrai dire un canevas extrêmement sommaire, où le matériau du futur chapitre 11, sous le titre provisoire de « Rachel III », figure aux feuillets 337 et suivants.

2. dans le volume XXIV, un « avant-dernier brouillon », le plus riche et le plus ramifié, qui doit correspondre à l'effervescence de l'automne 1922, où les suggestions elliptiques du « premier jet » sont abondamment développées, mais avec des incertitudes et de nombreux repentirs. Le chapitre 11 occupe ici les ff. 283-361.

mimétisme de l'écriture, au contact du cinéma.

1. « Je m'attarde ici, chez mes parents, parce que j'y suis, que j'y ai la paix, et que je travaille vraiment beaucoup et régulièrement. Le troisième *Thibault* a été terriblement difficile à mettre sur pied et j'ai refait tout le plan de ce volume ; qui sera gros, très gros. Et dont je veux écrire tout le premier jet avant de me retrouver paralysé par Paris. » (*Corr. générale de R. Martin du Gard*, Gallimard, édition J.-Cl. Airal et M. Rieuneau, t. III, p. 187. Les autres lettres : pp. 188 et 189.)

2. « Il s'en faut de quelques semaines, de quelques jours, que je n'aie achevé la nouvelle version *complète* de mon troisième volume. [...] J'ai travaillé cette fois par morceaux isolés. J'en suis à un moment où je fais les joints et achève de combler les trous. Tel quel c'est informe. Dans quinze jours j'aurai ma trame sans lacune. » (*Corr. A. Gide-R. Martin du Gard*, Gallimard, 1968, t. I, pp. 217-8.)

3. V. *ibidem*, p. 220 note 4.

4. *Journal 1889-1939*, éd. Pléiade, 1951, p. 757.

5. Le dactylogramme dut être remis à la dactylo vers le 9 juillet (v. la lettre au colonel Émile Mayer de ce jour, *Corr. générale de R. Martin du Gard*, t. III, pp. 230-1) et transmis pour examen au correcteur le 30 juillet 1923 (*ibidem*, p. 233).

3. dans le volume XXVI, le « dernier brouillon » (ff. 313-403) est peut-être celui que nous supposons avoir suivi la lecture à Gide — à moins qu'il l'ait précédée de peu. Il est très proche du texte final et ne présente que quelques rares corrections.

4. dans le volume XXVII enfin, le dactylogramme, très faiblement corrigé lui aussi, où le chapitre en question se retrouve aux ff. 295 et suivants.

Nous ne parlerons pas des épreuves corrigées de l'originale, car après pareil ratissage, il ne restait à relever que des virgules, et, en tout cas, rien qui soit de quelque relief dans la question des sources qui va nous retenir.

De ce premier examen, il résulte que l'épisode africain est présent dès les ébauches initiales de *La Belle Saison*, et que Gide en eut forcément connaissance, mais au tout dernier moment, et dans son dernier état, en mai 1923, car, de manière certaine, le chapitre était encore dans les limbes lors du premier séjour de Martin du Gard à Cuverville, au mois de janvier précédent, de sorte qu'il n'en put être question <sup>1</sup>.

De quels matériaux Martin du Gard disposait-il pour élaborer son chapitre ? David Steel avance deux hypothèses, dont l'une se révélera la bonne, tandis que l'autre apparaît d'emblée peu crédible. Car comment croire un instant qu'Élie Allégret ait pu peser en cette affaire, tant pour des raisons générales que particulières ? Même si l'on devine, à partir des correspondances de ses fils, que le ménage Allégret laissait à désirer, s'il est probable que cet homme si souvent, si longuement éloigné du foyer familial ait su se trouver des compensations sur les lieux de son apostolat, il n'est guère pensable qu'un pasteur en passe d'être nommé co-directeur de la Société des Missions à Paris se soit complu à exhiber des photographies, même documentaires, dont on ait pu gloser. Il n'est que de penser au scandale provoqué par la projection du film de son fils en juin 1927 dans les locaux de la Société des Missions <sup>2</sup>, et à la lettre furibonde du pasteur Couve, pour mesurer à quel degré de prudence son confrère était tenu pour éviter le faux pas. Enfin, ces photos, quand bien

---

1. Ceci découle de la lettre à Gide du 13 janvier 1923, expédiée peu après son séjour, où l'auteur introduit son personnage : « Figurez-vous que dans la voiture qui m'arrachait à Cuverville, l'idée m'est venue d'une fugue au Havre, pour mettre quelque chose entre ces bonnes journées d'intimité et Paris. Je devais aller cet hiver à Bordeaux pour y étudier un peu le cadre d'un départ de la maîtresse d'Antoine, une amie à moi que vous ne connaissez pas encore, Rachel Goepfert. (Voir *Thibault III*, fin). » (*Corr. Gide-Martin du Gard*, t. I, p. 205).

2. Voir l'analyse que nous avons donné de cet accueil, et notamment, la lettre du pasteur Couve dans le *BAAG* n°80, octobre 1988, pp. 20-3.

même elles eussent existé, il est peu probable que Martin du Gard les ait contemplées, lui qui se déclare terrorisé à l'idée de rencontrer ce père terrible, qu'il imagine comme un censeur, en monstre anthropophage, dont il refuse expressément de faire la connaissance, lorsque Gide en fournit l'occasion, en avril de cette année 1923<sup>1</sup>.

On peut encore s'interroger si cet imaginaire africain doit quelque chose à l'expérience personnelle de l'auteur ? Pas davantage. Des trois voyages qu'il fit en terre africaine — le premier aux Pâques de 1901, en compagnie de ses parents ; le second, pour ses noces en 1906 ; le troisième en 1929, tellement désenchanté<sup>2</sup>, avec l'ami Coppet, parti pour attendre la chute du ministère, et sa nomination de gouverneur, à la constitution du nouveau, tandis que l'écrivain, de son côté, mettait une mer entre sa fille et le prétendant redouté — dans ses rares pérégrinations, donc, Martin du Gard ne connut en tout et pour tout que l'Afrique du Nord, blanche et musulmane, autant dire : l'Afrique même de Ménélaque. Ainsi l'Afrique noire présentée dans *La Belle Saison* est entièrement imaginaire. A cause de son ancrage ancien dans le projet d'écriture, cette Afrique seconde doit être considérée comme une composante importante, nullement anecdotique, du paysage imaginaire. Faut-il, sans autre précaution, l'interpréter avec René Garguilo comme « la terre d'élection des phantasmes<sup>3</sup> » — en l'occurrence, ceux de Rachel ? Il s'agirait d'une Afrique quasi gidienne de la ferveur, déguisée, délirée en fête nègre. À y regarder de près, est-elle cependant si séduisante, si irrésistible que cela ? Car cette Afrique, pour embellie, pour caressante qu'elle soit, se révèle un piège, qui conduit le sujet à sa perte : attirante mais dangereuse Afri-

---

1. « Je ne veux pas du tout que vous me présentiez à votre ami A[llégret] qui me fait une peur affreuse, et que j'aperçois, les nuits de cauchemar, dévorant des petits nègres pour les sanctifier. Surtout s'il a des suspicions à mon endroit ! Délivrez-moi de cette menace, ou je suis capable de passer l'été à Clermont ! » (lettre à Gide du 30 avril 1923, *Corr.*, t. I, p. 219).

2. « [...] j'en ai assez vu pour être sûr que je n'aime rien de ce pays sordide, où l'admirable lumière parvient à peine à transfigurer tant de laideur et de désolation, tant de misère et de pourriture. L'odeur du pipi séché de la Tunisie me poursuivra longtemps et, en fait d'oasis, c'est au Tertre que je pense... » (lettre de Martin du Gard à G. Duhamel, du 24 octobre 1929, dans leur *Correspondance*, p. 188). Les circonstances si contraires de ce dernier voyage ont donc eu raison du mythe africain des années précédentes, tel qu'on le trouve formulé dans la lettre à G. Duhamel du 21 février 1923 : « J'ai fait deux fois le voyage de l'Afrique du Nord et je n'y repense jamais sans avoir une espèce de mal du pays » (*Correspondance générale*, t. III, p. 209).

3. *La Genèse des Thibault*, p. 373.

que... Certes, ce lieu d'outre-limite concrétise la tentation de la sensualité, mais plus encore : sa condamnation et son refoulement. L'Afrique est le pays où l'on voudrait, mais l'on ne doit aller. Il est impossible que Gide n'ait pas aperçu cet aspect des choses dans l'appréhension *critique* qu'il fit de l'œuvre — Martin du Gard a témoigné que, dans ce qu'il lui présentait, son ami était plus sensible au fond qu'à la forme<sup>1</sup>. La chose est presque prouvée par l'application qu'en fit Gide, à la même époque, dans *Les Faux-Monnayeurs*, peut-être bien, en effet, comme le suggère David Steel, dans le sillage des *Thibault*. L'Afrique noire des *Faux-Monnayeurs* est l'Afrique-leurre où Lilian Griffith, femme libre elle aussi, à l'instar de Rachel Goepfert, et amante sans contrainte, ira perdre sa vie. Ajoutons, pour conforter ce troublant parallèle, que les deux héroïnes s'éprennent pareillement d'un médecin. L'influence de Martin du Gard sur Gide paraît sur ce point plus qu'évidente, mais elle opère dans le champ littéraire. Et l'on ne parle pas ici du voyage au Congo, non seulement pour des raisons de dates (un an trop tôt), mais parce que la pente selon laquelle pourrait se propager le mythe africain de Martin du Gard à Gide est dissuasive et peu propice à l'idée d'un départ. L'on comprend toutefois que Gide ait pu s'ingénier, par goût du clin d'œil, et pour répondre en quelque sorte à l'éloge des *Nourritures terrestres* placé dans *Les Thibault*, à renvoyer, dans quelque repli des *Faux-Monnayeurs*, ceux qui, plus tard, liraient entre les lignes, à la Casamance des *Thibault* : car pourquoi diable la Casamance, sinon que le maître jouait à sembler le disciple ? Mais on ne voit pas que l'incitation d'un voyage au Congo ait pu sortir de ce jeu, ou de vues négatives sur l'Afrique.

Reste la dernière hypothèse, la seule valide et substantielle : Marcel de Coppet. Il s'agissait, pour l'auteur des *Thibault*, d'une amitié de régiment. On ne sait trop sa nature, mais très intime sans doute, puisque leurs lettres, qui durent être nombreuses, ne figurent pas dans la *Correspondance générale* de Martin du Gard. Réservées parce que confidentielles ? L'avenir un jour le dira. Quoi qu'il en soit, dès 1905, Marcel de Coppet était entré dans l'administration coloniale. Après quelques années à Madagascar, il passe dix ans en A.O.F., où il arrive en 1910, puis douze en A.E.F., de 1920 à 1932. De 1913 à 1917, il est notamment Commandant du cercle de Ziguinchor, à l'embouchure de la Casamance, dans la partie sud du Sénégal ; il gagne ensuite la Guinée, où il exerce, à Conakry, les fonctions de chef de cabinet du gouverneur, de 1918 à 1920. C'est à l'ex-

---

1. V. la citation éclairante, produite par David Steel, de la lettre de Martin du Gard à G. Duhamel, du 23 mai 1923, dans leur *Correspondance*, pp. 83-4.

trême fin de 1920 qu'il passe en A.E.F. en tant que chef de cabinet du gouverneur du Tchad, avant d'assurer son intérim, et de devenir enfin gouverneur en titre de ce territoire en 1929. Plusieurs séjours en métropole ont entrecoupé cette ascension, et permis de raviver les amitiés anciennes : de mai à septembre 1918, de septembre à décembre 1920, et surtout du début juin 1923 à juillet 1924. À chacun de ces séjours, Martin du Gard élargit le cercle de leurs amis communs : c'est ainsi qu'il présente Marcel de Coppet à Gide le 5 octobre 1920, lequel, dans son *Journal*, juge la « conversation des plus intéressantes <sup>1</sup> », et qu'il renouvelle l'opération en novembre 1923 avec G. Duhamel <sup>2</sup>.

Les deux sources principales de Martin du Gard dans l'élaboration du chapitre africain de *La Belle Saison* découlent de là : les photos et les récits, produits par Marcel de Coppet lors de ses congés en métropole de 1918 et 1920, ou dans ses lettres. L'impact des récits est souligné, par exemple, dans une missive à Duhamel du 5 novembre 1924, après que Martin du Gard a lu son *Prince Jaffar*, souvenirs d'un voyage en Tunisie : « Évidemment je n'y retrouve ni mes impressions du Sud algérien, ni ce qui me bouleverse dans les récits sénégalais de mon ami Coppet <sup>3</sup> ». « Récits sénégalais ». Or, depuis 1920, on l'a dit, depuis quatre ans, Coppet exerce en A.E.F. Ce déphasage signifie que la mémoire du romancier s'est fixée sur les premières confidences de l'administrateur (1918 et 1920). Si l'on veut se souvenir des bruits qui ont couru — que *L'Action Française* a colportés plus tard, lorsqu'elle cherchait par tous moyens la chute du gouverneur général de l'A.O.F. nommé par le Front Populaire <sup>4</sup> — sur les circonstances de son départ du Sénégal, sur sa réputation d'administrateur trop habile à susciter la sympathie parmi ses jeunes administrés, on peut supputer avec quelque vraisemblance, qu'une partie du climat érotique mis en place par Martin du Gard, ainsi que le personnage de colonial aux mœurs affranchies incarné par Hirsch, dans la

1. V. le portrait de l'administrateur dans le *Journal* de Gide, en date du 5 octobre 1920, *Pléiade*, t. I, p. 683. Notons à ce propos que l'information de Gide est inexacte : Coppet n'a pas, à cette date, déjà passé « quatre ans d'affilée » dans la région du Tchad. Il vient d'y être nommé ; il va s'y rendre pour la première fois en décembre suivant.

2. V. sa lettre à G. Duhamel du 4 novembre 1923 (*Correspondance générale*, t. III, p. 253).

3. Arlette Lafay, *Témoins d'un temps troublé : R. Martin du Gard-G. Duhamel, Correspondance 1919-1958*, Minard, 1987, p. 119.

4. Cf. le tir de barrage déclenché dans ses colonnes à partir du 8 octobre 1938 — et les jours suivants...

splendeur du stéréotype poussé à l'extrême, sont sortis de ces entretiens.

Quant aux photos, l'emprunt est avoué, de manière très explicite, dans le manuscrit du « premier jet » (volume XXII, ff. 356 et 357), à l'endroit où commence le film africain<sup>1</sup> :

Des paysages défilèrent. Une rivière d'eau morte, sous des lianes et des arbres étranges, au feuillage énorme et rare. Un hippopotame à fleur d'eau, comme un bœuf noyé et gonflé. De petits singes noirs à [colliers *en surcharge de barbiche*] blanche de vieux marins batifolaient sur le sable. Un village parut, sur une sorte d'esplanade déserte, poussiéreuse. Des femmes au torse nu, la croupe saillante, tendue sous le pagne, pilaient du mil, portaient des calebasses, parmi des enfants nus roulés dans la poussière.

En marge de ce feuillet 356, on lit une indication au crayon : « voir photos Coppet ». Et le feuillet suivant enchaîne :

Une description des photos rapportées par de Coppet.

Insister sur les hommes et les femmes. De beaux adolescents se baignent dans la mer. De petites filles bien faites.

Tableau voluptueux.

Ainsi Martin du Gard commence par rédiger une sorte de roman-photo, à ceci près que son film ne constitue pas une histoire, ni même un tout homogène, et qu'il est dépourvu de mouvement : une succession, artificielle, il faut bien dire, ou si l'on préfère, un montage de clichés fixes. Des images qui, dans le feuillet 356, ne sont peut-être que des souvenirs prêtant à rêver ; tandis que le feuillet 357 paraît repartir après consultation effective des clichés ; d'où la tentation d'en rajouter, en accentuant, assez lourdement, l'atmosphère voluptueuse. Encore au stade suivant, dans l'« avant-dernier brouillon » (volume XXIV, ff. 314-318), et au même endroit du texte, on lit, en marge du paragraphe, et encadré, un suggestif « etc. », qui entretient l'idée que la même veine photographique pourrait être continuée. Mais le projet s'arrête là, définitivement. Car l'auteur a reporté sa tentation du cinéma — du vrai ! — d'abord sur le récit du western, fortement dilaté d'une version à l'autre, avec un déferlement sensationnel d'incidents, et, plus loin dans le film africain, sur le tam-tam, dont l'animation frénétique n'a plus rien de commun avec la pauvreté technique des clichés fixes. Une autre source — autre que photographique — dut, à cet endroit, s'ajouter pour fouetter l'imaginaire.

L'enquête se place alors sur le terrain cinématographique : en dépit

1. V. le texte définitif dans *Pléiade* pp. 998-9 / Folio p. 472. Les références au texte de *La Belle Saison* sont données systématiquement dans ces deux éditions.

de la transposition qui en fait un film impossible (on le verra bientôt), celui de Martin du Gard se serait-il inspiré, du moins pour la séquence du tam-tam, d'un documentaire authentique ? On a peine à croire que cette description, où le mouvement et le rythme sont soulignés de manière particulièrement insistante, soit issue plutôt d'une imagination hallucinée et tétanisée à partir des photos de Coppet, que d'une rétine impressionnée par quelque pellicule. Et pourtant ce passage, point culminant de la fameuse séance, est le résultat d'un emportement du style. Composé par amplification comme un morceau de bravoure, il offre une orchestration enflammée, faisant succéder à la fête nègre projetée sur la toile, l'effet et comme l'écho de sa frénésie dans la coulisse, par conséquent dans la salle, et pour finir, en Rachel. Du premier état au dernier, la description connaît une métamorphose stylistique saisissante :

« Premier jet »

[BN vol. XXII, ff. 358-359]

texte définitif

[Pléiade p. 999 / Folio p. 472]

Le film s'achevait par un immense tam-tam, sur la place d'un village, devant la foule hurlante de joie, dont on voyait les masques sensuels, les corps trémoussant de plaisirs des filles et des garçons, deux hommes nus, très beaux, ivres de danse guerrière et lassive [*sic*], se poursuivaient, mimaient la guerre et l'amour, tandis que les spectateurs enivrés accompagnaient le tambour et augmentaient la frénésie en claquant des mains sur un rythme accéléré. [...]

Le film s'acheva par un sauvage tam-tam, au crépuscule, sur une place bordée de plamiers. Une foule exclusivement composée de Noirs, dont on voyait les masques tendus et les corps se trémoussant de joie, formait cercle autour de deux nègres, presque nus, fort beaux, ivres, luisants de sueur, qui se poursuivaient, se heurtaient, s'écartaient, se jetaient l'un contre l'autre en grinçant des dents, ou bien se cherchaient, se frôlaient, en un délire cadencé, à la fois guerrier et lascif, puisqu'ils mimaient tour à tour l'excitation du combat et les convoitises de l'amour. Les spectateurs noirs, haletants, trépignaient de joie, et resserraient de plus en plus leur cercle autour des deux forcenés, dont ils précipitaient la frénésie en accélérant sans arrêt les battements de leurs paumes et l'accompagnement des tambours. [...]

La comparaison fait apparaître le déploiement de l'écriture, exploitant les virtualités du premier état : accentuation de l'atmosphère de folie sauvage et spécifiquement nègre (à deux reprises, la négritude est soulignée), enrichissement des circonstances (heure crépusculaire, cadre exotique des palmiers), formalisation visuelle de la scène (introduction de la figure du cercle, dont découle un mouvement ultérieur de resserrement), renforcement de l'abstraction psychologique (excitation et convoitise), exacerbation érotique du physique des danseurs (luisants de sueur), et surtout décomposition analytique de la gestuelle et du rythme (des danseurs, puis des spectateurs) par une série de verbes de mouvement. La description n'est pas seulement dilatée, elle est si fortement intensifiée qu'elle explose, finit en charge (une scène de « forcenés » et de « fanatiques »), et insinue une interprétation négative.

Que cette page ait été pensée comme l'occasion d'une victoire possible de l'écriture, n'invalide pas d'avance la recherche d'une source cinématographique éventuelle. Certes, on avance ici à coup de supputations, car le manuscrit ne donne à ce sujet aucune indication. Mais il ne dit pas tout en toutes circonstances. Par exemple, en un autre endroit — les « actualités », qui font paraître le Président Fallières avant la guerre, et l'aviateur Latham, aux alentours de 1910<sup>1</sup> — ce passage, comme les autres, a fait l'objet d'une documentation circonstanciée, puisque dans le « premier jet », on lit à cet endroit (vol. XXII, f. 337) : « L'obscurité se fit. Des scènes d'actualité défilèrent sur l'écran. / [en marge : Dire lesquelles.] » Et rien dans les manuscrits n'indique où le romancier a trouvé ne serait-ce que les rudiments d'information destinés à combler le manque. Or, document il y eut, puisqu'on trouve dans l'« avant-dernier brouillon » (vol. XXIV, f. 302) : « Sur l'écran les actualités défilaient. [L'accident du rapide Cherbourg-Paris, déraillé près de Bernay barré] Les grandes manœuvres de Picardie » etc. Les actualités du chapitre 11 sont donc bel et bien parties de deux faits divers, dont Martin du Gard a, par la suite, gommé la provenance. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour le tam-tam ? Sensibilisé par son ami, de manière déjà si concrète, aux réalités africaines, Martin du Gard eût-il résisté à la tentation supplémentaire d'aller plus loin dans la documentation, jusqu'à voir de ses yeux s'animer les récits et les photos de Coppet ? L'hypothèse est d'autant plus tentante qu'elle reçoit, plus tard, une sorte de confirmation dans la

1. C'est du moins la date à laquelle se rallie R. Garguilo (*op. cit.* p. 378), qui suit la leçon de Clément Borgal, dans son *Roger Martin du Gard*, p. 116 — lequel n'est guère explicite : « De menues indications suggèrent que le troisième tome, *La Belle Saison*, se déroule de la fin de juillet au mois de novembre 1910. »

lettre à la Petite Dame, rédigée par Martin du Gard après sa visite à la Villa Montmorency, le 11 novembre 1926, alors que la maison est tout entière livrée à l'entreprise cinématographique de Marc. « Le film est de toute beauté », déclare alors le visiteur, « fort supérieur à *tout ce que j'ai déjà vu "en noir"* <sup>1</sup> ». Ainsi, partant de l'idée que la fièvre de l'écriture avait pu être réactivée voire contaminée par des visions cinématographiques, nous avons cherché dans les programmes parisiens des années 1921 à 1923 si l'occasion s'en était présentée <sup>2</sup>.

Dans ces années, le nombre des documentaires de long métrage est extrêmement restreint, surtout avant l'important succès de *Nanouk l'Esquimau* de R. Flaherty, qui n'atteint le public français qu'à la fin de l'année 1922. Et le nombre des films sur l'Afrique se compte sur les doigts de la main : nous n'en avons dénombré que deux, coup sur coup d'ailleurs, et un troisième sur l'Australie, qui nous paraissent, en effet, de bons candidats à l'influence. Le premier s'intitule *Au cœur de l'Afrique sauvage* <sup>3</sup> — un film suédois de la Svenska (2 000 m), dont l'opérateur fut Oscar Olsonn. Il retrace une expédition menée à partir de février 1918, de Mombassa dans l'Océan indien, vers Nairobi, le mont Kénya, et le lac Victoria-Nyanza. L'opérateur paraît s'être partagé entre les vues d'animaux sauvages, et les coutumes indigènes — en particulier, certaine « danse des boucliers », suivie de la « danse des adieux », chez les Kikujos (Kikouyous) <sup>4</sup>. Les voyageurs entrent ensuite en contact avec les

1. Inédite, BN, Paris. Le soulignement est nôtre.

2. Le dépouillement a porté sur les périodiques spécialisés suivants : *Cinémazine* à partir du n°1 (21 janvier 1921) jusqu'à la fin de l'année 1921 ; *Cinéjournal* pour l'année 1922 dans son ensemble ; *Mon Ciné*, à partir du n°1 (février 1922) et jusqu'au n°43 (14 décembre 1922) ; *Le Courrier cinématographique* pour l'année 1922 dans son ensemble ; *Ciné-miroir*, à partir du n°1 (mai 1922) jusqu'au n°40 (15 décembre 1923) ; *La Semaine à Paris* à partir du n°18 du 15 avril 1922 jusqu'au n°82 du 6 juillet 1923. Ce dernier hebdomadaire, qui fournit les programmes de tous les spectacles parisiens, devient particulièrement utile à partir du n°43, du 7 octobre 1922, en ceci qu'il regroupe désormais les films projetés par genre, et présente, par conséquent, une rubrique : « documentaires ». Au total, donc, par divers canaux, les spectacles cinématographiques parisiens auront été explorés sur trois ans, du début de 1921 à la fin de 1923.

3. L'analyse, très laborieusement étirée, en est proposée, chaque semaine, sans interruption, dans *Sciences et Voyages*, du n°133 (16 mars 1922) au n°142 (18 mai 1922).

4. La « danse des boucliers » fait l'objet d'un récit, très circonstancié, dans le n°135 de *Sciences et Voyages* (30 mars 1922, p. 7), et celle des adieux, p. 8.

Massaï, qui, chaque soir, leur offrent le spectacle de danses frénétiques <sup>1</sup>, puis avec les Kavirondos, où ils assistent à une chasse à l'hippopotame. À cette occasion, un noir qui pataugeait dans la rivière est menacé par un crocodile, mais un des Européens tire l'agresseur et, plus chanceux que le Hirsch de *La Belle saison*, peut sauver l'indigène <sup>2</sup>. Après la mise à mort de l'hippopotame, les visiteurs assistent encore à une « bacchanale en l'honneur de la chasse », danse des guerriers avec boucliers et lances au poing. Ainsi, rien que pour ce film, le spectateur, au bas mot, assistait à quatre danses. Le titre sortit en première exclusivité à Paris au Gaumont-Palace le samedi 25 mars 1922, et y tint l'affiche jusqu'au vendredi suivant. À son propos, *Cinéjournal*, dans son numéro du 1<sup>er</sup> avril 1922 <sup>3</sup>, se fait l'écho d'« Une présentation sensationnelle », devant la jeunesse des écoles, et les représentants des différents Ministères, le 26 mars. Après ce début promotionné, le film, qui fit un succès, eut, à plusieurs reprises, l'occasion de revenir sur les écrans : du 29 avril au 20 mai, il est programmé sans interruption au Ciné-Opéra dans le 9<sup>e</sup> ; il reparait le 24 juin, pour une semaine, puis du 12 au 19 août ; en octobre — au moment où sort le titre suivant de la même veine, *L'Expédition Vandenberg* — il est relancé pour trois semaines du 7 au 28 octobre — la dernière, au Cirque d'hiver <sup>4</sup>. De manière épisodique, il tient l'affiche en décembre 1922, puis encore dans la première semaine de janvier 1923, et fait une réapparition dans la première semaine de juin <sup>5</sup>.

*L'Expédition Vandenberg dans le centre africain*, dont l'opérateur fut George B. Schattuck, adapté en français par Henry Lafragette, édité par la S<sup>e</sup> française des Films Paramount <sup>6</sup>, est donc le deuxième film africain répertorié dans la période. Ce film retrace l'expédition d'une année, entreprise par Léonard J. Vandenberg, à la fin de 1919, à partir de Mombassa encore, et, comme le précédent, en direction de l'Afrique orientale anglaise. L'équipée atteint les grands lacs, remonta vers le Nil

1. Décrites dans *Sciences et Voyages*, n°138, p. 6.

2. Épisode relaté dans *Sciences et Voyages*, n°141, pp. 6-9.

3. P. 32. Dans *Mon Ciné* les publicités pour le film, commencées dans le n°3, du 9 mars 1922, p.22, se poursuivent sur plusieurs numéros : 16 et 23 mars, 6 et 27 avril — ce qui laisse supposer une prolongation de l'exploitation dans les salles de seconde exclusivité.

4. *La Semaine à Paris* n°45, 21 octobre 1922.

5. *La Semaine à Paris* n°77, 1<sup>er</sup> juin 1923.

6. Analyse du film, accompagnée de 12 clichés dans *Ciné-miroir*, n°19, 1<sup>er</sup> février 1923, pp. 42-3 : « Le cinéma dans le centre africain. L'Expédition Vandenberg ».

Blanc, et croisa presque les mêmes ethnies que le précédent : Ouakikouyous, Massai, Kavirondos en Ouganda, Bagandas, et, pour finir, les Aoambouttis ou Pygmées. Parmi les diverses scènes de mœurs présentées, prend place, chez les Bagandas, un « jazz-band » qualifié par *Ciné-miroir* d'« ultra-moderne », et illustré là d'une photo de groupe, où se détachent, au premier plan, quatre tambours et leurs exécutants<sup>1</sup>. Moins répétitif, et sans doute plus sérieux que le premier, attiré par son écho, mais avec un moindre succès, ce film fut présenté à Paris, au Madeleine, du 13 au 26 octobre 1922, conjointement avec *La Glorieuse aventure*<sup>2</sup> — une alliance documentaire-fiction, assez courante à l'époque dans la même séance, et qui se retrouve, notons-le, dans le chapitre de *La Belle Saison*. L'intérêt pour ces deux films fut prolongé par le succès de *Nanouk*, lancé le 28 octobre 1922 au Gaumont-Palace<sup>3</sup>, auquel ils servent d'escorte. Un troisième film, qui s'écarte de Martin du Gard par son sujet, mais s'en rapproche par son titre, retient l'attention : *L'Australie inconnue et sauvage*, de M. P. Adams et W. J. Shepard, édité par Mondial-film, récit de la North West Scientific Expedition, partie de Perth, ayant à sa tête J. Stuart, pour opérateur William J. Jackson, et pour guide James Byrne<sup>4</sup>. Au milieu de séquences consacrées à la pêche aux huîtres perlières, à la chasse aux dugongs, au maniement du boomerang, à la technique du feu, se trouvait au moins une (peut-être plusieurs) scène de danse. Ce film paraît avoir été lancé à Paris, au Pavillon, à la fin février 1923<sup>5</sup>.

---

1. *Ibidem*.

2. *La Semaine à Paris* n°45, du 21 octobre 1922. Ce film ne connut pas le succès du premier ; sa diffusion fut plus lente : il ne réapparut que dans la semaine du 29 décembre dans deux salles. Il semble qu'en juin 1923, une deuxième partie ait été projetée sous le titre de *L'Expédition Vandenbergh du Zambèze au Nil* (*La Semaine à Paris* n°78, 8 juin 1923).

3. Informations recueillies par consultation de la rubrique spectacle de *L'Intran*. *Nanouk* tint l'affiche au Gaumont-Palace jusqu'au 3 novembre inclus.

4. Compte rendu dans *Ciné-miroir* n°24, du 15 avril 1923, pp.122-3.

5. Première apparition dans *La Semaine à Paris* n°62, du 16 février 1922, puis programmation dans les cinq semaines suivantes. Dans le deuxième semestre de 1923, le processus s'accéléra, mais trop tard pour avoir quelque effet sur la genèse de *La Belle Saison* : le 24 mars, *La Traversée du Sahara en autochenilles*, antichambre de *La Croisière Noire*, est présenté au Théâtre des Champs-Élysées, et connaît une large diffusion durant les mois de juin et juillet ; mais il narre avant tout la prouesse technique des cinq automobiles Citroën, un aller et retour de 7 000 km, de Touggourt au Niger, effectué du 15 décembre 1922 au 7 mars 1923. Enfin, le 1<sup>er</sup> juin, fait son apparition *L'Afrique mystérieuse révélée* de H.A.

Tels sont les faits. Aucun de ces films, assurément, ne répond avec exactitude au sujet dont fait état *La Belle Saison* : au lieu de l'Afrique occidentale et équatoriale française, ils traitent de l'Afrique orientale anglaise. Mais là n'est pas la question. C'est l'idée même d'un *film* africain qui a pu faire son chemin, dans la période de gestation, à partir de ces exemples, puisque le plus ancien précède de six mois le début de l'écriture — l'appropriation personnelle de l'idée s'effectuant à partir des photographies de Coppet, qui téléguident commodément le romancier. Quant à *L'Australie inconnue et sauvage*, on ne parlera pas d'une influence effective sur le titre choisi par Martin du Gard, puisque son titre à lui est trouvé bien avant la présentation de ce film, mais s'il figure dans notre examen, c'est qu'il confirme la fréquence des thèmes de sauvagerie et d'inconnu dans la production cinématographique courante à propos de l'Afrique. Il en va de même pour les scènes de danse, que l'on rencontre dans ces trois films : ce type de scène est un *topos* du film documentaire africain, multiplié par les opérateurs, comme une aubaine, parce qu'il exacerbe le principe de leur art : le mouvement. On observera, en outre, que dans le texte de Martin du Gard, cet épisode revêt un caractère générique, presque archétypique, en ceci qu'il n'est référé explicitement à aucune ethnie particulière — à la différence de certaines autres scènes de mœurs. Morceau obligé de toute représentation de l'Afrique, il est conçu comme l'achèvement, donc le clou du film imaginé. Que le *Voyage au Congo* de Marc Allégret ait à son tour inclus plusieurs scènes de ce type, il n'est là rien qui doive surprendre ; il s'agissait d'un passage d'autant plus attendu qu'il flattait la mode européenne du jazz-band en train de se répandre. Il n'est donc pas nécessaire de passer par le relais de *La Belle Saison* pour comprendre que le jeune cinéaste ait été tenté par le motif. Celui-ci était, pour le cinéaste comme pour le romancier, dans l'esthétique et dans l'air du temps.

Quoi qu'il en soit de cette empreinte cinématographique, l'emprise de Coppet sur le texte de Martin du Gard se vérifie à plusieurs indices. D'abord, au commencement du chapitre, par le texte de l'affiche, engageant les badauds à la séance de cinéma. Le manuscrit du « premier jet » (vol. XXII, f. 337) fournit un premier état :

L'Afrique inconnue  
Voyage chez les Ouoloffs, les Peuhls, etc.  
[en marge : Moundan [sic] ]

Dans les cadres exposés à la porte s'alignaient une série de photographies de nègres dans les occupations les plus caractéristiques.

Trois constatations :

1) les deux tribus mentionnées ont pour centre de gravité l'A.O.F. Les Ouoloffs sont localisés à l'embouchure du Sénégal, et sur la côte, entre Saint-Louis et Dakar. Peuple nomade, les Peuhls sont eux aussi originaires du Sénégal, même si l'empire qu'ils avaient constitué au XVIII<sup>e</sup> siècle s'est ensuite fractionné et déplacé vers le Tchad, de sorte que leur aire d'expansion au XX<sup>e</sup> siècle déborde l'A.O.F. ; aussi, comme le remarque D. Steel, les voit-on figurer, mais de manière *marginale*, dans la mosaïque des ethnies citées par Marc Allégret dans ses *Carnets du Congo*. Les deux seules ethnies retenues montrent que le point de départ de la documentation est au Sénégal — dont venait Coppet lors de son dernier congé en 1920.

2) une couche d'information plus récente, imparfaitement intégrée, affleure avec l'addition marginale, de manière hésitante et approximative (graphie *Moundan*, quand il faudrait *Moundang*<sup>1</sup>) ; elle nous paraît correspondre au déplacement récent de Coppet vers le Tchad, et aux explorations qu'il y fit : les Moundang sont un peuple d'agriculteurs ani-

---

1. La graphie Moundan semble une graphie parisienne, loin du terrain. On la rencontre pareillement sous la plume de Gide, avant qu'il soit initié aux réalités africaines, dans la lettre qu'il adresse au Ministre des colonies, le 20 juin 1925, pour solliciter une mission officielle. V. ce texte dans D. Durosay, « Le livre et les cartes. L'espace du voyage et la conscience du livre dans le *Voyage au Congo* », *Littérales*, n° 3, 1988, p. 55. Si ce nom, cette ethnie retiennent l'attention de Gide et de Marc Allégret, on n'en peut pour autant déduire une influence de Martin du Gard. En effet, c'est dans les correspondances avec Coppet, et dans les lectures préparatoires de Marc à la bibliothèque de la Société de géographie que ce nom prit relief. On lit ainsi dans la lettre de Marcel de Coppet à Marc du 17 février 1925 (inédite, archives Allégret) : « *Je ne puis vous renseigner exactement sur l'intérêt du voyage que vous allez faire jusqu'à Léré mais à partir de là, et même avant, à Gaoundéré, vous ne verrez pour venir jusqu'à Fort-Archambault que des choses très intéressantes : les Moundangs de Léré et de Binder Naëri, les Fellatas caparaçonnés de Binder de Psichari, les populations lakas de Fianga, de Kélo, les Kabalayes de Laye (exquises fillettes) enfin les Sara, mes sujets, qui sont peut-être les plus beaux de tous et les plus nature.* » D'autre part, dans un carnet de lectures effectuées par Marc avant le voyage, figure une liste d'ouvrages avec leur cote à la Société de géographie, et parmi eux des *Notes dactylographiées sur les tribus de l'A.E.F.* d'un certain Pouisoux, dont dérive une série de notes prises par l'intéressé sur les Moundangs, les Lakas, les Bayas, les Pygmées. On voit qu'ici encore tout ramène à Coppet plutôt qu'à Martin du Gard.

mistes, établi à la frontière du Tchad et du Cameroun nord, souvent rattaché aux Kirdi.

3) l'imprécision quant au contenu des photographies suggère que le romancier ne les a pas sous les yeux, lors de ce « premier jet », pour y faire son choix. Certes, le motif est placé, mais en attente d'être traité.

Dans l'état suivant (« avant-dernier brouillon », vol. XXIV, f. 284), le texte de l'affiche est inchangé, mais la photo attractive est sélectionnée : « Jeune fille Moundan [*sic*] vannant le mil au bord du fleuve M'Kabbi [*sic*] ». La graphie M'Kabbi (abréviation d'époque pour Mayo Kabbi <sup>1</sup>) ne peut venir que d'un colonial (légende hâtivement griffonnée par Coppet au revers du document ?), mais il est possible que le romancier — en l'absence de l'administrateur, qui ne revient en France, rappelons-le qu'au début de juin 1923, c'est-à-dire pour Martin du Gard quand il ne reste plus que d'ultimes révisions à effectuer sur le texte de *La Belle Saison* — il est possible qu'il ignore ce que l'apostrophe a fonction d'éliider, et ne l'apprenne qu'au retour de son ami. Également dans cet « avant-dernier brouillon », apparaît la description du petit Ouoloff, mais incomplète, car il y manque la touche du connaisseur : le *tarbouch*, coiffure masculine tronconique, en lainage rouge, caractéristique des pays musulmans — un détail, là encore, qui a pu surgir, en dernier lieu, d'une remarque ou d'une réponse de Coppet.

Dans le « dernier brouillon » (vol. XXVI, f. 314) — celui que nous supposons avoir suivi la lecture à Gide et le retour de Coppet — le texte de l'affiche revêt sa forme finale : « les OUOLOFFS, les SÉRÈRES, les FOULBÉS, [les Peuhls *barré*], les MOUNDANGS et les BAGUIRMIENS ». Parmi les nouveaux venus, les Sérères consolident, de manière plus typique que les Peuhls, géographiquement trop disséminés, l'ancrage en A.O.F., puisque leur berceau est la vallée du fleuve Sénégal ; ils retenaient l'attention par un système social matrilineaire peu commun. Mais Foulbés, Moundangs et Baguirmiens déportent le centre de gravité vers le nouveau domaine de Coppet : les Foulbés sont un autre nom des Peuhls, mais en usage plutôt dans le Nord du Cameroun. On a vu où se plaçaient les Moundang. Quant aux Baguirmiens, ils vivent sur un territoire très délimité sur la rive droite du Chari, au Sud de Fort-Lamy, autrement dit N'Djamena <sup>2</sup>. La Casamance exceptée, aucun des territoires évoqués par

1. Le Mayo Kabbi est un affluent de la Panoué, qui court parallèlement au Logone, mais oblique vers l'Ouest et échappe ainsi au bassin du Tchad pour gagner l'Océan. Ce nom a pour effet de renforcer la référence géographique des Moundang, dans la région tchadienne.

2. V. nos précisions dans le BAAG, n°89, janvier 91, p. 26 note 19.

cette affiche n'a de rapport avec les terres arpentées par Hirsch (Côte d'Ivoire, Guinée, Soudan) ; sans un lien sous-jacent avec Coppet, leur évocation ne serait justifiée par rien. La conclusion qui s'impose est que ce film imaginaire est de pure invention, du seul fait qu'il cherche à faire la synthèse des deux territoires où Coppet a exercé ; film inorganique et invraisemblable ; disproportionné, écartelé entre l'A.O.F. et l'A.E.F., il ne coïnciderait avec aucun voyage réel : l'expédition Dakar-Djibouti, dans sa démesure, ne se fera qu'une fois, et dans la décennie suivante.

Un détail encore est de nature à suggérer l'adhérence de la fiction au personnage de Coppet : la localisation d'un autre épisode cinématographique, à l'occasion duquel Rachel s'amuse à recruter son amant d'un soir. Dans l'« avant-dernier brouillon » — car l'épisode est absent du « premier jet » — les faits sont situés à Dakar. Mais dans le « dernier brouillon » (f. 368), postérieur au retour de Coppet, Dakar est surchargé par Lomé : la capitale du Togo, où l'administrateur n'a jamais mis le pied. Faut-il penser — surtout si l'on garde en tête les appels à la réserve adressés par Martin du Gard à Gide après 1927, quant à l'utilisation des documents produits par Coppet — faut-il penser à quelque précaution de l'auteur devant un de ces « récits sénégalais », dont il a jugé prudent de masquer l'origine <sup>1</sup> ?

À la fois source première et probable modèle, Coppet a-t-il reconnu son Afrique dans celle de Martin du Gard ? Il ne le semble pas, selon le témoignage de R. Garguilo, qui put l'interroger :

[...] après avoir entendu la lecture du manuscrit de son ami, il avait relevé quelques invraisemblances. Il nous a confié, par exemple, qu'il n'avait jamais pu admettre l'authenticité de cet épisode où l'on voit Hirsch tuer un boy qu'un crocodile s'appêtait à dévorer. Cette Afrique-là, disait Marcel de Coppet, c'est une Afrique de cinéma <sup>2</sup>...

Mais là est bien le dessein du romancier, répond, pertinemment, R. Garguilo. Car ce qui se révèle dans l'appréciation négative de Coppet, c'est, à partir des documents vrais, l'élaboration esthétique à laquelle a donné lieu le thème africain. Et la transposition effectuée, il n'est guère surpre-

1. À la liste des coïncidences troublantes dressée par D. Steel, s'ajoute un autre fait : le soir de leur arrivée à Dakar, Gide et Allégret, déambulant dans les rues, rentrent dans un cinéma en plein air. Mais, à cette occasion, nul manège (*Voyage au Congo in Journal 1939-1949. Souvenirs*, Gallimard, Pléiade, 1972, p. 684 / Col. Idées, 1981, p. 15).

2. *Op. cit.* p. 373. — citation opportunément relevée par D. Steel.

nant que l'homme du terrain, l'homme du réel ne reconnaisse plus son sujet.

L'image de l'Afrique mise en scène dans *La Belle Saison* se fonde sur deux éléments contrastés : le nègre et le colonial. L'élément nègre brode sur l'exotisme baudelairien, se définit pour l'essentiel par le thème de la volupté extravertie. Là, tout n'est qu'ordre et beauté ; à défaut de luxe — un superflu chez les sauvages — calme (relatif) et surtout volupté. Le corps noir — celui de la jeune Moundang, ou celui des danseurs du tam-tam — y est exalté dans sa nudité et son rapport harmonieux avec la nature — une forme d'ordre, mais spontané. De la part de Rachel, qui en est fascinée, certaine qualité de peau, à la fois satinée et brûlante, fait l'objet de commentaires extatiques<sup>1</sup>. Beau de son corps, le nègre fait aussi preuve de dispositions natives pour la volupté : un regard suffit pour que deux désirs s'élisent ; la danse déchaîne jusqu'au délire l'expression érotique des corps ; l'amour est pour les Noirs, selon la théorie de Rachel<sup>2</sup>, une dimension maximale de l'existence, à la fois sacrée et publique ; affichée sans réserve, ni confinement, elle révèle en eux une capacité de paroxysme. Beau, doué, délirant, l'Africain est enfin com plaisant au plaisir des Blancs : sans difficulté, un chef de tribu fait présent de ses deux filles — « pour assouvir / ton moindre désir... »

Cette image attractive est fortement ternie par l'élément colonial. Hirsch, l'homme inquietant qui l'incarne, se caractérise, certes, par une réceptivité particulière à l'égard de cet univers voluptueux qu'il soumet, au festin duquel il prend part, et de toutes les manières. L'Afrique est pour lui tout amour, tout l'amour, toutes les formes d'amour, hétérosexuelles ou homosexuelles — car tel est le « secret » de Hirsch, que découvre Rachel au hasard d'un regard posé par lui sur tel éphèbe africain<sup>3</sup>. Dans le meilleur des cas, l'érotisme devient donc pour l'Européen une forme de communication privilégiée avec l'Afrique, avec sa quintessence. Elle s'y épanouit d'autant mieux que la colonie offre à l'Européen un espace de liberté sans égal : d'un côté, l'indigène est soumis, et, sans problème apparent, consent à sa sujétion ; par ailleurs, la rareté du peuplement blanc, la faiblesse de l'appareil administratif rendent la pression sociale pour ainsi dire inexistante : « Aucune règle, aucun contrôle ! », note opportunément Rachel<sup>4</sup>. L'Européen peut engouffrer son énergie sur cette terre sans résistance, avec une frénésie

---

1. Pl. p.1002 / Folio p.476.

2. *Ibidem*.

3. Pl. p. 972 / Folio pp. 443 et 1003 / 476-477.

4. Pl. p. 1001 / Folio p. 475.

égale à celle des nègres, quoique d'une autre nature. Hirsch, s'il n'avait évité l'Asie, serait le prototype avant la lettre de l'aventurier selon Malraux : fièvre de mouvement d'un continent à l'autre, appétit d'action, violence sexuelle, affaires de mœurs le conduisant périodiquement en prison ou bien près, trafics en tout genre, d'armes et d'esclaves ; la dimension métaphysique est absente ou informulée. Pour cet exclu de l'Europe qu'est devenu Hirsch, l'Afrique est sa « voie royale » — comme pour Grabot ou Perken, une occasion d'affirmer sa volonté de puissance. Le caractère excessif du personnage éclate dans le geste outrancier qui répugne à Coppet : l'exécution du boy menacé par le crocodile. Sans-gêne colonial et mépris de l'indigène, pense l'administrateur — mais preuve d'amour aussi... Une preuve en tout cas que ce genre d'existence violente et désordonnée ne peut que se terminer mal.

Or cette Afrique maléfique est celle où partira Rachel. Mais le lecteur non prévenu, celui de la première heure, ne l'apprendra que trois chapitres plus loin. Il importe de souligner combien l'image de l'Afrique présentée dans *La Belle Saison* est avant tout subordonnée à la définition du caractère de Rachel, infléchie par les nécessités de la construction romanesque, et donc réélaboree de manière toute autre qu'objective. La duplicité du romancier a fait de Rachel un personnage double : à la fois schématisé et insaisissable, ceci compensant cela. Ces deux motifs combinés, le mystère rachetant la simplification, dévoilent la fonction dévolue à cette figure épisodique aux contours appuyés et trompeurs : traverser, de manière ravageuse il est vrai, quelques semaines de l'existence d'Antoine, et disparaître comme un mirage. Pour le lecteur du chapitre XI de *La Belle Saison*, Rachel est une prêtresse de l'amour, qui voudrait finir sa vie en tenancière de maison. Elle est le désir d'Antoine, une créature érotique, au corps élastique de danseuse, une rousse à chevelure ardente, aux lèvres tendues : un nu présenté crûment dès le chapitre IX. Consciemment, consciencieusement, Rachel apporte à la bourgeoisie d'Antoine ce qui lui manquait : le désordre des sens, la cravate délacée, et la barbe rasée, derrière laquelle le médecin tentait de dissimuler son être. Dans ce chapitre XI, où la séance de cinéma est vue d'une loge grillagée qu'a retenue Antoine pour prolonger les ébats de l'alcôve, le thème africain fait contrepoint à l'érotisme tendu de la scène intime. À ce moment, le lecteur peut croire que cette Afrique érotique n'est qu'une autre caractérisation détournée de la vocation de Rachel à l'amour. Mais déjà un autre thème se superpose : celui de la liberté, car Rachel prétend mener une

existence de femme « complètement libre <sup>1</sup> ». À vrai dire, le chapitre XIV fera comprendre que cette revendication était un rideau de fumée, destinée surtout à tromper Antoine — ou s'abuser soi-même ; ou s'inciter à partir. La tentation de l'Afrique qui excite Rachel de manière inhabituelle en cette soirée de cinéma n'est pas celle de la liberté, c'est la tentation de la fuite, la tentation de rejoindre son maître : Hirsch a convoqué sa maîtresse à Casablanca, et lui propose le mariage. Depuis une quinzaine de jours <sup>2</sup>, Rachel se débat dans l'indécision. Au cours de la séance, par le truchement des deux films, Rachel manifeste, sur un mode imaginaire et propitiatoire, son désir de partir. D'où son enthousiasme imprévu pour l'aventurière du film américain, dont la fuite échevelée triomphe de tous les obstacles, et surtout son émotion devant le film africain, qui lui rappelle les lieux de son paradis antérieur avec Hirsch. Elle repartira donc vers cette Afrique mythique, mais pour quel destin analogue à celui de Lilian, sa sœur, en quelque manière ? « Aimer et mourir / Au pays qui te ressemble ». N'a-t-elle pas un jour déclaré à Antoine : « [...] moi aussi, je mourrai d'accident : d'un coup de revolver. J'ai toujours eu cette idée-là <sup>3</sup> . » ? Et Hirsch, sera-t-il son bourreau <sup>4</sup> ?

Ce meurtre suspendu au-dessus de l'aventurière, l'auteur des *Faux-Monnayeurs* le fera perpétrer. Si l'on prend pour un clin d'œil le sort apparenté de Rachel Goepfert et de Lilian Griffith, on doit se demander si, chacun à sa manière, les deux écrivains ne cherchent pas à conjurer une image négative de l'Afrique : caricaturée chez Martin du Gard, en raison de sa subordination à deux personnages excessifs ; expulsée chez Gide, hors du réel, dans un imaginaire plus destructeur encore. La mort africaine de Lilian Griffith ramène à nos questions premières : de

1. Pl. p. 891 / Folio p. 355, et aussi 899 / 363.

2. Pour se persuader que le chapitre XIV de *La Belle Saison* explique et éclaire le chapitre XI, il suffit de rapprocher les indications de dates contenues dans l'un et l'autre : la séance de cinéma se déroule dans le « seconde moitié de septembre » (Pl. p. 993 / Folio p. 466), et, dans le chapitre XIV, placé « un soir du début de novembre » (Pl. p. 1040 / Folio p. 517), Rachel confie à Antoine : « voilà huit semaines entières que je me débats ! ». La proposition de Hirsch est donc censée l'avoir atteinte au début de septembre.

3. Pl. p. 970 / Folio p. 441.

4. Il arrive à Rachel de le craindre : « Il m'a tant battue ! Il me battra encore. Peut-être qu'il me tuera... C'est qu'il est jaloux, lui ! Une fois déjà, sur la Côte d'Ivoire, il a payé un de nos porteurs pour me faire étrangler. Sais-tu pourquoi ? Parce qu'il avait cru que son boy était venu me retrouver une nuit, dans ma case. Il est capable de tout... » (chap.XIV, Folio, p. 520).

l'influence, de l'incidence, de la coïncidence. La coïncidence est frappante ; l'incidence est certaine ; mais l'influence est problématique. Une allusion explicite à l'Afrique de Martin du Gard, dans les écrits de Gide — personnels, épistolaires, diaristiques — conforterait beaucoup la thèse de l'influence. L'allusion existe peut-être ; nous ne l'avons pas trouvée. Ce silence est d'autant plus notable que l'on dispose, par ailleurs, de témoignages consistants sur d'autres sources livresques : on se souvient que, dans *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, il est plusieurs fois question du *Cœur des ténèbres*<sup>1</sup> : un livre placé dans la cible, car son action se déroule toute entière en Afrique — tandis que le chapitre de Martin du Gard n'offre guère plus qu'un épisode, et fondu dans la masse. Par des correspondances, pour la plupart inédites, on peut connaître encore l'effet incitatif produit par certain recueil poétique du Docteur Muraz : *Sous le grand soleil, chez les primitifs*<sup>2</sup> — non pour les poèmes, jugés détestables, de ce médecin colonial, ethnologue à ses heures, et pionnier de la lutte contre la maladie du sommeil, mais pour les 80 clichés « couleur locale » dont ils sont accompagnés, et qui donnent des idées à Marc. Le Psichari de *Terres de soleil et de sommeil*<sup>3</sup>, lu par Gide en septembre 1924, qui retrace, au début du siècle, la marche d'une

---

1. V. D. Steel, « D'Angleterre en Afrique avec Marc Allégret », *BAAG*, n°80, octobre 1988, pp. 57-62, (notamment p. 61), ainsi que Walter C. Putnam, *L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide*. ANMA, Stanford French and Italian Studies, 1990, notamment le chap. 4 : « L'Aventure africaine », pp. 114-60, qui reprend la matière de plusieurs articles antérieurement publiés par l'auteur.

2. *Sous le grand soleil, chez les primitifs. Images de l'Afrique Équatoriale*. Préface de Pierre Mille. Coulommiers, Imp. Brodard, 1923, XV-197 pp., 80 photos. Sur la lecture qu'en fait Gide, v. sa lettre à M. de Coppet, du 16 mai 1925 (Bibl. Litt. J. Doucet, reproduite dans Sedat-Jobe, *L'Expérience africaine d'André Gide (1925-1926)*. Grenoble, Thèse III<sup>e</sup> cycle, p. 16) : « On nous dit que le D<sup>r</sup> Muraz est en ce moment près de vous. S'il est intéressant, veuillez lui faire tenir cette lettre de Pierre Mille et lui dire combien, ayant lu son livre, nous serons heureux de faire sa connaissance. Les photographies qui ornent son ouvrage sont des plus savoureuses. » Deux jours plus tôt, Marc avait été plus explicite encore sur les conseils qu'on pouvait attendre d'un tel expert : « Je ne sais si vous avez vu les admirables photographies qu'il a publiées dans son bouquin de vers (détestables) : *Sous le grand soleil, chez les primitif*. [...] Il a l'œil et doit comprendre ce qu'on désire prendre avec un cinéma : pas des vieillards et des femmes de cent ans. Ses photos sont fort belles et il devrait comprendre. »

3. Ernest Psichari, *Terres de soleil et de sommeil*. Préface de Mgr A. Le Roy. Conard, 1917, 264 pp.

colonne militaire française vers le cœur de l'Afrique, suggéra le détour par Carnot<sup>1</sup>, etc... Mais la réception par Gide du livre de Martin du Gard, se situe bien en deçà de la période de préparation effective du voyage au Congo, à un moment où Gide lui-même est mobilisé par l'écriture des *Faux-Monnayeurs*. Il n'y aurait donc rien d'in vraisemblable à ce que la lecture critique et technique que nous avons faite du chapitre XI de *La Belle Saison* eût été, peu ou prou, celle de Gide : dans ces lectures croisées, ce sont deux auteurs qui se parlent. Et la réaction de Gide, citée plus haut, après la séance de Cuverville, est évocatrice d'un tel aspect des choses : se remettre au travail, et non pas voyager. Pour un homme de l'art, du fait qu'elle participe d'une perspective romanesque, l'Afrique de Martin du Gard, devait s'en trouver relativisée, voire neutralisée. D'autant qu'à partir de son débarquement en France, Coppet compte pour beaucoup dans l'incitation de Gide au voyage ; et comment douter qu'au moment voulu, il ne l'ait averti de ses réserves devant l'interprétation présentée par son intime ami ? En 1924 et 1925, dans les mois précédant le départ de Gide, alors que Coppet a regagné Fort-Archambault, des lettres sont échangées — certaines accessibles dans la thèse de Sedat Jobe, d'autres dans les archives de Marc Allégret. Elles parlent d'itinéraires, de relais, de matériel et de finances, en un mot : d'une Afrique réelle. Car sur ce plan, l'influence est indubitable : Marcel de Coppet est la source commune, à laquelle puisent, de diverse manière, et de manière décalée, Martin du Gard et Gide. Pour le romancier comme pour le voyageur, Coppet est l'informateur, le confident, le complice, c'est-à-dire l'homme-clé.

Et peut-être l'est-il aussi, dans une moindre mesure, pour le cinéaste. David Steel se demande si le chapitre XI de *La Belle Saison* n'est pas à l'origine du projet cinématographique de Marc Allégret au Congo. Nous ne le pensons pas, parce qu'une telle entreprise, à la différence d'un livre, par tout ce qu'elle implique de préparatifs et de moyens matériels, ne peut sortir que du réel, y trouver sa nécessité. Mais il faut reconnaître que là aussi aucun argument certain ne permet de dépasser le stade des supputations. Notre scénario vise à faire émerger ce projet de plusieurs plans explicatifs, allant de la périphérie (le contexte socio-culturel) au centre (la décision du sujet) :

---

1. V. sa lettre à Marc Allégret du [24 septembre 1924] (inedite, archives particulières) : « C'était parfaitement Carnot et non pas Kano, comme tu t'amuses à le croire et à me faire croire. Et c'est parfaitement là qu'il faut tâcher d'aller ; là que tu auras désir d'aller toi aussi, après lecture du livre de Psichari : un peu nationalisant et "artiste", mais très intéressant tout de même. »

1. Dans le contexte général, on assiste, surtout après la guerre, à l'émergence d'une culture cinématographique ; le cinéma y est reconnu comme un art (le Vieux Colombier de J. Tedesco devient cinéma d'essai) et comme une composante de la modernité culturelle.

2. D'où son impact sur un jeune homme qui, dès 1920-21, échappe à l'emprise culturelle de Gide, flirte avec l'avant-garde, avec Breton, Crevel, et fréquente l'atelier de Man Ray, photographe attiré des bals costumés du comte E. de Beaumont, et auteur déjà de quelques films audacieux. Ce faisceau de relations placées sous le signe de la modernité, se trouve hyperactivé à partir de décembre 1923, lorsque Marc Allégret devient le secrétaire de Beaumont pour l'organisation des *Soirées de Paris*<sup>1</sup>.

3. La cristallisation d'un projet précis a dû s'effectuer à la fin de l'été 1924, lorsque l'échec des *Soirées de Paris* est consommé, que Gide propose en compensation le voyage au Congo, et qu'il s'agit pour Marc Allégret de justifier devant son père sa place auprès de Gide : secrétaire<sup>2</sup>. Mais dans cette fonction, évidemment fallacieuse — Gide rencontrera le même obstacle intérieur à définir sa « mission » officielle, et fournira lui aussi une solution authentique — le sujet doit produire une définition personnelle qui dégage un espace de liberté.

4. La concrétisation du projet personnel va passer d'abord par la mobilisation des ressources et des ambitions du sujet : goût ancien et naïf pour le cinéma (très tôt les jeunes Allégret s'y sont intéressés ; leurs archives conservent un scénario parodique, une sorte de bande dessinée, sur leur vie de famille) et, pour entrer dans la carrière, tentation d'une forme d'expression artistique nouvelle (photo et cinéma), moins encombrée que la littérature, pour laquelle il ne se sent pas de vocation. Ensuite viennent des considérations d'opportunité : l'affirmation du documentaire de long métrage, qui a trouvé son premier succès incontestable avec *Nanouk*, suscite un horizon d'ancrage ; plusieurs documentaires africains, on l'a noté, sont projetés entre 1922 et 1924. Enfin prennent place les conseils concrets et peut-être les incitations du Coppet photographe, amateur mais qualifié pour la photo en pays tropical, et qui fait tout pour attirer Gide en

---

1. V. notre introduction aux *Carnets du Cong. Voyage avec Gide*. Presses du C.N.R.S., 1987, pp.16-9.

2. Propos de Marc à son père, rapportés dans sa lettre inédite à Gide du 26 septembre 1924 : « Il [Gide] me prend comme secrétaire d'une part, et de l'autre, l'éditeur de la *Sphère* et de l'*Illustrated London News* m'a commandé une série de petits articles et de photographies. Je pense aussi pouvoir m'arranger avec une maison d'édition de films, etc... ».

Afrique. Seconder le projet cinématographique de Marc <sup>1</sup>, c'est, à travers lui, donner consistance au projet de voyage de l'écrivain. Lorsqu'à l'automne 1924, prennent place l'achat d'une caméra et les leçons pour s'en servir <sup>2</sup>, le processus est lancé.

Quant à Martin du Gard, son influence sur Gide, pour qu'elle fût efficiente, devrait se propager sur deux axes, d'ailleurs contradictoires — mais en cela, ils révèlent l'hésitation de Martin du Gard lui-même —, l'incitation érotique, et son contraire : la dénonciation de l'excès. Impossible de croire que Gide soit allé vers l'Afrique pour simplement se donner du bon temps. Certes, son livre témoigne en maints endroits que la relation érotique est là-bas fréquente, aisée, presque quotidienne, mais, pour ainsi dire, bénigne, tant la manière est douce : il est surtout question d'apprivoisement par petits jeux et caresses. À l'inverse, les pratiques de son compagnon pouvaient être brutales. On trouve, en particulier, dans les *Carnets du Congo* <sup>3</sup>, à l'endroit de Bozoum, une scène d'épouvante, où Marc entend procéder par contrainte, et ne parvient qu'à terroriser sa victime. André, à l'écart, assiste en spectateur silencieux, mais il a réservé le passage dans son *Journal* : il y disait son effroi devant de telles pratiques — si contraires à l'idée qu'il se faisait de la pédérastie, laquelle, par-dessus tout, doit éviter de porter atteinte à l'intégrité du partenaire. Il se peut que les suggestions dont le chapitre de Martin du Gard était porteur soient passées sur Gide, en effleurant seulement l'épiderme. Mais sa pratique amoureuse, tempérée par certaine discipline, certain sens de la mesure, restait bien en deçà des propos libertaires de Rachel, et de ses récits sur Hirsch. Cette Afrique euphorique, cette Afrique extrême n'était pas seulement neutralisée par l'effet esthétique, elle devait être également

---

1. *Ibidem*, suite des propos de Marc à son père : « Je pourrais m'arranger avec l'École des S[ciences] P[olitiques]. Et peut-être obtiendrais-je par Coppet d'être chargé par les Colonies d'un rapport que je pourrais présenter ensuite comme thèse à l'école. »

2. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Gallimard, t.I, *Cahiers André Gide* 4, 1973, p. 210, en date du 4 octobre 1924. De la coïncidence. Curieusement, puisqu'il associe Martin du Gard et la première annonce de ce projet cinématographique, il semblerait que le contexte du passage aille dans le sens de D. Steel — si l'on ne se souvenait que la narratrice procède au raccourci d'une conversation de table au Lutetia, qui va du coq à l'âne, et fait échange de politesses : Gide propose de trouver un éditeur anglais pour *Les Thibault*, et leur auteur, en retour, d'introduire à *L'Illustration* les candidats au voyage, pour qu'ils y placent des « articles avec reproductions ».

3. Marc Allégret, *Carnets du Congo. Voyage avec Gide*, introduction par D. Durosay (Paris : Presses du C.N.R.S., 1987), p. 137.

distanciée, du fait qu'elle n'était pas compatible avec la défense du Moi. Sans doute, il en irait différemment pour Marc — qui, depuis le début de l'année 1923, trouve Martin du Gard décidément « un type épatant »<sup>1</sup>, dont il fait un ami — si l'on établissait que le jeune homme, libéré du service militaire en octobre 1923, et presque aussitôt précipité dans le tourbillon des *Soirées de Paris*, avait eu le loisir de lire, et lire attentivement, *La Belle Saison*. Mais, en dépit d'un engouement affiché pour l'auteur, le livre, à la différence de ceux de Cocteau, ne figure pas dans sa collection de livres dédicacés, et ses lettres à Gide n'en parlent pas.

Reste une autre direction. Il est très plausible que dans l'écheveau des motivations du départ au Congo — les unes, positives, les autres, négatives, motivations que le sujet paraît embrouiller à plaisir, comme s'il cherchait à *ne plus savoir* exactement pourquoi il part, afin, par cet effacement, de préserver la liberté ou l'illusion d'une renaissance — on rencontre chez Gide quelque chose d'un suicide, à tout le moins l'idée de braver le destin, et de manière certaine, la tentation de se renoncer, de fuir un certain côté de son existence, blessé, insupportable, qu'il dit lui-même déjà frappé de mort. Le manuscrit du *Journal*, en date du 25 juillet 1925, avant que d'arriver à Dakar, donne à lire ces phrases que le *Voyage au Congo* n'a pas voulu retenir :

Il advient que l'âme, pour avoir voulu se décharger du fardeau de l'amour, goûte une sorte de libération bien voisine du désespoir. / Mon amour pour elle occupait à ce point mon cœur qu'il fallait, pour me détacher d'elle, me désintéresser de moi-même<sup>2</sup>.

Ainsi le départ est une fuite en avant : partir pour pâtir. Mais il advient en compagnie de Marc, et la mobilisation commence. D'autres motivations plus fortes recouvrent le désespoir, une obligation de réussite, une responsabilité, la formation du jeune homme, une « mission » dont il faut faire quelque chose, plus tard, une campagne et le désir d'un résultat — quel afflux ! quel salut ! Et la dynamique du voyage à deux métamorphose le voyage d'Outre-tombe. Cela, le cœur souffrant de Dorothy Bussy l'avait compris :

---

1. « Marc m'écrit qu'il a passé avec vous une soirée merveilleuse, et que vous êtes un type épatant. » (lettre de Gide à Martin du Gard, 25 février 1923, *Corr.* t. I, p. 211). À quoi fait écho ceci : « Marc m'a fait une charmante visite ; on devient très amis. » (Lettre de Martin du Gard à Gide, 16 avril 1923, *ibid.* p. 215).

2. *Bibl. Litt. J. Doucet*, γ 1603.

Je suis parfois prise d'accès d'indignation en pensant que vous ne m'avez pas dit encore si vous emmeniez Marc avec vous. J'espère bien que oui. Ce serait trop horrible de penser que vous allez faire seul cet affreux voyage. Si vous me dites que vous partez seul, je croirai que vous ne voulez pas revenir. Si Marc est avec vous, il le faudra bien <sup>1</sup>.

Ainsi, faute d'un point d'attache certain, qui reste à trouver, la question de l'influence, judicieusement soulevée par David Steel, reste matière à discussion. Des échos, des rapprochements ponctuels, une participation commune à un mythe africain — mélange d'attraction et de répulsion — à vrai dire assez répandu à l'époque, suffisent-ils pour établir l'influence ? Influence à rebours ? ou plutôt communauté de vues, si l'on admet que la dynamique du voyage gidien, après l'esquisse cathartique des deux romans chez l'un et l'autre écrivain, aura été de conjurer cette image d'une Afrique à risque. Abstraction faite de l'expérience acquise, des résultats moraux, de l'intérêt politique, le seul fait de revenir entier d'un voyage comme celui-là, où la vie est en jeu, déjà est une victoire.

Mais la question de l'influence, dont nous traitons, se place en amont de l'expérience. Il est bien possible, après tout, que la lecture de *La Belle Saison* certain mois de mai 1923, grâce au retrait studieux de Cuverville, ait déposé dans l'inconscient gidien le germe très primitif et très fruste, d'un voyage dont l'idée n'émergera qu'un an plus tard : quelque impulsion primordiale ? Venu de très loin, en arrière de la mémoire, recouvert ensuite par d'autres motivations concurrentes, puis submergé par le vécu innombrable du voyage, peut-être un filet minuscule a pu féconder le fleuve inépuisable du réel.

---

1. Sa lettre à Gide du 10 octobre 1924, *Correspondance A. Gide-D. Bussy*, éd. Jean Lambert, Gallimard, 1979, t. I, p. 488.



# Le jeu du maître et du disciple : André Gide et Klaus Mann

par  
Claude FOUCART

Le sujet n'est plus neuf. Depuis la parution de la correspondance échangée entre l'écrivain français et son admirateur <sup>1</sup>, depuis les corrections qui ont pu être apportées à un tableau parfois trop idyllique des relations entre les deux hommes, surtout depuis que sont connues les remarques faites par Gide tant à Ernst Robert Curtius <sup>2</sup> qu'à Rolf Bongs <sup>3</sup>, il est possible de se faire une idée précise de ce que fut cet échange souvent fructueux d'idées et d'impressions. La publication des *Journaux* de Klaus Mann vient compléter cette mosaïque de faits d'autant plus intéressants qu'ils illustrent une période durant laquelle les rapports entre la jeunesse en général et les adultes, entre le maître et son disciple ne furent pas toujours marqués du sceau de la simplicité et de l'harmonie <sup>4</sup>.

Certes il est regrettable que nous ne possédions pas ces *Journaux* à partir de la date où Klaus Mann rendit visite pour la première fois à Gide avec, dans sa poche, une lettre de recommandation d'Ernst Robert Curtius <sup>5</sup>. Mais les *Tagebücher* parus jusqu'ici nous offrent un tableau de ce

---

1. La correspondance André Gide — Klaus Mann a été publiée dans *La Revue d'Allemagne*, oct.-déc. 1982, pp. 581-681, grâce aux bons soins de Michel Grunewald. Ajoutons que ce dernier a notamment consacré une étude à « Klaus Mann und Frankreich » (*Text + Kritik*, 93/94, pp. 37-61).

2. *Deutsch-französische Gespräche*, Francfort s. M. : Vittorio Klostermann, 1980, p. 162. Dans la lettre du 24 mai 1948, Gide déclarait que « Klaus Mann se révèle peu à peu un arriviste, et de plus en plus effronté », opinion que Curtius partage (*op. cit.*, p. 163). V. le compte rendu des *Deutsch-französische Gespräche* paru dans le *BAAG* n° 59, juillet 1983, pp. 439-42.

3. Notre édition de la *Correspondance* de Gide avec Rolf Bongs vient de paraître au Centre d'Études Gidiennes.

4. V. Jurt Hermand & Frank Trommler, *Die Kultur der Weimarer Republik* (Fischer Taschenbuch Verlag, 1988), p. 92.

5. Michel Grunewald, « Correspondance André Gide — Klaus Mann », p. 286.

qui fut, tout au moins pour Klaus Mann, une amitié sans les réserves propres à toute correspondance, sans la pudeur et la prudence qui accompagnent l'exercice difficile de la biographie littéraire. Les *Journaux* nous rapportent, au jour le jour, les réactions ou les silences de l'écrivain face à celui qui fut l'un de ses maîtres, et cela à une époque particulièrement troublée de l'histoire européenne. Ils commencent le 9 octobre 1931. Certes, Klaus Mann avait entrepris plus tôt de noter ses rencontres, ses impressions d'un jour. Mais les éditeurs doivent se contenter de ce qui est à leur disposition, même s'il existe des traces de journaux antérieurs<sup>1</sup>.

Gide est constamment présents dans les *Journaux*. Dès le 16 novembre 1931, Klaus Mann souligne qu'il a lu « *diverses très belles choses* » dans le volume d'essais publiés en cette année 1931. Il s'agit des *Euro-päische Betrachtungen*. Klaus prend alors des notes destinées à lui faciliter la composition de l'article qu'il prépare en cette fin du mois de novembre, comme en témoigne la remarque portée dans son *Journal* à la date du 25 : « *Écrit un compte rendu sur le volume d'essais de Gide* 2. » Et, le 20 décembre, il ne manque pas de rappeler cet article dans la liste qu'il établit alors de ses diverses publications en cette année 1931 (p. 91). La vision même d'un Gide représentant de l'esprit européen ne devait d'ailleurs plus quitter Klaus Mann. On la retrouve au tournant de chacune de ses réflexions sur l'écrivain français, ne serait-ce que dans cette définition de l'intellectuel qui se dégage de *Die Heimsuchung des europäischen Geistes*, texte paru en juin 1949 dans *Tomorrow* et publié ensuite, en allemand dans la traduction d'Erika Mann, la sœur de Klaus, dans la *Neue Schweizer Rundschau*, en 1949<sup>3</sup>. Curieusement le nom de Gide est absent de cette étude. Mais l'ombre de sa pensée plane sur tout cet effort de définition de l'esprit européen.

Klaus suit avec attention toutes les publications des œuvres de Gide. Le 10 janvier 1932<sup>4</sup>, il lit *Œdipe*, pièce qui lui paraît être une parodie pathétique. Il ajoute qu'elle est d'une « *intelligence pleine de charme* »,

Dans *Der Wendepunkt* (Munich : Spangenberg, 1976), p. 256, est précisé que Kl. Mann rencontra Gide au début du printemps 1925.

1. Klaus Mann, *Tagebücher 1931-1932* (Munich : Spangenberg, 1989), p. 189. Sont parus les *Tagebücher 1931-1933* (1989), *1934-1935* (1989) et *1936-1937* (1990).

2. *Tagebücher 1931-1932*, p. 14. Cet article paraît dans le *Berliner Tageblatt* du 13 décembre 1931.

3. Klaus Mann, *Heute und Morgen* (Munich : Nymphenburger Verlagshandlung, 1969), pp. 317-38.

4. *Ibid.*, p. 30.

« avec un sens caché » et par là une « sécheresse qui ne manque pas de mystère et de piquant ». Le jugement est nuancé. Il laisse transparaître une certaine difficulté à considérer le théâtre de Gide comme autre chose qu'une œuvre littéraire qui n'est point susceptible de remporter un quelconque succès sur les scènes européennes. Ce jugement se retrouvera plus tard, d'une manière encore plus nette, à propos de *Saül*. Le 21 janvier 1932, Klaus Mann part pour Paris. Il loge à l'hôtel Royal et rend, le 24<sup>1</sup>, visite à Gide. Il arrive à 11 heures et reste auprès de l'écrivain jusqu'à 18 heures. À cette occasion, Klaus Mann précise le portrait qu'il se fait de Gide. C'est d'abord un maître, un écrivain dont l'œuvre et l'âge inspirent le respect, mais aussi provoquent une observation distante et amusée des faits et gestes de l'homme André Gide. Ne parle-t-il pas du « père Gide » qui vient de l'inviter à dîner à la suite d'une promenade en voiture en « banlieue ». Klaus Mann note à la fois les traits, les réactions de l'écrivain, ses remarques sur la situation du monde et son attitude à propos des questions les plus diverses. Gide est avant tout, à ses yeux, un homme d'intelligence chez lequel dominant la « curiosité » et « l'art de cacher sa pensée » (« Neugierig und hintergründig »). Ce dernier terme se trouvait également dans le jugement porté sur *Œdipe* au début de ce même mois ! Mais l'essentiel est bien, pour Klaus Mann, de puiser dans les remarques du maître un certain nombre d'idées qui sont autant de conseils voilés (« hintergründig »), de tirer une leçon de cette heureuse rencontre. Tout d'abord la conversation est générale. Klaus Mann rencontre Allégret<sup>2</sup>. On parle « de films, de livres, de politique et de personnes ». Mais, durant l'excursion, Klaus Mann relève les remarques de Gide qui le touchent plus directement : « J'aurais, dit Gide, bien la force de volonté de vouloir quelque chose, mais je ne l'aurais pas de refuser quelque chose. » Klaus Mann ajoute entre parenthèses : « À propos de la drogue »<sup>3</sup>. Et, sur le plan politique, même procédé. Gide affirme : « Je peux à peine travailler, tant m'obsède la question de savoir jusqu'à quel point mon individualisme peut s'allier à ce collectivisme. » Klaus Mann de noter : « (Aucune trace de refus, à l'opposé par exemple de

---

1. *Ibid.*, p. 34.

2. Sur le cas Allégret, on connaît la réaction de Gide après l'accusation que Klaus Mann lança dans *André Gide and the crisis of modern thought* (1943), accusation dans laquelle il traita Allégret de « collaborationniste » (M. Grunewald, *op. cit.*, p. 667, note 431). Dans sa lettre à Klaus Mann du 28 mars 1944 (p. 664), Gide se déclara « beaucoup peiné » par l'« injustice » de « certaine phrase ».

3. *Ibid.*, p. 34. (« Ich hätte eine grosse Kraft etwas zu wollen, aber gar keine, etwas abzulehnen. »)

*Curtius*<sup>1.)</sup> » À nouveau la position gidienne se présente comme étant faite de compréhension silencieuse et d'ouverture d'esprit. C'est ainsi que Klaus Mann ressent les remarques de Gide. Cette conversation trouve son reflet dans celle que Klaus Mann mène, le 27, avec Cocteau qui lui raconte « *des histoires sur Gide et Morand*<sup>2</sup> ». Et, le 4 février, il s'entretient avec le peintre Max Ernst sur « *sa conversation avec Gide (sur la question Aragon)*<sup>3</sup> ». Klaus Mann suit avec beaucoup de prudence et de réserve les démarches et les prises de position gidiennes. D'où son regret d'avoir parlé à Max Ernst de l'affaire Aragon. Gide pourrait bien apprendre qu'il n'a point su tenir sa langue ! Il est constamment à l'affût de tout ce qui paraît de Gide et sur Gide. Il consulte l'essai sur Goethe dans *La NRF*<sup>4</sup>, réfléchit sur l'influence que les *Römische Elegien* ont pu avoir sur Gide<sup>5</sup>. Et quand il lit, dans *Die Europäische Revue*, l'étude de Gide sur Montaigne<sup>6</sup>, Klaus Mann compare cette œuvre à l'autobiographie de sa jeunesse qui paraît justement en cette année 1932. Les réflexions gidiennes accompagnent et renforcent le jeune homme qui se met à lire d'un bout à l'autre le *Corydon* en relevant les passages qui lui paraissent essentiels. Ainsi celui sur « l'imprécision des instincts » chez les animaux<sup>7</sup>, sur Niels-Lyne<sup>8</sup> et sur le Code Napoléon<sup>9</sup>. Mais sur un point Klaus Mann considère l'œuvre de Gide comme « quelque peu [souligné par lui-même] fatale » et même « dangereuse » : « la stricte différenciation » entre les « *pédérastes normaux* » et les « *invertis* » paraît in-

1. *Ibid.* : « Ich kann kaum arbeiten, so sehr beschäftigt mich die Frage, wie weit mein Individualismus mit diesem Kollektivismus zu vereinen ist (Keine Spur der Ablehnung, im Gegensatz etwa zu Curtius). »

2. *Ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 37. À cause d'un article dans *Front Rouge*, Louis Aragon fut accusé d'incitation au meurtre, à la désobéissance dans un but de propagande anarchiste. C'était le 16 janvier 1932. Trois cents écrivains signeront un appel pour la levée de cette accusation, dont Remarque, Toller, Heinrich Mann, Einstein et Thea Sternheim (Pierre Daix, *Aragon, une vie à changer*, Paris : Seuil, 1975, p. 261).

4. *Ibid.*, p. 43. L'essai sur Goethe paraît dans *La NRF* de mars 1932, pp. 368-77.

5. *Ibid.*, p. 44.

6. C'est en 1928 qu'était parue dans l'*Europäische Revue* (pp. 907-25) l'étude de Gide sur Montaigne dans la traduction de Max Claus.

7. *Ibid.*, p. 63 (AA juillet 1932). Dans le *Corydon* (Gallimard, 1924, p. 78), Gide parle de « l'indécision de l'instinct sexuel ».

8. *Ibid.* (12 juillet 1932).

9. *Ibid.*, p. 64. Dans le *Corydon*, Gide se demande « pourquoi, dans le Code Napoléon, aucune loi ne tend à réprimer la pédérastie ».

soutenable à Klaus Mann<sup>1</sup>. Car, à ses yeux, la frontière entre ces deux formes d'homosexualité est souple et passe même bien souvent « à l'intérieur de l'individu » : « toute cette différenciation est plus une question de qualité que de disposition<sup>2</sup> ». À nouveau la réflexion gidienne sert de point de départ à un jugement nuancé sur la réalité. Le maître est admiré, écouté et, en même temps, considéré avec une certaine ironie, celle du disciple, du jeune, vis-à-vis du maître, de l'adulte. Le 1<sup>er</sup> novembre, Klaus Mann déclare ainsi avoir rencontré « le père Gide<sup>3</sup> » au café, puis à son hôtel, le Columbia. Ils ont parlé du communisme, mais aussi « essentiellement » de Berlin, ville pour laquelle Gide éprouve toujours de l'enthousiasme (« Begeistert von Berlin »). D'ailleurs n'est-il pas retourné de Cuverville à Neuruppin, pour « revoir des jeunes gens<sup>4</sup> » ? Entre temps il a lu *Kind dieser Zeit*, œuvre dont il « n'est pas tout à fait (ou seulement en partie) satisfait ». Gide remet à Klaus Mann un compte rendu sur *Alexander* paru dans *La NRF*<sup>5</sup>. Chez Freddy Kaufmann, Klaus Mann rencontre le même jour Roger Martin du Gard. Freddy Kaufmann possédait un certain nombre de bars fréquentés par la clientèle homosexuelle tant à Berlin qu'à Paris. Klaus Mann y retrouve, aussi en compagnie de Roger Martin du Gard, Maria Dahlen. Cela se passe au Jockez-Bar<sup>6</sup>. Le 5 novembre, Klaus Mann note : « Gide ne veut maintenant plus rien écrire, mais seulement mourir<sup>7</sup>. » De retour à Paris le 19 novembre, il s'entretient avec René Crevel de Gide et du communisme<sup>8</sup>. Les deux thèmes semblent liés dans les discussions de cette époque. Rentré à Berlin le 30 décembre, il lit le *Journal* de Gide<sup>9</sup>. Et, le 31 jan-

- 
1. *Ibid.* V., dans *Corydon* (p. 36), les réflexions de Gide sur les invertis.
  2. *Ibid.* (« Die ganze Unterscheidung mehr eine Qualitätsfrage, als eine Frage der Verantwortung »).
  3. *Ibid.*, p. 87. Dans une lettre adressée à Hermann Kesten, Klaus Mann parle, le 29 septembre 1933, du « vieux Gide » (Kl. Mann, *Briefe und Antworten*, t. I, Munich, 1975, p. 139).
  4. *Ibid.*
  5. Cet article, signé D. R. (Denis de Rougemont), paraît dans *La NRF* de septembre 1932, p. 477. *Alexandre* est publié par Stock. Denis de Rougemont n'est guère favorable à l'œuvre de Klaus Mann : « Cela frise Salambô plus que Laforgue d'ailleurs, avec, en plus, du sentimentalisme ! »
  6. Sur ce séjour à Berlin, v. notamment la *Correspondance* Gide—Martin du Gard, t. I, pp. 539-41, et la *Correspondance générale* de Martin du Gard, t. V (Paris : Gallimard, 1988), pp. 482-6.
  7. *Ibid.*, p. 88 (« Gide will jetzt nichts mehr schreiben, nur sterben. »).
  8. *Ibid.*, p. 92.
  9. *Ibid.*, p. 113.

vier 1933 à Munich (Hitler vient d'entrer à la Chancellerie), il se plonge à nouveau dans le *Journal*<sup>9</sup> dans lequel il note une sympathie de plus en plus grande de Gide pour le communisme, ce qui n'est pas, à son avis, sans danger. Car cette attitude témoigne d'une « *tendance anti-artistique* » à « *la fin d'une si longue vie d'artiste*<sup>1</sup> ». La notion même d'artiste, de Künstler, pour étonnante qu'elle soit dans ce contexte, permet à Klaus Mann de mieux opposer le sérieux de l'entreprise politique au détachement pratiqué jusqu'ici par Gide face aux faits politiques. Dans une certaine mesure, Klaus Mann s'en afflige et cela au moment où Hitler prend le pouvoir. Mais ne semble-t-il pas, pour le moment, ne pas déplorer que Z, son père, soit « *plus serein en ce qui concerne Hitler* » qu'il n'était prévisible<sup>9</sup>. Et lorsque, le 7 février, il reprend la préparation de l'essai sur Gide et le communisme qui paraîtra dans *Die Neue Weltbühne* en mars 1933, il s'étonne de cette « *confession assez violente en faveur des communistes* » (« *ziemlich heftiges Kommunisten-Bekenntnis*<sup>2</sup> »). Ses amis, l'écrivain Bruno Frank (1887-1945) et Rolf von Hoerschelman (1885-1974), s'en prennent à Gide<sup>3</sup>. Le 10 mars, Klaus Mann est en train de corriger son essai<sup>4</sup>.

L'émigration commence. Klaus Mann se retrouve à Paris et le 3 avril il va chercher Gide pour aller déjeuner place Dauphine en compagnie de Pierre de Massin [?] qu'il qualifie tout simplement d'« *enfant* » (« *Noch ein Knabe*<sup>5</sup> »). On parle de Stravinski, de Hermann Hesse<sup>6</sup> et de Maurice Rostand, pour lequel Gide ne semble pas éprouver une très grande confiance. En résumé : « *Gide très splendide*<sup>7</sup>. » L'homme importe plus que les idées, que les discussions sur le communisme. Le 3 mai, Klaus Mann envoie à Gide l'article paru dans *Die Neue Weltbühne*<sup>8</sup>. De Sanary, il écrit à Gide<sup>9</sup>. Le 14 août, il précise, après une lecture de Nietzsche, quels sont ses « *centres* » d'intérêt et d'admiration : « *Chez*

1. *Ibid.* (« *Ausgesprochen anti-künstlerisches Leben — am Ende eines so langen Künstlerlebens.* »).

2. *Ibid.*, p. 116.

3. *Ibid.* (8 février 1933).

4. *Ibid.*, p. 122.

5. *Ibid.*, p. 129.

6. Gide a appris à connaître Hesse grâce à Hans Prinzhorn (v. Cl. Foucart, « De Gide, de Hesse et surtout de Hans Prinzhorn », *BAAG* n° 50, avril 1981, pp. 191-202, et n° 51, juillet 1981, pp. 319-39).

7. *Ibid.*, p. 129 (« *Gide sehr prächtig* »).

8. *Ibid.*, p. 132.

9. *Ibid.*, p. 136 (19 mai 1933).

moi : George — Wedekind — Gide<sup>1</sup>. » La correspondance se poursuit<sup>2</sup>. Et constamment Gide obsède le jeune homme. Le 20 février 1934, il déjeune en compagnie de son ami sud-américain Théo de Villeneuve. On parle d'art et de politique. Klaus Mann en arrive à la conclusion personnelle : « *Situation intérieure semblable à celle de René [Crevel], de Gide*<sup>3</sup>. » Les positions des deux écrivains se sont rejointes depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler. Un même sentiment d'impuissance face à la force s'empare des deux hommes. Le 6 mars 1934, Klaus Mann reçoit le manuscrit du *Journal* traduit par Hardekopf<sup>4</sup>.

Et lorsque Klaus Mann rêve de composer un volume d'essais dont le thème central serait « *la tendance de la culture bourgeoise à se dépasser* » (« Die Tendenz der bürgerlichen Kultur über sich selbst hinaus »), il pense aux grands modèles (« Die grossen Vorbilder »). Gide trouve sa place dans ce schéma comme le représentant de ce passage du « *plus fort individualisme à l'idéologie révolutionnaire* » (« Der Durchbruch vom höchsten Individualismus zur revolutionären Gesinnung »). Le 8 juin, il écrit à Gide<sup>5</sup>. De Karlsbad, ce dernier lui répond<sup>6</sup>. Le 3 août, nouvelle lettre de Gide<sup>7</sup>. Ensuite, c'est le congrès de Moscou auquel Klaus Mann participe. Il arrive le 15 août. Le 25, il entend le message que Gide adresse aux congressistes<sup>8</sup>. Il tente de rencontrer Gide et Jef Last<sup>9</sup>. Enfin, le 12 février<sup>10</sup>, il déjeune avec Gide, l'« *étonnant vieillard* » (« der prächtige Alte »). On parle d'un sujet qui deviendra important pour Gide, celui de la poursuite des homosexuels en U.R.S.S.. Klaus Mann ajoute que le vin était bon, « *celui de Philippe de Rothschild* ». Le 28 mars, il lit *Le Treizième Arbre* : farce en un acte qu'il qualifie, comme bien souvent lorsqu'il parle de l'œuvre gidienne, d'« *excitante*<sup>11</sup> » (« reizend »). Rien de plus. Participant au Congrès de 1935, il observe les réactions des uns et des autres. Il note que tous (Gide, Malraux et Barbusse) le pressèrent

---

1. *Ibid.*, p. 165.

2. *Ibid.*, p. 168.

3. *Tagebücher 1934-1935*, p. 18.

4. *Ibid.*, p. 20.

5. *Ibid.*, p. 37. Il s'agit de la lettre écrite de Scheveningen (« Correspondance Gide—Kl. Mann », pp. 623-4).

6. *Ibid.*, p. 42. Cette lettre est celle du 17 juillet 1934 (*op. cit.*, pp. 625-6).

7. *Ibid.*, p. 46. Il doit s'agir de la lettre envoyée de Thun (*op. cit.*, p. 629).

8. *Ibid.*, p. 56. Il y a accélération des déplacements de Klaus Mann qui passe ainsi de Moscou à Paris.

9. *Ibid.*, p. 94 (1<sup>er</sup> février 1935).

10. *Ibid.*, p. 96.

11. *Ibid.*, p. 100.

de venir assister à cette manifestation : « *C'est idiot de se faire rare. J'accepte* <sup>1</sup>. » Le 12 juin, il lit dans les *Œuvres complètes* les pages du *Journal* <sup>2</sup>, « *l'œuvre la plus pure de cette époque* » (« *Das reinste Werk der Epoche* »). Il ajoute même, en faisant allusion à la forme littéraire parfaite cultivée par le romantisme allemand : « *un fragment* ». Le 13, il continue cette lecture du *Journal* de 1914 et remarque qu'il n'y a aucune allusion à la guerre : « *on réagirait autrement aujourd'hui* » (« *Würde heute anders reagieren* »). Puis c'est le « Cahier vert », celui dans lequel, selon Klaus Mann, Gide puise « *son communisme actuel* », ce qu'il y a de « *meilleur* ». Le 24 juin, il est de retour à Küsnacht, après avoir appris le suicide de son ami Crevel (le 21) et s'être excusé, auprès de Gide et de Heinrich Mann, de ce départ prématuré <sup>3</sup>. Le 13 août, il est à Bâle <sup>4</sup>. Il lit *Les Nouvelles Nourritures*, « *seulement les 20 premières pages* » : « *Mais quelle joie ! Comme c'est beau ! Le débordement de sentiment chez un vieillard* <sup>4</sup>... » L'admiration, la communauté d'esprit, puis l'ironie, la distance. Tout y est ! Le 21 décembre, il reçoit une lettre « *très nette et très détaillée de Gide* <sup>5</sup> ». Et lorsque, le 21 décembre, il lit *Saül*, le jugement est à nouveau fait de nuances, d'un curieux balancement entre le sentiment de vivre une communauté d'idées et le besoin d'exprimer ce qui lui rend l'œuvre parfois lointaine : « *Un peu sec — dabei ungemein reizvoll* <sup>6</sup> » (« de plus, extrêmement attrayant »). La réticence prend sa forme en français, l'attrance est du domaine germanique, comme si Klaus Mann réservait au français ce qu'il cache à l'allemand. « *Reizend* », « *reizvoll* » sont les adjectifs qui se retrouvent dans ces jugements qui ne varient guère. Le 21 février, il insiste à nouveau : « *Du point de vue intellectuel et moral l'influence décisive demeure pour moi celle de Gide* <sup>7</sup>. » Le 26 avril, il lit *André Gide et notre temps*, le protocole du congrès de l'« Union pour la Vérité » paru en 1935. François Mauriac, Jacques Maritain et Gabriel Marcel avaient participé à cette réunion <sup>8</sup>. Le 28 juin, il compare la méthode de son père

1. *Ibid.*, p. 111 (« Es ist blöd sich so rar zu machen. Sage zu. »).

2. *Ibid.*, p. 112.

3. *Ibid.*, p. 115. La lettre de Klaus Mann semble perdue. Mais Gide lui répondra le 26 juin 1935 et parlera de la « lettre exquise » de Klaus Mann (*op. cit.*, p. 631).

4. *Ibid.*, p. 149.

5. *Ibid.*, p. 152 (lettre du 18 décembre 1935, *op. cit.*, pp. 636-7).

6. *Tagebücher 1936-1937*, p. 10.

7. *Ibid.*, p. 24.

8. *Ibid.*, p. 60 (« Dessen Passion, fremdes Leben zu beobachten. »).

grâce à laquelle tout devient « autobiographie » à celle de Gide « dont la passion est d'observer la vie étrangère <sup>1</sup> ». Le 15 septembre, il écrit à Gide au sujet de la traduction de son livre *La Symphonie pathétique* <sup>2</sup>. On parle toujours de Gide, même aux États-Unis <sup>3</sup>. Le 28 novembre 1936, il reçoit le *Retour de l'U.R.S.S.*, les *Nouvelles Pages de Journal* et *Geneviève* <sup>3</sup>. Il prend des notes <sup>4</sup>. Le 4 janvier 1937, il finit de lire *Geneviève* qu'il qualifie tout d'abord d'« opuscule faible ». Il ajoute immédiatement : « Naturellement il y a aussi des passages pleins de charmes, même ici <sup>5</sup>. » Enfin de compte, il corrige son jugement et trouve que *Geneviève* est « une petite œuvre d'art agréable ». En fait c'est l'homme, son activité permanente qui le fascine, bien plus que ses romans et ses pièces de théâtre. Le 18 janvier, il est à Paris, déjeune avec Jef Last et Gide chez Carboni. Gide parle de ses démêlés avec les communistes <sup>6</sup>. Le 20, il est chez Allégret « à cause du tournage de *La Symphonie pastorale* <sup>7</sup> ». À nouveau la conversation tourne autour des querelles avec les communistes. Klaus Mann esquisse « le drame de l'esprit européen » et parle tout naturellement de Gide. Et, le 17 avril, il rencontre l'écrivain socialiste Adam Scharrer (1889-1948), parle du communisme et de Gide : « Justement ce conformisme que Gide attaque <sup>8</sup>... ». Le 23 avril, même genre de discussion chez Wieland Herzfelde, l'éditeur des *Neue Deutsche Blätter*, en compagnie d'Egon Kisch, le « journaliste volant », d'Ernest Bloch, le philosophe, et de Franz Carl Weiskopf, directeur du journal *Arbeiter-Illustrierte-Zeitung* <sup>9</sup>. Comparant le *Moskau, 1937* de Lion Feuchtwanger au *Retour*, Klaus Mann juge l'ouvrage de Feuchtwanger « plus superficiel » que celui de Gide <sup>9</sup>. Le 16 avril 1937, il a d'ailleurs reçu une lettre de Gide avec une «

---

1. *Ibid.*, p. 73.

2. *Ibid.*, p. 82 (28 octobre 1936).

3. *Ibid.*, p. 88.

4. *Ibid.*, p. 90 (6 décembre 1936).

97. Dans sa lettre du 16 décembre 1936, Klaus Mann déclare qu'il n'a pas encore lu *Geneviève* (*op. cit.*, p. 640).

5. *Ibid.*, p. 97. Dans sa lettre du 16 décembre 1936, Klaus Mann déclare qu'il n'a pas encore lu *Geneviève* (*op. cit.*, p. 640).

6. *Ibid.*, p. 101. Dans *André Gide und die Krise des modernen Denkens* (Munich : Nymphenburger Verlagshandlung, 1966), p. 327, Klaus Mann décrit cette rencontre durant laquelle il dit à Gide qu'il n'apprécie pas outre mesure le *Retour*, ce qui amusa, semble-t-il, Gide.

7. *Ibid.*, p. 102.

8. *Ibid.*, p. 126.

9. *Ibid.*, p. 122.

*belle photographie et une dédicace*<sup>1</sup> ». Le 17 juillet il lit les *Retouches N* et souligne alors que c'est l'attitude anti-stalinienne qui se renforce chez Gide.

Ainsi, à aucun moment de cette période agitée de l'histoire, Klaus Mann ne perd de vue son maître. Il l'observe d'autant plus qu'il apprécie en lui l'esprit de combat qui le mène à prendre part aux grandes luttes intellectuelles du temps. C'est cela qui intéresse Klaus Mann. Ses jugements sur les pièces de théâtre ou des œuvres comme *Geneviève* se résument en un éloge bien modéré des charmes littéraires de ce qui n'est, aux yeux du jeune homme, que choses secondaires par rapport au *Journal*, aux témoignages de la participation gidienne aux mouvements du temps.

---

1. *Ibid.*, p. 128.

# « Les deux plus grands écrivains egagés que je connaisse... : Gide et Bernanos \* »

par  
JOSEPH JURT

L'association des noms des deux écrivains Bernanos et Gide peut surprendre. On ne peut trouver dans l'œuvre écrite de l'auteur des *Nourritures terrestres* qu'une seule allusion explicite à Bernanos, et là il le cite comme témoin à charge contre Claudel<sup>1</sup>. Bernanos n'est cependant pas resté indifférent à l'égard de Gide. Dans un premier temps, le disciple de l'Action française exprimait une incompatibilité face à Gide qui était authentique, même si elle se nourrissait des arguments conventionnels de l'entourage maurrassien. Dans les années trente, on pouvait cependant noter une attitude politique parallèle des deux écrivains : celle de Gide à l'égard de l'URSS et celle de Bernanos face à l'Espagne de Franco. Cette attitude non partisane devait rapprocher les deux écrivains que tout semblait séparer, même si ce rapprochement n'aboutissait nullement à une rencontre personnelle. On ne s'étonnera pas que Bernanos se fasse l'avocat de la liberté intellectuelle en faveur de Gide attaqué violemment en 1945 par l'« inquisition communiste ».

## I

Lorsque Malraux disait devant Gide en 1926 son admiration pour *Sous le soleil de Satan*, son interlocuteur répondait : « Oui, oui, cher, je connais ça : encore Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy<sup>2</sup> ! » — réponse tout à fait significative. Car l'auteur des *Nourritures terrestres* voyait en Bernanos le représentant d'un romantisme catholique quelque peu dé-

---

\* Leonardo Sciascia.

1. V. André Gide, *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits* (Paris : Gallimard, 1952), pp. 152-3.

2. André Malraux, « Préface » aux *Cahiers de la Petite Dame*, t. I (Paris : Gallimard, 1973), p. XXI.

suet<sup>1</sup>. Malraux relatait par ailleurs la même affirmation de Gide dans sa préface de 1974 au *Journal d'un curé de campagne* : Gide « écartait Bernanos (ce jour-là...) au nom de Balzac, de Flaubert, de Mme de La Fayette — et des réflexions qui l'avaient conduit à faire des *Faux-Monnayeurs* son "premier roman". À Pontigny, le roman impliquait l'existence autonome de *personnages* [...]. Et Bernanos mettait brutalement en question tout ce que "l'Europe la plus cultivée" pensait de la création romanesque<sup>2</sup>. » Malraux continuait en soulignant l'innovation du roman bernanosien qui n'était plus centré autour de la catégorie du personnage : « Ce qu'apporte Bernanos est de l'ordre de la symphonie : louange furieuse de Dieu, exorcisation furieuse d'un Mal intarissable [...]. Bernanos tente le poème du sacerdoce, donc du surnaturel. Ce n'est pas le sujet qui change, c'est le personnage qui disparaît. Même ce qu'en avait conservé Dostoïevski<sup>3</sup>. » Malraux avait, dès son compte rendu remarquable de *L'Imposture* en 1928, mis en relief le caractère novateur du roman de Bernanos : « Ce qui est primordial, c'est une certaine catégorie de conflits<sup>4</sup> », conflits entre l'homme et les puissances métaphysiques. Cet affrontement entre l'homme et ce qui le dépasse se traduit par une structure romanesque dominée par les crises plutôt que par la cohérence d'un personnage. Malraux notait qu'il ne serait pas « étonné que les "crises" du livre qu'écrit M. Bernanos lui apparussent avant même que les personnages ne fussent fixés par son imagination<sup>5</sup>. » Si le roman

1. Cf. les propos de Gide que rapporte Maria Van Rysselberghe : « En soulevant le livre de Bernanos (*Sous le soleil de Satan*) qui est là sur la table : "On a fait un tel raffut autour de ce livre qu'il est bien malaisé d'avoir un avis pondéré ; pas négligeable, évidemment, mais il y a là une certaine 'bravoure' que je n'aime pas. Il n'y a vraiment que les catholiques pour être immodestes." » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 259). Le jugement de Gide paraît encore plus négatif lors d'une relecture du *Journal d'un curé de campagne* en 1945 : « J'ai relu plusieurs romans de Mauriac, aussi le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. Je trouve que tous les deux sont très en dessous de leur réputation. Cela ne tiendra pas. Et du coup, j'en apprécie plus Barbey d'Aurevilly qui les dépasse de beaucoup. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, Paris : Gallimard, 1975, p. 344).

2. André Malraux, « Préface » au *Journal d'un curé de campagne* (Paris : Plon, 1974), pp. 9-10.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. André Malraux, « *L'Imposture*, par Georges Bernanos », *La NRF*, n° 174, mars 1928, pp. 406-8.

5. *Ibid.* ; v. à ce sujet aussi Joseph Jurt, « Malraux et Bernanos », *André Malraux 3*, *RLM* n°s 425-431, 1975 (2), pp. 7-30.

bernanosien se distingue par rapport à l'œuvre gidienne par le fait que le personnage a cessé de constituer le seul centre de cristallisation, cela ne relève pas seulement d'un effet de structure ; celle-ci renvoie à deux visions du monde différentes. Si la liberté implique pour Bernanos la valeur de la solidarité, elle s'accomplit dans l'engagement et ne saurait se contenter d'une simple disponibilité <sup>1</sup>. L'affirmation bernanosienne « vivre, c'est choisir » s'oppose ainsi radicalement à l'exhortation de l'auteur des *Nourritures terrestres* : « Il ne faudrait ici pas de choix... Disponibilité ! » (p. 130 <sup>2</sup>). Puisque pour Bernanos la foi n'est pas — à l'opposé de Gide — en premier lieu une morale, mais une religion, une relation avec la Transcendance, elle ne lui apparaît pas comme un obstacle à la liberté : « La foi ne m'est [...] jamais apparue ainsi qu'une contrainte », affirmera-t-il dans *Les Grands Cimetières sous la lune*. « L'idée d'avoir à prendre sa défense contre moi-même ne me vient pas. C'est elle qui assure ma défense, elle est cette part de liberté que je ne pourrais céder sans mourir. » (*Œ*, II, 502 <sup>3</sup>). Bernanos a dû sentir une grande incompatibilité entre sa conception d'une liberté engagée et la disponibilité gidienne. Dès l'un de ses premiers entretiens accordés à Frédéric Lefèvre, il désignait Gide comme un « haut cas de perversité intellectuelle » (*Œ*, II, 1046). *Les Faux-Monnayeurs* lui donnent « l'impression d'un livre raté » (1046) : « Je crois que l'enfer imaginaire où jouent les personnages de M. Gide se rétrécit à mesure que s'approfondit un enfer intérieur, qu'il ne nous appartient pas de sonder. » (1046). Le jugement de Bernanos est, à cette époque où il appartient encore à l'Action française, fortement influencé par les études consacrées par Henri Massis à l'auteur de *L'Immoraliste*. Cette étude lui paraît en 1926 « vraiment définitive » (1046). Lors d'une conférence prononcée en 1927, il évoquera

1. V. *La France contre les robots*, p. 186 : « Un esprit ne peut évidemment rester libre qu'au prix d'un effort continu. »

2. Dans cette attitude gidienne qui refuse le choix, on peut trouver un point de départ pour la figure de Ouine et sa tendance à se complaire successivement dans le oui et le non. Max Milner a rappelé que le professeur de langues, par plus d'un trait de caractère ou de langue, ressemble à l'auteur des *Nourritures terrestres* : « Son amitié suspecte pour la jeunesse, l'avidité insatiable avec laquelle il s'est repu de toutes les nourritures terrestres, le conseil qu'il donne à son disciple d'aller jusqu'au bout de lui-même, le style même des exhortations qu'il lui prodigue. » (Max Milner, *Georges Bernanos*, Paris : Desclée de Brouwer, 1967, p. 325). Il est évident que la figure de M. Ouine dépasse de loin ce point de départ anecdotique pour devenir, comme l'indique Max Milner, l'incarnation du néant.

3. *Œ*, II = Bernanos, *Essais et écrits de combat* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1971).

de nouveau « ce terrible diagnostic [...] porté sur M. Gide » par Henri Massis « [s]on admirable ami » (1082), et en 1929 il parlera encore de « l'étonnante, l'inoubliable étude que M. Massis consacrait jadis à M. André Gide et au gidisme » (1110)<sup>1</sup>.

Bernanos fait allusion aux articles de Massis repris dans *Jugements, II*, notamment à « L'influence de M. André Gide », publié le jour même de la mise en vente des *Morceaux choisis* de Gide, le 15 novembre 1921, dans *La Revue universelle* (pp. 500-9), et à « La confession d'André Gide », où Massis, à propos de Dostoïevski, dénonçait le « caractère démoniaque » de Gide (*La Revue universelle*, novembre 1923) :

[Gide] sait, affirmait Massis, qu'il y a une réponse, une doctrine qui répond ; mais contre cette doctrine-là et contre sa réponse, il dresse tous les démons de la critique, il appelle toutes les hérésies à la rescousse, pour justifier les perversions de l'instinct et laisser le champ libre à la course fougueuse de ses mauvais désirs. André Gide ne veut pas, en effet, qu'il soit répondu à son interrogation vaine : il se rebelle contre l'espérance et, de son angoisse morale et religieuse, il fait une ironique délectation. Il y trouve sa plus subtile jouissance, l'occasion de son jeu et le prétexte de son étroite et morne joie<sup>2</sup>.

Massis avait cru que l'influence de Gide sur le monde intellectuel français allait s'estomper après la Première Guerre Mondiale ; avec ses interventions il entendait contrecarrer la résonance grandissante que Gide trouvait depuis 1920 auprès de la jeunesse<sup>3</sup>. Il réagissait également contre les idées développées par Gide lors des conférences sur Dostoïevski au Vieux Colombier en 1922. À ses yeux, la philosophie « asiatique » favorisée par Gide est responsable de la décadence moderne et contribue à détruire l'image de l'homme classique :

Ceux-là même à qui Gide s'adresse, et qu'il appelle les *vrais*, parce que « rien ne les retient, ni le respect d'autrui, ni la crainte, ni la pitié, ni la haine », ceux qu'il admire, qu'il aime, qu'il trouve « grands », c'est un Nietzsche, un Dostoïevski, les plus timides penseurs, je veux dire les plus *épouvantés*. Car Chestov a raison, quand il dit de ces hommes qu'ils appellent le lecteur en témoignage : ce qu'ils veulent, c'est que certains leur accordent le droit de penser comme ils l'entendent, le droit d'espérer, le droit d'exister [...] <sup>4</sup>.

1. « Elle [la jeunesse] y verra posé, avec une lucidité et une fermeté magistrale, mais aussi avec pitié, avec amour le problème tragique de sa destinée. » (1110).

2. Cité d'après *Jugements, II* (Paris : Plon, 1924), pp. 76-7.

3. V. à ce sujet Horst Hina, *Nietzsche und Marx bei Malraux* (Tübingen : Niemeyer, 1970), pp. 19-21.

4. *Jugements, II*, p. 33.

Puisque chez Gide le monde souterrain des instincts ne serait plus maîtrisé par la clarté de la raison, il serait forcé d'en appeler au démoniaque comme justification du monde et de l'œuvre d'art<sup>1</sup>. Malraux prendra la défense de Gide et de la philosophie « asiatique » en interprétant le « démoniaque » comme une valeur positive du monde moderne qui maintenait devant l'écroulement des systèmes de valeurs traditionnels la sincérité comme seule référence :

Le diable, en grec, c'est le calomniateur. Pour André Gide, c'est de plus en plus : le véridique ; et voilà pourquoi nous avons trouvé André Gide entre Renan et l'Asie, dernière expression pour M. Massis de l'esprit de désagrégation, autrement dit du démon<sup>2</sup>.

Mauriac prendra à son tour dès 1921 la défense de Gide contre Massis et répondra au reproche selon lequel l'auteur des *Nourritures terrestres* refusait de choisir :

Il ne signifie rien de dire que Gide ne choisit pas. Il choisit de penser, mais la pensée est action ; il choisit de « goûter », mais le goût est actif. Un Gide sert d'autant mieux qu'il ne prémédite pas de servir ; il sert la France en écrivant le français mieux que personne au monde ; asservie à une fin morale, sa langue serait peut-être moins pure<sup>3</sup>.

---

1. Massis pense évidemment au mot de Gide formulé à la suite des *Proverbes de l'Enfer* de Blake (« Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon »), repris dans la conférence sur Dostoïevski (*op. cit.*, p. 203). V. aussi Marcel Arland au sujet de ce débat : « Un jour, Massis appela Gide démoniaque. Pour l'un et pour l'autre, ce fut un vif succès. » (Marcel Arland, *Essais et nouveaux essais critiques*, Paris : Gallimard, 1952, p. 58, cité d'après Horst Hina, *op. cit.*, p. 21.)

2. André Malraux, « Défense de l'Occident, par Henri Massis », *La NRF*, 1927, p. 814, cité par H. Hina, *op. cit.*, p. 21. Malraux avait déjà pris la défense de Gide, attaqué par Massis dans *La Revue universelle* en 1921, par son article « Aspects d'André Gide » paru dans la petite revue *Action* (n° 12, mars-avril 1922). Dans cette étude, il reconnaît à la philosophie « asiatique » une fonction propédeutique face à la tradition française et non pas une incompatibilité comme Massis l'avait suggéré : « Se plier à une discipline française, c'est se défendre d'avance contre la possibilité d'être soumis à une discipline étrangère ; c'est aussi choisir la discipline la plus douce, puisque la plus en accord avec ses désirs. Sans doute la connaissance des esprits étrangers a-t-elle un grand avantage : elle fait connaître profondément l'esprit français, celui-ci n'existant qu'en fonction de ceux-là. Nous nous découvrons à travers les littératures de l'Est. » (Art. cité, p. 20). V. à ce sujet aussi Dennis Boak, « Malraux et Gide », *André Malraux 3*, n° cité *supra* p. 188, note 5, pp. 31-49.

3. François Mauriac, « À propos d'André Gide. Réponse à M. Massis », *L'Université de Paris*, n° 237, 25 décembre 1921, p. 5, cité d'après A. Gide—Fr. Mau-

Mauriac s'opposera notamment à partir d'une perspective chrétienne à la qualification de « démoniaque » appliquée à Gide :

Une pratique plus ancienne du catholicisme ne vous aurait-elle pas préservé, Massis, d'appliquer à un chrétien — fût-il Gide — l'épithète de « démoniaque » ? Gide n'est peut-être pas si ennemi de Dieu qu'il vous plaît à dire [...]. Quel écrivain se vanterait de ne troubler personne ? Qui sait si certains « jugements » ne dégoûteront pas à jamais certains esprits du catholicisme ? [...] Gide démoniaque ? Ah ! moins sans doute que tel ou tel écrivain bien pensant qui exploite avec méthode l'immense troupeau de lecteurs et surtout de lectrices « dirigés », — et pas plus que Socrate, accusé de corrompre la jeunesse parce qu'elle apprenait de lui à se connaître. Il me souvient d'avoir entendu Gide défendre le Christ contre Valéry, avec une étrange passion : attendons le jugement de Dieu <sup>1</sup>.

Bernanos s'en tient au jugement de Massis, et il paraît reprocher à Gide et surtout à ses épigones la banalisation du Mal ; il faut, selon lui, quelque audace à proposer l'examen attentif du Problème du Mal à un moment où « vous verrez peut-être un jour les plus brillants élèves du conservatoire Gide ou du conservatoire Proust, munis de leur petit brevet d'immoralisme, offrir eux-mêmes en vain, de porte en porte, ces effroyables souvenirs de jeunesse ou d'adolescence qui ont l'air d'avoir été fabriqués dans les prisons » (*CE*, II, 1079-80).

Bernanos se rend compte que Gide a cessé d'être un écrivain particulier et que toute une génération semble se reconnaître en lui. Malraux avait dès 1922 comparé Gide à Barrès à cause de son rôle de directeur de conscience de sa génération : « Il n'est point négligeable, certes, d'être un homme qui crée l'état d'esprit d'une époque. Mais alors que Barrès n'a su que donner des conseils, Gide a montré cette lutte entre nos désirs et notre dignité, entre nos aspirations et notre volonté de les dominer ou de les utiliser que j'appellerai *le trouble intérieur* <sup>2</sup>. » En décembre 1928 et en janvier 1929, Roland Alix et Gérard de Catalogne publiaient dans les colonnes des *Nouvelles littéraires* les témoignages d'une enquête sur la jeunesse qui devaient éclaircir les tendances de cette nouvelle génération et dégager « l'unité essentielle qui relie et soutient les membres d'une nouvelle élite <sup>3</sup> ». Dans les réponses publiées dans le numéro du 5 janvier, Jacques Brûlé devait à son tour reconnaître à Gide le rôle d'un maître à penser :

riac, *Correspondance 1912-1950*, Paris : Gallimard, 1971, p. 122.

1. *Ibid.*, pp. 121, 123.

2. André Malraux, « Aspects d'André Gide », pp. 20-1.

3. *Les Nouvelles littéraires*, 24 novembre 1928.

Nous avons le mal d'être jeunes et nous, qui subissons facilement les influences, nous avons reflété notre visage dans les ouvrages d'André Gide. Hélas ! le premier de tous les écrivains peut-être n'est que le plus navrant de tous [...]. Gide connaît les jeunes mieux qu'ils ne se connaissent. Il leur enseigne ce qu'ils sont : splendeur et vanité <sup>1</sup>.

Pierre Godmé déclare pour sa part sa dette à l'égard de l'auteur des *Nourritures terrestres* : « N'est-ce pas Gide qui nous l'a appris, le grand bienfait de l'inquiétude et ce mouvement qui fait sans cesse dépasser l'objet qu'on possède pour tendre ce désir vers ailleurs <sup>1</sup> ? » Bernanos réagira sur un ton moqueur à cette enquête, dans les colonnes de l'*Action française*, en parlant de « ces fruits tardifs de l'automne gidien » qui ne « résister[ont pas] aux premiers froids » (*Œ*, II, 1133). L'écrivain se gausse surtout du mimétisme de la jeunesse gidienne qui ne trouverait même plus la force de la révolte : « L'Immoraliste à cheveux blancs [...] souhaitait jadis d'être l'entremetteur spirituel d'une petite troupe d'archanges révoltés contre les lois, et il lui faut désormais moucher et torcher toute une marmaille, comme un surveillant de classe enfantine. Qu'est-ce qu'un gidisme sans mystère ? » (1134). Aux yeux de Bernanos, les jeunes s'adressent à tort à Gide puisque celui-ci n'entend pas, à partir de sa conception d'une liberté émancipatrice, indiquer une voie, mais plutôt inquiéter :

Le goût de l'immoraliste dévot ne fut jamais que de troubler les âmes par une équivoque savante, au joint de l'intelligence et de la sensualité, à ce point précis où naît la honte, dont cet homme étrange semble affamé. Il lui faut des proies incertaines, toujours prêtes à se dérober, subtiles, et qui sachent varier ses plaisirs. (1135).

L'auteur de *La Joie* en appelle à son expérience d'une liberté engagée s'accomplissant dans l'action, il rappelle « la déchirante liberté des années rouge-et-noir » (1135), des années de la guerre <sup>2</sup> qu'il oppose à la conception d'une liberté vide qui ne trouve plus d'objet à investir : « ce qui frappe d'abord, tout au long de ces ruminations dont ne s'échappe aucun cri, soit d'amour, soit de colère, c'est l'incessant aveu d'un ennui qui

1. *Les Nouvelles littéraires*, 5 janvier 1929.

2. La génération interrogée a été définie par les organisateurs de l'enquête comme celle des « fils de la guerre », et Paul Nizan évoquera à son tour l'impact de la guerre pour cette génération qui ne l'avait pas faite : « Les années qui furent ornées par la présence de la guerre [...] furent bien pour moi ces très grandes vacances, auxquelles la mort, la liberté accordée aux enfants, les jeux violents de nos aînés fournissaient de mystérieux aliments. » (*Les Nouvelles littéraires*, 2 février 1929).

n'a d'autre objet que lui-même » (1135). L'introspection apparaît à Bernanos un « examen de conscience stérile » qui « dispense d'agir », qui recule « l'échéance du risque » (1136) ; or, la liberté est pour lui un « risque sublime » (*Rob*, 45<sup>1</sup>), un choix. L'exemple de Gide encouragerait la jeunesse à ne pas choisir, à ne pas se mouiller :

Gide leur fournit l'image achevée d'une vie qui, à force de ruse et d'épargne, n'en finit pas de consommer une adolescence conservée dans le plaisir, ainsi qu'une momie dans les aromates. Cette avarice les enchante. De la passion, ils ne souhaiteraient connaître que la seule aura du désir, de la volupté que le faux-pas. Tout leur est bon qui les dispense de choisir. (1136).

*Les Nouvelles littéraires* publieront par ailleurs, en guise de conclusion de leur enquête, les « pages remarquables » écrites par un « agrégatif de philosophie » du nom de Jean-Paul Sartre qui reprend lui aussi le thème de la liberté pour en dégager une théorie de la contingence, puisque la liberté ne saurait plus prendre sens par une action qui rend l'homme nécessaire et par laquelle il se rend nécessaire. Sartre écrivait notamment :

Nous sommes aussi libres que vous voudrez, mais impuissants... Pour le reste, la volonté de puissance, l'action, la vie ne sont que de vaines idéologies. Il n'y a nulle part de volonté de puissance. Tout est trop faible : toutes choses tendent à mourir. L'aventure surtout est un leurre, je veux dire cette croyance en des connexions nécessaires qui pourtant existeraient. L'aventurier est un déterministe inconséquent qui se supposerait libre<sup>2</sup>.

## II

Au début des années trente, Bernanos devait se séparer de l'Action française pour s'adresser désormais surtout aux « hommes de bonne volonté ». Gide, en revanche, s'était rapproché du communisme, qui n'était pas incompatible à ses yeux avec l'individualisme. Dans son message adressé en 1934 au Congrès des écrivains soviétiques, il encourageait les participants à « instaurer, en littérature et en art, un *individualisme communiste* [...]. Le communisme ne saura s'imposer qu'en tenant compte des particularités de chaque individu. Une société où chacun ressemblerait à tous n'est pas souhaitable<sup>3</sup>. » Cette union de tendances qui sem-

1. *Rob* = Bernanos, *La France contre les robots* (Paris, 1947).

2. *Les Nouvelles littéraires*, 2 février 1929. Ce texte, qui était un des premiers de Sartre, a été reproduit par Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, pp. 341-2.

3. André Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, p. 55.

blent a priori s'exclure paraît à Gide possible parce qu'à cette époque l'accomplissement de la personnalité ne lui semble plus dépendre du degré de liberté de l'individu. « Ce que je ne crois pas du tout, affirme-t-il en 1931, c'est ce qu'on croit généralement chez nous, que la liberté fasse le bonheur. Je n'ai jamais été aussi heureux que sous la contrainte [...] plus la contrainte sera grande, plus l'individu sera fort <sup>1</sup>. » Mais Gide pense en fin de compte surtout, bien qu'il évoque la contrainte soviétique qu'il se dit prêt à accepter même comme individualiste, aux contraintes qu'il choisit lui-même, telle la discipline que s'impose l'écrivain ; il songe moins, me paraît-il, aux contraintes imposées <sup>2</sup>. De toute façon, il n'entendait pas accepter une diminution de la liberté de pensée ni se plier au dogmatisme des hommes de parti : « Je préfère me taire plutôt que de parler sous une dictée <sup>3</sup>. » Il refusait encore en 1935 de se rendre en URSS parce qu'il craignait qu'on ne respectât point son interprétation — en effet tout à fait personnelle — du communisme : « Tout l'effort que je fais pour maintenir dans le communisme mon point de vue personnel sera perdu, je me sentirai compromis dans un sens qui n'est pas le mien, les malentendus s'épaissiront et m'emprisonneront <sup>4</sup>. » Après son voyage en URSS, il n'hésitera pas — malgré ses sympathies pour le communisme — à publier une relation très critique de ce qu'il avait vu dans la Russie soviétique et dans laquelle il dénonçait les inégalités, la constitution d'une nouvelle bourgeoisie ouvrière très conservatrice, ainsi que la restauration de la famille. Ce qu'il regrettait surtout, c'était l'absence de tout esprit critique, un conformisme imposé par un système répressif : « la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé <sup>5</sup>. » L'absence de tout esprit critique est pour Gide un danger pour l'activité créatrice qui a, selon lui, besoin d'un espace de liberté pour pouvoir s'épanouir. Demander à l'artiste le conformisme, cela signifie la mort de l'art : « L'art qui se soumet à une orthodoxie, fût-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Il sombre dans le conformisme. Ce que la révolution triomphante

1. In *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974, p. 163.

2. V. aussi sa préface à Saint-Exupéry, *Vol de nuit* (Paris : Gallimard, 1931), p. 12 : « le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. »

3. André Gide, *Littérature engagée*, p. 50.

4. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 475.

5. André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris : Gallimard, 1978, p. 55.

peut et doit offrir à l'artiste, c'est avant tout la liberté. Sans elle, l'art perd signification et valeur<sup>1</sup>. » Ce qui a peut-être le plus déçu Gide, c'est la dépersonnalisation qui détruisait totalement son rêve d'un individualisme communiste : « Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes<sup>2</sup>. »

*Retour de l'URSS* est en effet une manifestation de la liberté d'esprit de Gide, qui ne craint pas de décevoir ses amis et de ne pas obéir à leur attente<sup>3</sup> en se décidant à être simplement vrai.

Gide avait publié son témoignage en pleine guerre civile d'Espagne, et André Wurmser lui avait reproché dans *L'Humanité* (du 31 juillet 1937) de n'avoir jamais pensé dans son livre au conflit fratricide de la péninsule ibérique — ce qui était simplement faux<sup>4</sup>.

Bernanos, installé dès octobre 1934 aux Baléares, avait vu dans l'insurrection des généraux rebelles au Maroc (du 18 juillet 1936) l'ébauche de cette Révolution Nationale que la droite française n'avait jamais osé entreprendre : « Avouez que j'ai eu raison de ne pas aller villégiaturer en France ! Pour une fois que je vois des militaires assez culottés pour faire une "Revolución", ça serait difficile de les lâcher. » (*Corr.*, II, 148<sup>5</sup>). Mais bientôt après, le conflit fratricide prendra un tour que l'écrivain n'avait pas prévu ; il ne pourra plus interpréter, comme il l'avait fait encore en août 1936, l'insurrection des généraux comme l'expression de la fidélité à une « tradition immémoriale » de l'Espagne, « qui est d'assurer avant tout son unité morale et religieuse, au besoin par le fer et par le feu » (151). Assistant de trop près aux massacres systématiques perpétrés par les franquistes, Bernanos ne pouvait retenir le cri de sa conscience : « C'est un spectacle dégoûtant, car il est difficile d'imaginer un mélange

1. *Ibid.*, p. 70.

2. *Ibid.*, p. 41. V. aussi la remarque par laquelle Gide résumait, immédiatement après son retour, son impression du voyage en URSS : « Le bonheur de tous, au détriment de chacun ! » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 554).

3. V. J.-P.-A. Bernard, *Le Parti communiste français et la question littéraire* (Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1972), p. 171 : « Le voyage en URSS était généralement considéré comme un test décisif pour les nouveaux fidèles du P. C. F. Jusqu'à l'expérience de Gide, tous ceux qui avaient fait le pèlerinage en étaient revenus affermis dans leurs convictions. »

4. V. Gide : « L'aide que l'U.R.S.S. vient d'apporter à l'Espagne nous montre de quels heureux rétablissements elle demeure capable. L'U.R.S.S. n'a pas fini de nous instruire et de nous étonner. » (*Retour de l'U.R.S.S.*, p. 73).

5. *Corr* = Bernanos, *Correspondance*, t. II, Paris : Plon, 1971.

aussi paradoxal — explosif — de cynisme et d'hypocrisie... » (170). Il dressera, on le sait, un violent réquisitoire contre la terreur majorquaise et la « croisade » franquiste, dans son livre *Les Grands Cimetières sous la lune* qu'il avait commencé à rédiger dès janvier 1937 et qui devait paraître fin avril 1938. Ce livre n'obéit pas à des mobiles idéologiques. Bernanos était resté marqué par sa formation de droite. S'il avait rompu avec Maurras en 1932, il n'avait pas pour autant rejoint les rangs de la gauche. Hostile à l'ordre bourgeois et au libéralisme économique autant qu'à l'optimisme de la gauche et encore davantage au collectivisme, il restait surtout un défenseur fervent de la liberté. S'il s'était décidé à s'ériger contre le camp auquel allaient initialement ses sympathies, c'est qu'il voyait les valeurs qui lui étaient chères compromises<sup>1</sup>. Sa réaction était celle de la « déception », de la « tristesse », de la « pitié », de la « honte » (*Œ*, II, 437). Son livre s'adressait aux gens de droite dont il dénonçait l'imposture. Ce qui rendait, à ses yeux, l'épuration franquiste particulièrement odieuse, c'était sa « justification » religieuse, son approbation par le clergé. Si l'écrivain s'indignait contre celui qu'il nommait « l'ignoble évêque de Majorque » (*Corr.*, II, 170) et son clergé qui toléraient l'épuration, c'est en tant que chrétien qui aime son Église : « Le scandale qui me vient d'elle m'a blessé au vif de l'âme, à la racine même de l'espérance. » (*Œ*, II, 426). Car en baptisant « Croisade » une insurrection contre-révolutionnaire, l'épiscopat espagnol avait, à ses yeux, trahi les valeurs de l'Évangile. Pour lui, le principe même de « croisade » — imposer la foi par le feu et le fer — était contraire au principe fondateur du christianisme qu'est la liberté : « pour pratiquer librement ma foi, selon l'esprit de l'Évangile — excusez-moi — il n'est pas seulement nécessaire de me permettre de la pratiquer, il faut encore ne pas m'y contraindre. On ne saurait aimer Dieu sous la menace. » (501<sup>2</sup>). Recenser les fidèles qui

---

1. « Il est dur de regarder s'avilir sous ses yeux ce qu'on est né pour aimer. » (*Œ*, II, 438).

2. Si à l'intérieur de l'Église on avait tendance à valoriser l'obéissance, Bernanos, en revanche, se dressait contre une docilité passive qui servirait souvent à justifier les compromis : « La liberté que l'Église nous laisse est un bien positif », écrira-t-il en 1940 à Amoroso Lima, « un droit positif que nous avons le devoir d'utiliser pour sa gloire, au lieu de l'enfouir comme le talent de l'Évangile. » (*Corr.*, II, 329). La liberté a pour lui sa fonction à l'intérieur du plan de salut : « parmi les quelques pécheurs, un petit nombre que le Christ a maudits dans l'Évangile, est-ce que vous trouvez beaucoup de révoltés, de réfractaires ? Je n'y vois guère, moi, que des conformistes, des gens asservis à une foi sans générosité, à une discipline sans amour. L'Amour, voilà le mot qui conclut. L'Homme libre,

avaient fait leurs Pâques, comme le faisait le clergé majorquin en pleine Terreur, ne pouvait pour cette raison que relever du chantage scandaleux. En témoin de la liberté, l'écrivain n'hésite pas à rendre hommage à ceux qui gardaient « à leur insu, dans les veines, assez de sang chrétien pour ressentir l'injure faite à leur conscience » et qui répondaient *non* à « ces sommations insolentes » (444).

Dès 1938, on a commencé à rapprocher l'attitude courageuse de Bernanos et celle de Gide. Pierre Bost a ainsi réuni en mai 1938 le témoignage des deux écrivains, sous le titre « Les hommes honnêtes qui sont rares... », dans un article paru dans l'hebdomadaire *Vendredi*, organe de réflexion du Front populaire. L'auteur évoqua d'abord le danger de la récupération des témoignages par les deux camps politiques adverses. Or, les témoignages n'étaient pas ceux de convertis ou de partisans, mais « ceux de deux hommes libres : [...] les uns et les autres doivent savoir qu'il ne s'agit pas de recrues, pas même d'otages. Seulement de témoins. Ces deux hommes, les plus différents du monde, ont en commun le sens de la liberté. Ils en joueront. Qu'on se le dise. Ils se promènent sur les routes, seuls et à pied [...]. Et c'est parce qu'ils sont tellement libres qu'ils effraient tout le monde<sup>1</sup>. » Et c'est François Mauriac qui évoquera à son tour, dans un billet publié par *Temps Présent*, le témoignage de Gide et de Bernanos :

Deux témoignages demeurent, entre tous ceux qui ont été donnés depuis deux ans, celui de Gide et celui de Bernanos — qui n'ont pas reçu de réponse, qui ne seront pas réfutés et devant lesquels l'adversaire hésite entre l'insulte et le silence. Gide, communiste, a nié que le régime de Staline fût le régime de la justice. Bernanos, catholique, a chassé le crime de cette ombre où il s'était tapi, au pied de la Croix<sup>2</sup>.

Pour Mauriac, ce n'est pas un hasard que ces deux témoignages viennent de très grands écrivains, car « le talent est ennemi du mensonge [...]. La vocation d'un écrivain est d'atteindre le vrai<sup>2</sup>. »

Lorsqu'on évoquera, quarante ans plus tard, dans un entretien avec Leonardo Sciascia, le concept de l'écrivain engagé, l'auteur italien ren-

seul, peut aimer. » (*Rob*, 197).

1. *Vendredi*, 27 mai 1938.

2. François Mauriac, « Deux témoignages », *Temps Présent*, 20 mai 1938. V. aussi les termes par lesquels Bernanos a dédié *Les Grands Cimetières sous la Lune* à Mauriac : « Ce livre ne peut passer que par la brèche que vous avez ouverte si courageusement et si noblement. Puissiez-vous ne pas le trouver trop indigne de vous ! De toute mon admiration et de tout mon cœur. » (D'après Fr. Mauriac, *Mémoires intérieurs*, Paris : Le Livre de poche, 1966, p. 296).

verra, lui aussi, spontanément à Bernanos et à Gide :

Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse sont Gide et Bernanos, et ils le furent vraiment profondément : pourtant, le premier qui se sentait communiste écrivit la vérité sur l'Union soviétique, et le deuxième qui était catholique écrivit contre le monde catholique qui exaltait la croisade de Franco. Par conséquent, que vivent les intellectuels engagés, mais à condition qu'ils s'engagent toujours contre le prince, contre les pouvoirs, contre les Églises, fussent-elles les leurs <sup>1</sup>.

### III

En 1938, on a donc associé les réactions de Gide et de Bernanos comme des témoignages d'hommes libres. À la fin de la guerre, Bernanos prendra lui-même la défense de Gide homme libre. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, l'ami brésilien de Bernanos, nous a relaté les conversations qu'il avait eues en décembre 1944 avec l'écrivain et qui portaient aussi sur Gide :

Il dit qu'il est fasciné par le *Journal* de Gide. Quand il commence à le lire, il ne peut plus le quitter ; il trouve terrible ce jeu auquel Gide s'emploie sans cesse, celui de la sincérité de son propre personnage ; ce n'est que de loin en loin qu'on voit l'écrivain, peut-être fatigué, se relâcher enfin de sa vigilance subtile, de son habitude peut-être, laisser tomber les cartes, montrer une sincérité plus spontanée, comme s'il clignait de l'œil au lecteur, comme pour dire : « Je ne suis pas si bête que j'en ai l'air... » [...]

Il dit encore qu'il aimerait connaître l'opinion de Gide à son égard ; il sait qu'il a lu ses livres, mais le *Journal* ne lui fait aucune référence [...]. Je m'abstiens, cependant, de tout commentaire, car notre ami dit avec une simplicité parfaite : « J'aimerais bien qu'il laisse un mot sur mon œuvre... »

C'est admirable. Et cela exclut toute discussion « lucide ».

Il trouve aussi que Gide a raison quand il parle des catholiques qu'il connaît. Claudel, par exemple, c'est tout à fait cela, cette dureté, cet orgueil <sup>2</sup>.

En France, l'organe littéraire le plus important issu de la Résistance clandestine, fondé par Jacques Decour, Jean Paulhan et Jacques Debû-Bridel, comme organe du Comité National des Écrivains, *Les Lettres*

1. « Les Barbares sont parmi nous », entretien avec Leonardo Sciascia, *Le Nouvel Observateur*, 19 juin 1978, p. 113.

2. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, « Páginas de um Diário », p. 191, in Hubert Sarrazin (éd.), *Bernanos no Brasil* (Petrópolis : Vozes, 1968), p. 191 (texte traduit du portugais par H. Sarrazin). La seule mention de Bernanos que nous avons pu trouver chez Gide est dans *Ainsi soit-il*, p. 153, où il est cité comme témoin contre Claudel !

françaises, avait publié le 18 novembre 1944 un texte de Gide sur « la Délivrance de Tunis », et on y relatait que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* venait de faire parvenir son adhésion au Comité National des Écrivains. À la suite de cette publication, Aragon adressait une lettre de protestation au directeur de l'hebdomadaire, Claude Morgan, qui la publia intégralement dans *Les Lettres françaises* du 25 novembre 1944<sup>1</sup>. Aragon y reprochait à Gide son attitude à l'égard de l'URSS qui aurait fait le jeu de l'ennemi : « Qu'un Gide ait si bien contribué à brouiller les cartes de la France, ait si bien favorisé le jeu de ceux qui voulaient séparer notre pays de nos amis de l'Est, qu'il ait été une pièce majeure dans la main de la propagande ennemie, cela suffirait certes à mes yeux<sup>1</sup>. » Mais Aragon allait plus loin, en attribuant à Gide une complicité avec l'occupant, thèse qu'il tentait d'échafauder à partir de remarques transcrites dans le *Journal* de Gide de l'année 1940. Il lui reprochait sa « subtile application » dès la fin de juin 1940 à l'étude de la langue allemande : « On m'objectera que M. Gide voulait lire Goethe dans l'original, et, en effet, il s'y adonne avec une ivresse presque exclusive au cours de ces années comme si, devant le succès des armes allemandes, ce fût un véritable devoir pour lui que de lire *Faust*, *Werther*, *Hermann et Dorothee*<sup>2</sup>. » À partir de cette affirmation, Aragon procédait par amalgame en écrivant : « Je ne m'y arrêterai pas. Non plus qu'à certains commentaires sur Hitler et Mers-el-Kébir, dont, pour gidiens qu'ils soient, il faut au moins reconnaître qu'ils sont admiratifs. Car, n'est-ce pas, admirer le génie hitlérien est la marque de ce génie de conscience que nous avons déjà connu sur son retour de l'URSS<sup>2</sup>... » Aragon isolait ensuite une phrase de Gide de son contexte pour en faire un argument de son réquisitoire (« Si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient, dont trois ou quatre avec le sourire<sup>3</sup> »). Aragon citait enfin com-

---

1. Aragon, « Le retour d'André Gide », *Les Lettres françaises*, 25 novembre 1944.

2. *Ibid.* Gide avait commencé à lire depuis mai 1940 les *Conversations avec Goethe* d'Eckermann. Le 6 juillet 1940, il notait dans son journal : « J'avance de plus en plus aisément dans les *Gespräche mit Goethe* et fais d'indéniables progrès dans la compréhension de la langue allemande [...]. Quelle joie je trouve dans l'application ! et le demi-oubli des angoisses actuelles. » (*Journal 1939-1949*, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 34).

3. *Ibid.* Gide avait écrit à la date du 9 juillet 1940 qu'à tant de Français il n'était pas donné de sentir la grande désolation du pays ; ils éprouveraient surtout les douleurs particulières ; suivait la phrase incriminée par Aragon, et Gide concluait : « Ceux qui sont capables de s'émouvoir authentiquement pour des motifs

me argument le plus grave de ses suspicions à l'égard de Gide un passage daté du 5 septembre 1940 ; Gide avait écrit ceci :

Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse. *Untersuchen was ist, und nicht was behagt*, dit excellemment Goethe. À quoi bon se meurtrir contre les barreaux de sa cage ? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu. Je sens en moi d'illimitées possibilités d'acceptation : elles n'engagent nullement l'être même. Le risque est beaucoup plus grand de se laisser dominer par la haine<sup>3</sup>...

Aragon ajoutait enfin comme post-scriptum à sa lettre un extrait du *Journal* du 28 septembre 1940, où Gide évoque le danger que court la liberté de pensée dans les circonstances d'un pays occupé : « Si demain, comme je le crains, la liberté de pensée nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdront moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut avilir les meilleurs ; et quant aux autres, peu importe. Vive la pensée comprimée<sup>1</sup> ! » Aragon mettait le mot que Gide avait formulé pour lui-même en rapport avec le destin d'intellectuels morts en déportation ou assassinés par la Milice, tels que Victor Basch, Benjamin Crémieux, Max Jacob, ou des victimes innombrables de la terreur nazie : « Et vous autres, qui importez si peu à M. Gide, les sans-noms de Tulle, d'Oradour-sur-Glane, de Asc, de Auschwitz ou de Lublin, que dites-vous du courage de M. Gide, esprit libre<sup>2</sup> ? »

---

intellectuels sont très rares ; capables de souffrir de carences non matérielles. » (*Journal* 1939-1949, pp. 36-7).

1. Cité *ibid.* Dans le texte de Gide se trouvaient encore les deux phrases suivantes : « Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu. »

2. *Ibid.* Aragon exige surtout qu'on ne publie plus de textes de Gide dans les colonnes des *Lettres françaises*, « le journal de Jacques Decour que les Allemands fusillèrent parce qu'il s'était un peu trop approché des barreaux de sa cage » : « Pour les autres, je leur ferai observer que je ne demande pas qu'on fusille M. Gide ; je demande qu'on ne le publie pas dans *Les Lettres françaises*. Cette nuance sera surtout sensible à M. Gide, je pense. » Sur l'écho que l'article a trouvé dans l'entourage de Gide, v. Maria Van Rysselberghe à la date du 24 novembre 1944 : « À la suite d'un article de Gide, assez neutre, sur la prise de Tunis, dans *Les Lettres françaises*, Aragon fait paraître dans le même journal un article intitulé "Le retour d'André Gide". D'une extraordinaire perfidie, et dans ce même hebdomadaire, la semaine suivante, une petite lettre anonyme qui, sous couleur de défendre Gide, est une nouvelle petite roserie. L'indignation est assez générale. Paulhan m'écrit une petite lettre à ce sujet. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 320).

Aragon avait ainsi versé un nouveau document à cette querelle des mauvais maîtres au cours de laquelle des publicistes de droite accusaient certains écrivains, parmi eux en premier lieu Gide, mais aussi Mauriac, d'être responsables de la défaite de la France <sup>1</sup>.

La lettre d'Aragon publiée par *Les Lettres françaises* a été reproduite pour l'essentiel en portugais dans le numéro du 28 janvier 1945 du périodique brésilien *O Jornal*, sous le titre « Gide julgado por Aragon » (« Gide jugé par Aragon »). Bernanos a pu en prendre connaissance ; Pedro Octavio Carneiro da Cunha a noté sa réaction dès le lendemain de la parution au Brésil : « 29 janvier. — Ce soir, à la Brasserie Brésilienne, Bernanos, indigné de l'article d'Aragon contre Gide publié hier par *O Jornal*. Consigne, prétention, hypocrisie <sup>2</sup>. » Bernanos entendait réagir immédiatement à l'attaque contre Gide, et dès le 1<sup>er</sup> février il en parlait à son ami brésilien :

Il m'a donné à lire l'article qu'il est en train d'écrire pour protester contre la condamnation de Gide par Aragon. Cet article fera date dans sa vie. Pour la première fois, il ouvre le feu en plein sur les communistes, et en abordant un sujet que pourront exploiter particulièrement, à son détriment, les esprits sectaires de gauche... et de droite. « La défense de Gide ! »

Je comprends aujourd'hui pleinement les raisons de Bernanos : 1) Il ne faut pas permettre qu'un écrivain français, ou quel qu'il soit, puisse être « exécuté » par le P. C. Aragon, naturellement, dira qu'il parle seulement comme patriote : mais nous savons que c'est pour le Parti qu'il parle, même s'il veut parler aussi comme patriote. 2) Gide n'a rien dit qui dénote un esprit de collaboration <sup>2</sup>.

La réponse de Bernanos paraîtra le 3 février 1945 dans *O Jornal*, sous le titre « A Excomunhão de André Gide » (« L'excommunication d'André Gide »), et il sera repris dans *Le Chemin de la Croix-des-Âmes* sous le titre : « Le Saint-Office Communiste » (*Che*, 479-85). Si l'écrivain se sert ici de termes empruntés à l'appareil de l'Église (« excommunica-

---

1. V. à ce sujet Wolfgang Babilas, « La querelle des mauvais maîtres », *Romanische Forschungen*, 98, 1/2, 1986, pp. 120-52. Babilas voit une résurgence de la thèse des mauvais maîtres, avec d'autres porte-paroles et parfois d'autres cibles, déjà en 1942 sous la plume d'Aragon lorsque celui-ci évoque « cette terrible maladie de l'esprit qu'on appelle le *gionisme* [le rejet de tout héroïsme] dont les effets n'ont pas fini de se faire sentir. Cette déviation intellectuelle [...] a beaucoup sévi parmi notre jeunesse. » (Aragon, « La conjonction ET », cité par W. Babilas, art. cité, p. 151).

2. Pedro Octavio Carneiro da Cunha, art. cité, p. 201 (traduit du portugais par H. Sarrazin).

tion », « Saint-Office », ou, dans l'article subséquent, « L'Inquisition communiste » [*Che*, 485]), ce n'est pas seulement pour souligner les analogies de fonctionnement avec l'appareil du Parti communiste ; c'est qu'il entend s'opposer aussi énergiquement à des atteintes à la liberté dictées par l'esprit de discipline dans l'un et dans l'autre domaine <sup>1</sup>.

Bernanos commence par rappeler sa position par rapport à Gide afin de bien marquer que ce n'est nullement une complicité qui motive son intervention (« Je défie qu'on trouve dans tous mes livres une ligne à sa louange » [*Che*, 479]) <sup>2</sup>. Mais il avoue aussi qu'il ne partage pas l'attitude sans nuance de Massis ou de Claudel « qui le croient possédé du diable » (479) <sup>3</sup>. Il lui faut pourtant « faire effort pour rester juste à l'égard d'un grand écrivain — l'un des plus grands de notre littérature — et qui honore notre langue » (479).

Bernanos proteste pour deux raisons contre l'intervention d'Aragon : il s'érige contre le caractère du jugement et la manière de procéder. La condamnation semble émaner à ses yeux d'un groupe, d'un parti, paraît obéir à une consigne ; elle n'est pas l'affrontement d'un homme aux affirmations d'un autre homme libre.

Pour Bernanos, la discipline qu'un groupement structuré implique est incompatible avec la liberté indispensable de l'écrivain. Celui-ci ne peut être fidèle à sa mission de clamer la vérité que s'il lui est possible de s'exprimer dans une liberté et une indépendance totales. « J'ai toujours pen-

1. « En face d'une inquisition, quelle qu'elle soit, je sens moins de l'indignation qu'une forte envie de rire. Lorsqu'elle prétend dominer les consciences par la force, elle déshonore la force dont elle prétend se servir, elle avilit la force et non les consciences, elle va donc droit contre le but qu'elle se propose, en sorte que c'est l'Inquisition catholique qui se brûlait elle-même sans le savoir, sur ses propres bûchers. » (*Che*, 489).

2. « Presque tout me sépare de M. Gide, » réaffirmera Bernanos dans un article subséquent paru dans *O Journal* le 11 février 1945, « rien ne saurait même m'en rapprocher, sinon la charité du Christ, dont la dernière expression possible, en certains cas comme celui-ci, serait plutôt une espèce de compassion déchirante. » (*Che*, 489). — *Che* = Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Paris : Gallimard, 1948.

3. Massis avait participé à la querelle des « mauvais maîtres » qui avait Gide comme cible principale. Dès le 14 septembre 1940 il affirmait dans *Le Temps* : « La défaite française a été due pour une très large part à une défaillance de l'intelligence », et en 1941 il réaffirmera que « certains écrivains, dont l'influence fut considérable entre 1919 et 1939, ont eu leur part dans la défaite de la France ». (H. Massis, *Les Idées qui restent*, Lyon : Lardanchet, 1941, p. XII, cité d'après W. Babilas, art. cité, pp. 125, 127).

sé, avait-il écrit en 1942, que je devais éviter jusqu'à l'apparence de parler au nom d'un groupe, quel qu'il fût, c'est-à-dire en un autre nom que le mien. Mon modeste témoignage risque de perdre ainsi beaucoup de son poids, mais qu'importe, puisque je le veux d'abord libre. » (*Che*, 171). C'est en écrivant *Les Grands Cimetières sous la lune* qu'il avait rompu toutes les amarres : « J'ai déclaré à ce moment-là que je ne me laisserais plus arrêter par aucune considération d'amitié, de discipline, ou même de stricte déférence ». (*Che*, 486).

Puisque, selon les procédés disciplinaires, le concerné est condamné d'avance, il faut solliciter des preuves et on fait flèche de tout bois. La condamnation ne se déduit pas à partir d'arguments ; elle précède l'argumentation. L'article sur Gide a, aux yeux de Bernanos, valeur de document : « Il est le procès-verbal de l'exécution morale — en attendant l'autre — d'André Gide par le parti. » (480). Cette exécution apparaît à l'écrivain comme un premier symptôme d'une dictature du Parti communiste sur la vie intellectuelle française qui serait en train de s'instaurer et à laquelle il faudrait s'opposer dès le début<sup>1</sup>. Le danger semble être d'autant plus réel que le Parti revendique à cause des évolutions spécifiques de la guerre une sorte de monopole éthico-politique. Alors que les autres intellectuels se sentaient compromis par les activités de collaboration de leurs anciens compagnons ou chefs et souffraient en plus de divisions intérieures, les intellectuels du Parti se réclamaient du prestige accru au cours de la Résistance et profitaient d'une structuration interne très rigoureuse<sup>2</sup>. Or, Bernanos entend s'opposer à des interventions d'hommes

1. Anna Boschetti a démontré que, devant la prédominance du Parti communiste dans le domaine culturel à la Libération, Sartre avait formulé sa théorie de la littérature engagée non pas pour soumettre la littérature au dictat politique, mais pour sauver son autonomie (Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris : Éd. de Minuit, 1985, pp. 145-52).

2. « Le petit groupe des écrivains du parti s'est déclaré national, tandis que la masse des écrivains prétendus nationaux est tombé dans la collaboration. » (*Che*, 480). V. à ce sujet Henri Michel qui souligne qu'après la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, le Parti communiste entra dans la lutte ouverte : « Il y entra, fort de son expérience de la clandestinité, de ses équipes de choc, de sa presse organisée. Son attitude ne variera pas jusqu'à la Libération : il fait la guerre, rien que la guerre. L'avenir, par principe, il affirme ne pas y penser : il importe d'abord de chasser les Allemands. Pour cela, le Parti réclame l'union la plus large dans un *Front National* qui n'exclut que les collaborateurs [...]. Peu à peu il [le P.C.F.] prend figure de seul parti résistant, reconstitué comme tel, mais encore il tend à s'identifier avec la Résistance française. » (Henri Michel, *Les Idées politiques et sociales de la Résistance*, Paris : P.U.F., 1954, pp. 26, 27, 29).

« prêts à sacrifier leur opinion personnelle ou même leurs amitiés les plus chères à l'intérêt du parti » (480). La fonction de l'intellectuel est pour lui de parler au nom de sa propre conviction et de ne jamais se plier à la raison d'État ou à la raison de Parti.

Le type d'affrontement élaboré à partir d'une instance collective et de ses intérêts pervertit aussi le contenu de l'argumentation qui est utilisée au profit d'un verdict préétabli. Aragon reproche ainsi à Gide de constater la résignation de beaucoup de Français à la victoire allemande ; mais constater, ce n'est pas approuver. L'affirmation de Gide, que composer avec l'ennemi, ce n'était pas lâcheté mais sagesse, ne saurait pas non plus lui être imputée comme une preuve de collaborationnisme ; cela pourrait passer tout au plus pour « une manifestation de pétainisme modéré, atténué » (482), d'autant plus que pour Gide une acceptation ne saurait impliquer l'être : « C'est la soumission de fait à une autorité illégitime à laquelle on refuse sa conscience. » (482).

Si enfin Gide affirmait que l'oppression ne pouvait avilir les meilleurs, il prévoyait et craignait cette oppression de la pensée, sans la souhaiter, de même que lui-même avait pu écrire en tant que catholique « que les persécutions ranimaient la foi et la charité dans l'Église » (483) sans pour autant réhabiliter les persécuteurs ; de même on ne saurait confondre l'éloge de la « pensée comprimée » avec une approbation de l'opresseur de cette pensée.

Si l'on voit à travers l'article d'Aragon « un grand poète s'abaisser à ces "trucs" d'avocat » (483), c'est que Gide gêne en tant qu'homme libre qui, tout en étant compagnon de route, avait osé dire au retour de Moscou ses désillusions, mais qui ne saurait pas être compté parmi les bien-pensants compromis dont « la faillite morale [...] a été l'un des faits les plus singuliers de cette guerre » (484). Gide avait toujours été profondément haï par les gens de droite<sup>1</sup> : « Il reste donc extrêmement dangereux pour le parti qu'il a quitté. » (484). Il a été la bête noire des deux camps

---

1. En témoigne l'interdiction faite à Gide de prononcer en juin 1941 une conférence sur Michaux à Nice — interdiction applaudie par la presse collaborationniste : « Il y a des imbéciles, écrit ainsi *L'Appel* du 12 juin 1941, qui se lamentent et grincent parce que le gouvernement du Maréchal a pris une bonne mesure d'hygiène publique. » Un Lucien Rebatet écrira en 1940 que « le gaullisme de Gide n'est plus vraiment qu'un épisode bien négligeable parmi des variations infinies, et nous ne désespérons pas de lire quelque jour ses cahiers tunisiens où il aura encore une fois tenu registre de ses déceptions et de son désarroi. » (Cité d'après Michèle Cotta, *La Collaboration, 1940-1944*, Paris : Armand Colin, 1965, pp. 227, 228, 230).

politiques : « le “mauvais maître” des Henri Massis et des Camille Mauclair, “faible”, “féminin”, “vaniteux”, même pour un Jean Guéhenno — sera, pour M. Giovoni, député communiste à l'Assemblée consultative provisoire à Alger, en 1943, “cet écrivain frelaté qui a exercé une trouble influence sur les jeunes esprits <sup>1</sup> »...

Est-ce qu'il n'y a pas là aussi une analogie avec la situation de Bernanos, dont les premières œuvres avaient été presque totalement ignorées par la gauche ou traitées d'obscurantistes <sup>2</sup>, et qui avait été dénoncé violemment après la rupture avec l'Action française et notamment à la suite des *Grands Cimetières sous la lune* par les bien-pensants et les représentants de la droite radicale comme Massis, Brasillach ou Rebatet qui comptaient parmi les représentants de la « dégénérescence intellectuelle, morale et philosophique de l'élite chrétienne » dans le style qui lui était propre « cet aberrant et lugubre pochard de Bernanos <sup>3</sup> » ? Si Bernanos avait quitté en 1932 les rangs de l'Action française, ce n'était pas pour rejoindre un autre part, mais pour s'émanciper par rapport aux obédiences partisans <sup>4</sup>.

Je ne méprise pas les hommes du parti, je sais qu'ils sont entrés dans le parti comme dans les ordres, sans rien marchander. J'honore leur désintéressement. Je n'honore pas de la même manière leur discipline, pour la raison que l'obéissance totale me semble contraire à l'honneur ; on ne saurait servir ensemble deux absolus. (*Che*, 487).

Pour cette raison, Bernanos dénie à Aragon le droit de condamner son confrère « au nom de tous, c'est-à-dire aussi en [s]on nom, sans motiver d'abord son jugement » (489). Il prend la défense de Gide parce que celui-ci est un homme seul comme lui, parce qu'il compte parmi les hommes seuls qui sont sans défense, ne disposant pas de l'appui d'un appareil, d'un groupe, d'une institution, mais dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il se doit à la seule conscience : « Il y a beaucoup d'hommes seuls, c'est-à-dire d'hommes libres » (489). Bernanos n'ignore pas le lien intime entre liberté et solitude et son deuxième article sur Gide a paru dans la version brésilienne sous le titre « Solidão e Liberdade ».

1. W. Babilas, art. cité, p. 152.

2. V. Joseph Jurt, *La Réception de la littérature par la critique journalistique*, pp. 53-188.

3. Lucien Rebatet, *Les Décombres* (Paris : Denoël, 1942), p. 372.

4. « Démocrate ni républicain, homme de gauche non plus qu'homme de droite, que voulez-vous que je sois ? Je suis chrétien », affirmera Bernanos en 1935 à Emmanuel Berl (« Une lettre de Georges Bernanos », *Marianne*, 17 avril 1935).

de » (Solitude et Liberté ») <sup>1</sup>. Prendre position, c'est encore « approfondir et élargir [s]a solitude » (485) ; car le témoignage qui n'est redevable qu'à la vérité ne peut se fonder sur le confort et l'assentiment des masses. Si le témoignage libre de la vérité est émis à partir d'un espace de solitude, cela n'a rien à voir avec une volonté de distinction individualiste ; le témoignage de l'homme libre tend en même temps vers l'autre, afin d'assurer la liberté des autres qui risque d'être étouffée par les groupes, les appareils ; la protestation bernanosienne s'exprime dans un mouvement de solidarité avec Gide d'abord, envers tous les autres ensuite dont la liberté semble être en danger :

Il y a beaucoup d'hommes seuls, c'est-à-dire d'hommes libres, mais ils ne disposent pas des mêmes moyens de défense que nous. Pour ma part, j'estime que je ne puis les trahir, trahir leur confiance. Ma liberté ne vaudrait pas la peine d'être défendue, si elle n'était comme le gage et la garantie de la leur. (489-490 <sup>2</sup>).

---

1. *O Journal*, 11 février 1945 (= « L'Inquisition communiste », *Che*, 485-90).

2. Gide ne semble pas avoir réagi à l'intervention de Bernanos, même après la parution des deux articles dans le recueil du *Chemin de la Croix-des-Âmes* en 1948. La seule réaction que nous lui connaissons après la guerre au sujet de Bernanos date de juillet 1945, lorsqu'on avait insisté pour qu'il assistât avec lui aux « Rencontres Internationales de Genève » : « il a refusé deux fois ; il ne se voit pas du tout représentant la France avec Bernanos. » (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, Paris : Gallimard, 1977, p. 28).



ROBERT LEVESQUE  
**Journal inédit**

CARNET XIX <sup>1</sup>  
(11 septembre — 30 novembre 1936)

*Commencé à Paris le 11 septembre 1936.*

Revu Cohen, émerveillé en ce moment par les *Illusions perdues*... J'admire sa lecture. Il me cite les lettres de Vauvenargues à Mirabeau ; Vauvenargues s'occupait de la direction du jeune frère de Mirabeau ; me parle aussi de lettres sur une ville d'eaux où V. décrit le bain des jeunes gens... (Moi qui ne connaissais que l'éloge d'Hippolyte...) Parle fort bien de Chamfort, de Saint-Simon... Ces sortes d'entretiens deviennent rares. S'est inscrit au parti S.F.I.O., et s'occupe toujours des nègres, on continue à lui en adresser de Dakar.

Sa conversation, son tour de sensibilité m'intéressent ; je n'arrive pas à lui en vouloir. Mieux que cela, je préfère être avec lui qu'avec H.... Ceci justifierait l'accusation de Cohen, que je m'intéresse aux gens par simple curiosité... Il ajoutait que je présentais les gens les uns aux autres comme un chimiste qui confronte deux corps pour voir leurs réactions.

*Visite à Green.* Causons près de deux heures, et seulement des questions actuelles. Ayant vu le matin même des gens renseignés (et alarmés), il en était tout retourné.

... Il est sans doute difficile d'être plus individualiste et plus apolitique que Green. Sans doute l'est-il comme je le suis, sincèrement et sans aucun intérêt personnel. Sa bonne foi, en tout cas, ne saurait faire doute. Mais tous les deux, d'esprit pourtant libre, nous étions différents, ayant, lui, des réflexes de droite, et moi, des réflexes de gauche. Orientation op-

---

1. Les cahiers I à XVIII ont été publiés dans les n<sup>os</sup> 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 72, 73, 76 et 81 du BAAG.

posée... Mais la question de la liberté de l'écrivain, de l'homme, Green se la pose assez tragiquement (sans sortir de lui-même) : « Je crois, dit-il, que tout ce pour quoi nous vivions sera brisé, que ce qui rendait la France si charmante va disparaître... — Mais enfin, lui disais-je, dans les deux partis en présence, il y en a un qui brûle les livres et met les savants à la porte... — Pourtant, je ne saurais choisir, l'autre aussi est une dictature... Je veux bien qu'au départ il y ait à gauche plus de respect pour l'esprit, mais ensuite, regardez l'Espagne. C'en est fini des idées de culture ; dans les deux camps, vous trouverez autant d'atrocités. Si vous voulez que je choisisse, je refuse... C'est comme si vous me demandiez si je préfère être brûlé ou pendu. »

Toujours Green revenait (et malgré lui) à des sophismes de droite. Il ne suffit plus, sur ces questions, d'avoir une conscience droite, il faut l'éclairer.

« Selon moi, dit-il, il ne faut pas résister. On n'a pas le droit de tuer ; il faut être martyr ; il suffit qu'il y ait quelques victimes de cette sorte pour que le monde soit sauvé.

— Vous vous feriez tuer, vous, sans vous défendre ? Vous vous sentez assez de foi ? Vous ne tenez donc pas à la vie ?

— Je tiens beaucoup plus à mon œuvre ; c'est elle qui me fait tenir à la vie ; je sens que, plus tard, vers la quarantaine, j'écrirai un livre important. C'est pour cela seulement que j'ai besoin de vivre. »

Devant certains raccourcis de la situation, on voit Green se troubler, agréant les idées les plus généreuses qui, je crois, lui sont naturelles ; mais les préjugés, l'horreur instinctive de la masse (non pas du peuple) reprennent le dessus. Je ne sais quoi le retient sur le bord. Son horreur du fascisme est extrême, pourtant, et le ferait à coup sûr fuir la France s'il y réussissait..., mais il ne va pas jusqu'à être antifasciste. Il reconnaît d'ailleurs que *L'Œuvre* est le journal qui paraît aujourd'hui le plus honnête. Nous nous ressemblons beaucoup, sans regarder du même côté ; tous deux, nous croyons aux idées républicaines. Mais chez lui, sujet américain, on sent une sorte d'irritation contre la petite Europe qui se noie dans ses problèmes. La question des classes paraît fermée à Green (de même à un Mauriac, sans doute), non pas pour être du côté bourgeois, mais pour manquer de solidité en philosophie.

J'aurais aimé traduire plus fidèlement, et avec le tragique qui s'y attachait, cette conversation. Je n'ai pas assez dit l'effroi de Green, et l'acuité de son regard fixé sur la liberté prête à fuir... (N'a-t-il pas décrit la peur dans ses livres ?) C'était moins, je crois, le drame des autres que le sien qui l'effrayait, que le sien à venir, car il n'a pas encore souffert. Mais j'en

reviens toujours à ceci : si la culture est condamnée, si on ne peut rester dans l'entre-deux (place de la culture, de l'esprit), il y a tout de même un parti qui en principe respecte davantage l'esprit, et dont c'est l'intérêt. Je pressens que le livre de Gide sur l'U.R.S.S. sera sévère, qu'il sera celui d'un humaniste jugeant un régime totalitaire, mais pas celui d'un déçu perdant confiance en l'homme.

Revu *Le Chemin de la vie* (après quatre ans), me préparant au problématique départ pour Moscou.

*12 septembre.*

Exposition Cézanne avec Cohen ; je tâcherai d'y retourner pour en parler dans ce carnet. C'est la question du réalisme que Cézanne pose, me disait G.. C'est aussi toute la question de la peinture... et chaque effort pour la comprendre fait avancer d'un grand pas.

... La première fois que je vis Cohen, il me confia que sur ceux qu'il aime, il s'acharne comme un vautour. Ah ! les droits de la passion... Je pus lui dire que moi, j'avais aimé trois ans sans parler.

... J'aime les situations nettes ; je ne peux pas souffrir de réticences avec un ami (il faudrait arranger l'affaire Jouhandeau). Jamais je ne me suis brouillé avec quelqu'un. J'éprouvai en quittant Cohen une sorte d'apaisement, de joie morale. Je sentais que j'avais dit ce qu'il fallait, que l'honneur était sauf.

Retrouvé ces pages d'Italie de Stendhal où, dans un village, on lui fait fête parce qu'on le prend pour un peintre français qui a laissé bon souvenir. Les réactions de la foule à son endroit lui en apprennent beaucoup sur son sosie, et surtout un jeune garçon à qui il « avait donné un bon pourboire ». « J'appris que je n'avais pas eu de maîtresse, etc. » De retour à Rome, au Greco, il voit le peintre, qui lui paraît affreux...

Musée Guimet. Musée Cernuschi. Ma passion pour l'art chinois augmente. Terres cuites T'ang. Bronzes Han. Bronzes Tcheou. Céramiques Song.

Lu dans le parc Monceau le deuxième chapitre de La Bruyère. Phrase stendhalienne : « Le sublime du novelliste est le raisonnement creux sur la politique. » J'admire dans le portrait de Ménippe la légèreté des *que* : « il se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il est le premier trompé et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée lorsqu'il n'est *que* l'écho de *quelqu'un qu'il* vient de quitter. »

Le matin, à l'heure de la messe, j'avais lu au Jardin des Plantes le cha-

pitre 1.

Je sens le désir naturel me renaître. C'est beaucoup moins douloureux que de se sentir faible, sans assez de vigueur ; alors, chaque beauté qui passe donne un regret. Dans l'état que je retrouve, c'est une plénitude, une ivresse légère ; je fais des bonds de satire joyeux, je baigne chaque belle rencontre d'une effusion sur le point de jaillir. Tout est jouissance entrant par les yeux jusqu'aux fibres. Jadis, le désir me faisait mal ; maintenant je ne cueille plus que la fleur qui passe...

Dabit notait comme moi ses conversations avec Gide. J'étais ému, l'autre jour, d'entendre Gide dire à Paulhan que ce journal qu'il vient de lire détruirait un peu la caricature qu'on se fait de lui d'habitude. Ce que Dabit aimait le plus chez Gide, c'est le *naturel* (la qualité, hélas ! qui manque à Jouhandeau, comment le lui dire si je veux être franc ?).<sup>1</sup>

Revu Sachs après une promenade que nous avons faite un soir sur les boulevards. « Vous avez, me dit-il, une sorte de rayonnement. Quand on est avec Maritain qui, lui, rayonne la piété, on a envie d'être chrétien ; il semble que la seule voie est de se convertir. Il se dégage de vous quelque chose de très instinctif... Vous devriez exploiter cette ferveur si vous voulez écrire. Votre émotion est communicative, et aujourd'hui la place est toute préparée pour une œuvre en ce sens. On a toujours fait des livres où le héros n'aime qu'une *seule* personne, pourquoi ne pas dire que certains aiment *toutes* les personnes ? C'est avec l'émotion que vous avez, toute diffuse, que l'Église fait les saints ; mais vous, vous êtes dirigé dans un autre sens... »

Je me souvins alors de quelques promenades que j'avais faites avec L. à Rome et relus une lettre qu'il m'écrivit cet hiver : « Vous êtes le compagnon de choix que j'emmène invisible et fidèle dans chacune de mes fugues... »

23 sept.

... Ce qu'est un père croyant, l'idéal pieux qu'il peut se faire pour son enfant, les lettres de Racine à son fils Jean-Baptiste devraient assez me le montrer. Cette piété, cette austérité allaient jusqu'à la tyrannie. Ce fils se trouvant à la cour n'avait pas le droit d'aller au spectacle sous le prétexte que son père n'y mettait plus les pieds — ou, si l'on préfère, que jadis il y était trop allé...

---

1. En 1969, à quatre-vingts ans, Jouhandeau a conquis le naturel. [ *Note de R. L. en surcharge.* ]

J'avais aimé entendre à la radio *Les Corbeaux* de Becque, vus jadis à Toulon. Les Alléon l'entendirent avec plaisir ; cela les ramenait au temps de leur jeunesse... Mais voilà qu'ils voulurent me faire voir un autre chef-d'œuvre de leur temps : *Le Monde où l'on s'ennuie*. Cette basse comédie pendant laquelle je m'endormis fut le plus grand succès des années 80. Époque triste. Quoi de plus bourgeois que cette pièce pleine de concessions au public, où à tort et à travers on se moque d'un philosophe mondain et d'un vrai savant ? Il faut choisir. Molière savait le faire... Au demeurant, nul trait comique, nulle connaissance vraie de la société (ou de l'homme), mais seulement la description veule d'un salon aristocratique à l'usage de ceux qui ne peuvent y être introduits. Basse revanche... J'avais également été choqué, dans le *Topaze* de Pagnol (vu à Lyon), autre succès immense, par les flatteries basses à l'usage des gens. Il est facile de se moquer de la démocratie et de ses abus, c'est-à-dire de personne et de tous. Le bourgeois jaloux qui aimerait entrer dans des combinaisons et n'en a pas les moyens se sent remuer dans ses bas-fonds.

Illusions de Bordaz sur le faubourg Saint-Germain. Ces gens en apparence plus larges d'esprit que les bourgeois le séduisent... On peut tout leur dire, selon lui ; il y en a qui s'occupent des réfugiés allemands... Que ne comprend-il que les sentiments de ces gens ne sont souvent que des fleurs de serre qui, en cas de tempête, disparaîtraient ? Qu'ils mettent subtilement leur snobisme à affecter de l'indulgence, de l'approbation. Tout ce qui est bizarre les amuse, voilà la clef de leurs intérêts sublimes. Pourtant, que leur compagnie soit parfois agréable et qu'ils sachent perdre leur temps avec grâce, il est juste de l'accorder.

*1<sup>er</sup> octobre.*

*Au Musée Rodin.*

Mathieu, retour de New-York, passe quelques jours à Paris. Nous allons au Musée Rodin, accompagnés de Cohen. Voici deux âmes, me disais-je, l'une et l'autre assez métaphysiques et tourmentées pour s'entendre... Je goûtai quelques vifs plaisirs chez Rodin. Son œuvre est considérable en nombre, mais déjà que de déchets ! Souvent il oublie la sculpture, ou plutôt il la charge volontairement d'intentions, de symboles. Il est à la fois primaire et littéraire. Les plus grandes fautes en art se font contre la vertu de pureté... Mais aussi bien la libido de Rodin, quand elle s'abandonne à faire jaillir du cœur une étincelle, un baiser, vous empoigne. Sans doute une terrible obsession voluptueuse est-elle à la source de ces couples ; on ne sait trop s'il faut admirer plus ses corps d'hommes ou

de femmes dans l'expression du rut et de la tendresse... J'aimai *l'Enfant prodigue*, et ce jeune homme à genoux tenant une lyre, sa tête rase renversée et sa belle bouche ouverte lui donnant un air de nègre... Les bustes d'hommes, en bronze, martelés de lumière, me paraissent plus beaux que les femmes de marbre, assez fades et trop 1900.

... Deux jours après, le soir, j'allais chercher Mathieu pour voir au théâtre *L'École des femmes*. La pièce, jouée par Jovet, fit nos délices. C'est en grand comédien, et pathétiquement, qu'il rend Arnolphe. On croit entendre Molière se jouer lui-même. La langue mâle et jeune, les mots cruels ! tout porte. Et quelle leçon de style (décors et costumes étonnants) ! Ce qui fait rire le public dans *l'École*, c'est le cocuage, c'est en effet l'argument comique (la concession nécessaire aux instincts bas), mais comme Jovet, d'une voix sourde et profondément passionnée, fait bien sentir dans certaines tirades que le drame est ailleurs ! Il est dans la déception d'un homme de quarante ans qui avait réglé son avenir comme une horloge ; la vie, plus forte que ses plans, arrache ses bastions ; tout, d'un seul coup, lui manque ; il est frappé comme Œdipe par la fatalité. Ses cris de passion ne trompent pas, mais nous sommes à la comédie, Molière n'oublie jamais le mot pour rire.

... J'accompagnai Mathieu à la gare après avoir passé de longues heures avec lui ; pauvre enfant démuné, trop sensible... « Tu es, me dit-il, mon meilleur ami. » Je sais qu'il trouve en moi un peu de force. Maintenant j'éprouve que mes amis, *je les ai gagnés*. Que l'on en soit jaloux, qu'on n'essaie pas de les aimer pour eux-mêmes, cela, pour moi, condamne une âme. Leur connaissance fut un épisode de ma vie, et dans leur affection j'aime trouver l'image de l'homme que je dois être.

2 octobre.

Moscou se fait tirer l'oreille (la réponse définitive ne vient pas). On m'offre un poste au Maroc, chez le Résident. J'aimerais mieux Moscou, où les surprises du froid me secoueraient davantage. Le Maroc, je le connais trop ; si j'ai pu y vivre heureux jadis, c'est que je ne voyais pas de Français... Autant dire que je suis un peu lassé des Arabes ; je les trouve loin de nous, langue et religion nous séparent...

Cependant, ces jours, ma pensée vagabonde de la steppe à l'Afrique. Je me représente fort bien — trop, peut-être — ce que serait ma vie à la Résidence ; assez officielle, assez entourée... mais pour mon travail... Je n'ai rien fait qui vaille dans les pays de soleil, rien là-bas n'invite à créer. Le goût de la paresse s'y renforce ; la torpeur suit. J'ai observé sur quelques-uns l'effet mortel de ce pays.

Boileau (voltairien malgré lui) : « J'ai vu un homme sourd de naissance à qui, par la vue, on faisait entendre jusqu'aux mystères de la Trinité. » (À Brossette.)

5 octobre.

J'étais sur la plateforme d'un autobus, près du Bon Marché, quand, allant dans le même sens, juste à ma hauteur, un autre autobus s'arrêta. Je fus aussitôt frappé par la vue d'un voyageur qui se tenait en face de moi. D'abord, je crus reconnaître Rivière, directeur du Trocadéro<sup>1</sup>, dans cet homme rasé, aux cheveux coupés à la « brosse ». Mais non, Rivière a le visage plus dur, plus ravagé. Cet homme-ci paraissait jeune, n'étaient les paupières alourdis déjà. Je ne sais quoi de militaire et de finement animal se dégageait de son visage solidement construit; mais ce qui semblait y dominer, c'était la conscience de soi et la richesse du système nerveux. Tout cela ne pouvait appartenir qu'à un individu de premier rang. Comme je remarquai une rosette minuscule à la boutonnière de son imperméable, cela me confirma que cet homme était Montherlant.

Je tiens Montherlant pour un de nos vrais écrivains; il ne fait rien d'indifférent; de jour en jour il s'affirme. Pour ce qui est du caractère, beaucoup qui l'ont connu m'ont donné sur lui d'affreux renseignements. J'en tiens compte, ainsi que de tous les complexes que Dumazet trouva dans son écriture. Mais cet homme m'intéresse extrêmement. La fausse grandeur dont je le crois parfois coupable ne se montre en rien dans son visage et, disons-le, je pus lui trouver, malgré la quarantaine, cet attrait masculin, sensuel et sain, dont avait parlé Sachs.

Entrevue avec les Noguès (Résident du Maroc). Je ne crois pas que j'aie plu. Madame a craint (bien que me trouvant toutes les qualités) que je ne sois pas assez sévère. J'attends leur réponse. Le général me déshabilla des pieds à la tête. Je ne lui parus peut-être pas assez respectable. Son regard est impérieux, mais je le soutins... Quand il fut assis, un bon moment, il n'osa plus me regarder. Est-ce timidité, fausseté? Il me parut qu'il y avait là de la mauvaise conscience, et je sentis que je serais toujours peu à l'aise avec cet homme.

Retourné à l'exposition Cézanne. Il me manquera toujours, pour bien comprendre ce peintre de problèmes, d'ignorer le rudiment du dessin. Mais quand sa recherche est tout à fait aboutie, je ne me sens plus de joie. Ses natures mortes, certains portraits, *les Joueurs de cartes* me plongent

---

1. R. L. veut sans doute parler de Paul Rivet.

dans l'émerveillement. Et puis la couleur de Cézanne est souvent si belle qu'il suffit d'ouvrir les yeux.

Ce que Mathieu cherche dans l'homme, c'est la violence et ce qu'il souhaiterait à mon style, à celui *d e Joseph* surtout, c'est plus de violence. Je crois qu'il a raison. Ma violence, ou ce qui pourrait devenir véhémence en moi, je ne prends pas le temps de l'accumuler, je la gaspille. Sans doute, ma vitalité s'élève ; mais je n'ai pas de morale pour l'endiguer. Seule une œuvre d'art me permettrait de recueillir les ruisseaux de ma vie qui se perdent.

J'avais rêvé de l'hiver froid de Moscou pour me faire éclater !...

Mathieu, qui a toute confiance en moi, surtout dans mon sens critique (il trouve que j'en ai trop et que ça m'empêche d'écrire), ne saurait pourtant, dit-il, me suivre en politique. Il a raison. Je me reproche à moi-même de raisonner en ces matières avec le sentiment ; je n'ai pas de vue réaliste des choses. Mais ça peut venir. Connaître ses défauts, c'est déjà commencer à s'en corriger.

8 octobre.

Mais non, j'ai beaucoup plu aux Noguès. Seulement, ils renoncent à prendre un précepteur, crainte de mécontenter les professeurs de Rabat. De Moscou, je ne sais rien, sinon que Payart ne viendra en France que vers la fin du mois. Je tâche de garder ma liberté (évitant, refusant tout engagement dans d'affreux collèges religieux). Je vais sans doute obtenir un préceptorat en banlieue que je quitterai si mieux se présente...

Brevet de bêtise à Jouhandeau. Son article antisémite, dans *L'Action Française* d'aujourd'hui, est haineux, vulgaire et vide. Il s'en prend au pantalon de Sachs, à la petite taille de Benda. Jolis arguments ! On me dit que depuis quinze jours sa femme et lui, soudain réconciliés, ne voyaient plus personne. Sans doute besognaient-ils de conserve...

9 octobre.

Je tarde chaque jour à me mettre à cette histoire anglaise, où cependant je pourrais dire plusieurs des choses qui me hantent. J'exposerais au moins à mes yeux ce qu'il y a de mort dans certaines tendances, et par là verrais mieux celles qui sont vivantes.

Renoncé à envoyer un mot de sympathie à Sachs. Au fond, c'est un maître-chanteur, il faut se méfier. Il n'empêche, si je le vois je prendrai entièrement son parti.

10 octobre.

La leçon de Cézanne: tout concourt à une harmonie, rien ne sort du cadre. Pas la moindre esquisse qui ne forme un tout. Analogie de ces moyens avec ceux de l'écrivain (pourtant, nulle peinture n'est plus pure). Problème du réalisme posé par les natures mortes certaines porcelaines, certains fruits sont à 'y méprendre.

Curieux, les *Carnets* de Dabit... Il voulut être écrivain. C'est par le travail, l'effort, qu'il mena à bien ses romans. Sans doute était-il riche de vie, de sensibilité..., mais point de dons littéraires. Cependant, il sentit très particulièrement certaines atmosphères, certaines détresses; il partit de là. Son drame, c'était peut-être, entre autres, la hantise de la mort (comme Martin du G.); ses carnets sont souvent désolés; sous son apparence confiante et tendre, Dabit était malheureux. Le bonheur, sans doute le trouvait-il dans sa tâche, dans le travail. Combien de fois me suis-je dit que le pire obstacle à mon travail était mon suffisant bonheur! J'aurais besoin pour écrire d'un certain désespoir. Pourquoi même ce carnet n'est-il jamais triste? Oh! je sais bien la supériorité de la joie sur la tristesse. Mais peut-être ne doit-on pas les séparer...

... Dabit essayait de tout dire dans son carnet (en se le reprochant). À l'exemple de Gide, il l'emportait partout. Cela fait que, dans certaines pages publiées par *La N.R.F.*, on le voit véritablement vivre et penser. La valeur littéraire de cela n'est pas toujours bien haute, mais cette sorte d'émotion jaillissante, forcée, du tête-à-tête, seul un journal peu~ la traduire.

11 octobre.

Lu ce matin, au Jardin des Plantes, un chapitre de Montaigne (III, 8). Le merveilleux causeur, quelle conversation! La belle joie qu'il ressent à écrire! Quel homme amène et qui veut votre bien... Il a beau parler de lui-même, ce n'est jamais ostentation; plus il est détaillé, particulier, plus il vous enrichit. Il sait vous rendre content de vous; pas un auteur peut-être (les poètes, c'est autre chose) qui communique autant de joie.

Ce serait un exercice, en somme, de raconter ma visite d'hier chez les D., parents de mon futur élève. Je pris le train à la gare du Nord. Quelle guimbarde! Mon compartiment — quelques jeunes visages m'y avaient attiré — était placé sur les roues; j'arrivai juste, dans ces secousses, à lire *L'Œuvre*, mais mon La Bruyère (petite édition populaire), impossible. Déjà je me disais que souffrir tous les jours ces trépidations me ruinerait les nerfs, que je perdrais un temps précieux pour m'instruire (le besoin de

remplir les heures vides me revient, c'est bon signe); mais j'espérais en même temps je ne sais quelles connaissances de hasard... Coups d'œil par la portière: plaines d'automne d'une grande beauté. Me voici en Valois, dans ce pays où par amour Nerval se fit souvent vagabond. Une auto m'attendait à la gare de Vaumoise. En quelques minutes, nous gagnons, parmi des champs couverts d'hommes et de bêtes, parmi des entrepôts et des usines, une haute villa. Les D. paraissent posséder tout le village.

Madame me conduit dans un salon à haute cheminée. Vêtue de noir, ayant passé la quarantaine, des yeux noirs fort doux, sans aucun doute une personne distinguée; je le vois à sa manière de me questionner sur ma méthode d'enseignement. « Mais, lui dis-je, puisque votre fils est tellement en retard (il a seize ans, s'est arrêté en cinquième, souvent malade, devenu paresseux, etc.), ce n'est que l'expérience qui me dira la méthode, le programme à suivre. — Il est vrai, me dit-elle, je le vois de niveau de la septième. Mais, vu son âge, il faudrait lui faire voir très rapidement les matières du programme. C'est une dernière expérience que nous tentons. Il faudra l'intéresser, lui donner le goût de l'effort, lui apprendre à travailler; il n'a aucune idée de cela. » Il est, je crois, tout à fait inculte; point fait, sans doute, pour l'étude. La tâche sera difficile. Arrive le père. La cinquantaine, blond grisonnant, teint coloré. Fut un bel homme. Costume de chasse. Timide sous son aspect bourru. Sa femme, au contraire, toute nuance et finesse, est plus décidée. Elle me demande tout à coup une référence ecclésiastique. « Le collège, dis-je... — Oh! non, fait-elle, c'est trop vieux... » Mais l'homme, faisant celui qui n'entend pas cette parenthèse, m'explique la gravité du cas, le poids de ses affaires. Il lui faut un successeur pour ses usines, ses exploitations, il ne veut pas d'un fils incapable. Père tout désarmé, me donnant pleins pouvoirs, fondant ses espoirs sur moi. « Il faut bien que mon fils sache mettre l'orthographe (les secrétaires ne la savent plus), il faut bien qu'il connaisse les lois de la physique, au moins en ce qui concerne la chaleur, pour l'usine... Faites-le travailler; soyez ferme sans le décourager. Déjà cet enfant qui s'intéresse aux choses pratiques s'aperçoit que ses lacunes l'empêchent de les comprendre... — Oui, dit la mère, il commence à savoir l'utilité des connaissances... Mais il n'a pas idée de la manière de les acquérir. » Comme j'allais demander à le voir, on le fait venir. Le voici, en costume de cheval, c'est encore un enfant, ou plutôt il entre à peine dans la puberté. Pas laid; les cheveux blonds; quelques boutons sur le front; il est assez intimidé, plus exactement il subit le regard assez vague que je pose sur lui (on me l'a dit buté). Il prononce quelques mots entre les dents. Son père lui fait un grand discours sur la multiplicité des choses qu'il faut savoir pour faire marcher une usine. J'ai grande envie de

rire. L'enfant écoute le sermon. Ses yeux verts assez rapprochés et ronds lui donnent un air étonné, presque d'écureuil, que soulignent encore les sourcils très réguliers. Je vois de l'amusement et de l'absence dans ses yeux. Rien de plus difficile, paraît-il, que de fixer son attention. Il n'a pas l'air bête... mais indifférent, peut-être, à toute chose de l'esprit. Tout travail doit l'ennuyer. (L'important, je le vois, sera d'obtenir des résultats aussitôt, d'avoir barre sur lui. La mise en train sera très dure...)

J'eus tort peut-être de ne demander que mille francs par mois (je viendrai cinq après-midi par semaine, me réservant le jeudi). Le père me dit que ce n'était pas cher si son fils acquérait le goût du travail... Si je reste dans la maison, je me ferai augmenter. Je me plains du train où je n'avais pu lire à l'aller ; aussitôt le père parla d'écrire à la compagnie. Enfin il apparut que j'avais choisi un mauvais wagon. (En effet, au retour je pus assez bien lire quelques portraits de La Bruyère... Montaigne est autrement grand. Plus libre...)

Mon intention, en acceptant cette place, est surtout d'attendre mieux. Mais il faut que j'en tire une éducation. Être ferme, ne pas laisser prendre à l'enfant d'habitudes mauvaises (il doit en avoir déjà), et, sans en avoir l'air, l'observer. Autorité et intuition.

Importance des cafés pour Dabit. Il y passe, dit-il, de longues heures. Beaucoup d'hommes, beaucoup d'artistes font de même. Pour moi, quand je suis seul, je n'ai jamais envie de m'asseoir. Que je sois triste ou joyeux, c'est dans la marche, dans le mouvement, que je me sens moi-même. Il se pourrait que j'obéisse à l'illusion que marcher me fait aller au-devant de l'aventure, qu'en marchant je suis prêt à la découverte plus qu'en attendant, immobile. Je me comparerais à une flamme dont la vie, c'est d'être à l'air. Jamais, si je veux me distraire ou passer quelques belles heures, je n'aurai l'idée de m'enfermer (ou d'attendre béatement) ; il me faut courir. Passer une soirée, pour moi, ce n'est jamais aller « quelque part », mais me sentir partout à la fois, rôder, me livrant à mes démons et leur donnant la pâture de la nuit.

Mais quand Dabit écrit qu'il n'a besoin de presque rien pour être heureux, comme je me sens près de lui ! Je n'ai pas même besoin des cafés, d'aucun refuge. Dans ses goûts — moi qui n'ai pour ainsi dire pas de besoins — il était encore plus simple que moi... Capable aux Baléares de faire son marché, sa cuisine... Comme il avait le sens de Paris ! Qu'il en sentait l'atrocité ! Moi, homme de plaisir, je trouve moyen d'y être heureux. Tout se résout pour moi en plus ou moins de délices ; voilà qui est indigne. J'ai banni la souffrance et elle ne veut plus revenir.

J'ai obtenu certaine joie médiocre, tempérée. Il me faudrait une joie

plus haute; je ne pourrais l'obtenir qu'en replongeant dans la douleur.

14 octobre.

Le tintouin du train que je prends pour Vaumoise m'empêche de lire dans toutes ses nuances Montaigne, et cependant, que j'y trouve de joie nouvelle... Je reviens à lui, non pas que j'aie jamais quitté pour modèle sa sagesse, mais après en avoir fait, dans mes jeunes années, le compagnon le plus suivi, je l'avais passablement abandonné. Je le relis d'un regard neuf. Hélas ! mes auteurs classiques, par je ne sais quel piège, ce sont toujours des livres neufs. Pourtant, ce n'est pas eux qui changent...

Les trains, les métros ont toujours été pour moi un terrain... La cohabitation momentanée avec tel être qu'il vous semble avoir à votre merci, — ou que du moins vous sondez, par à coups, du regard, — me plonge dans une très particulière émotion. Sans doute le désir et la curiosité jouent-ils ici leur rôle, mais ce serait trop restreindre le sentiment... Sans doute aussi puis-je trouver poétique ce hasard qui pose devant moi, tel un oiseau, un être que je ne reverrai plus. Ma force d'illusion, jamais lasse, le pare richement des qualités de mon désir. Il y a là aussi de l'amour, une muette bienveillance prête à servir, à conseiller. Qu'un être me plaise ou m'intéresse, aussitôt je m'embarque avec lui. Je force les barrières, je l'épouse. Nos vies ne font plus qu'un. Heureux ou malheureux, j'entre dans ses détours... Ce qui me séduit le plus, c'est ceux que je sens susceptibles de bonheur, prêts à jouir, à sourire. Je promène la joie ou le désir de joie, tel un phare, sur le visage de rencontre, et tout ce qui s'illumine ou promet de briller me conquiert. Aussi bien c'est une ruine que d'user depuis tant d'années mon cœur dans d'abusives aventures. Je me trompe moi-même, je mépuise. Toujours tendu vers des fruits de passage, ce n'est qu'en rêve que je les cueille. Si encore, résolument, rentré chez moi, je poursuivais dans une œuvre réelle les semailles d'amour que je viens de répandre... Mais non, je me contente de fièvres balbutiantes qui, bien qu'assez personnelles, *n'étant point poussées*, ne sauraient être fécondes... Aussi peut-être les jours de vrai travail dans ma vie seront-ils ceux où, silencieux, solitaire, dès le matin, n'ayant vu personne, je partirai, armé de ma ferveur intacte...

Mon attitude involontaire dans le métro, où cependant je suis plein de pitié, d'amour, parmi les pauvres voyageurs, est celle d'un *insoumis*. Je refuse leur monde, cette médiocrité. Je ne veux pas que mes épaules se courbent, que mon regard s'abaisse ; et mon occupation cruelle est à la fois d'aimer et de dire non. Parfois, je le sens bien, mon arrivée pourtant chétive est celle d'un bolide... ou d'une flamme qui ne veut pas s'éteindre.

*Examen (le soir)*

Aujourd'hui, je n'allai pas chez mon élève. Point assez mûr pour entamer *l'histoire anglaise* projetée, passé la matinée à écrire quelques lettres (excellente mise en train), puis mon journal... Après le déjeuner, passé une heure bien exquise et lucide, à lire du Baudelaire ; je réappris quelques pièces (*Le Beau Navire, L'Invitation au voyage*, etc.). J'étais émerveillé. *Le Chat* fut pour moi une révélation (le chat qui se promène dans l'esprit du poète...). Ma mémoire n'est pas trop rouillée. Excellent moyen pour m'empêcher de divaguer que son exercice. Je fis un peu de gymnastique ; le matin, pris dans le feu de la composition, le temps avait passé... J'étais vraiment dispos quand je sortis ; il faisait tiède. Je mis mes lettres à la poste, et suivis doucement les quais pour aller retrouver Fréchet aux Deux Magots. J'étais bien absorbé par un passage du *Dieu* de Hugo que je lisais en marchant. J'étais pris de vertige par ces suites de vers. Certains me parurent très beaux

*Et je tombe, indigné, poignardé de mes mains,*

.....  
*Hommes, les animaux, confuses multitudes,*  
*Saignent dans vos cités et dans leurs solitudes.*

J'allais dans le ravissement, tête baissée...

Conversation avec Fréchet. Me dit que le jeune sculpteur de Bronzino, au Louvre, maintenant nettoyé, son costume n'est plus noir, mais verdâtre... « Pour les Poussin, me dit-il, nul espoir de restauration ; Poussin recouvrait chaque couche de peinture d'un glacis, on ne peut y toucher sans abîmer la couleur... »

18 octobre.

Visite à Wahl, habitant durant l'absence de ses parents une pension de famille. On a fait le vide à son étage, autour de sa chambre, pour qu'il puisse travailler.

... « Il est certain que tu dégages une certaine atmosphère, me disait F., tu vis dans un certain climat (cela était plus sensible voici quelques années), mais cette atmosphère, tu n'as pas encore su l'exprimer. »

Entendu à la T.S.F. *Jean-Gabriel Borkman*, d'Ibsen. Lu du Saint-Simon.

22 octobre.

Promenade au parc de Sceaux avec Fernand. En automne, les beaux arbres m'attirent. J'aime à leur rendre hommage. Nous n'avions jamais

vu ce parc. Les marronniers faisaient merveille, — et quelques statues grises près des eaux. Versailles en miniature. On peut ramer sur un *assez long canal*. Diné d'une façon improvisée dans l'atelier de L. Rien de marquant. Errons dans Montparnasse... Cette journée, n'était le souvenir de Sceaux, serait bien pauvre. Pendant que L. faisait la cuisine, parcouru *Faubourgs de Paris* de Dabit, et lu une scène du *Malade imaginaire*.

Mon élève fait des progrès en orthographe.

... Toujours en suspens au sujet de Moscou. Ma vie à Paris est à califourchon. Cela me fait vivre un état tiède, inconséquent. C'est ici que des habitudes studieuses donneraient du prix aux jours d'attente.

Mon *histoire anglaise*, il faudrait, pour qu'elle soit bonne, tout y mettre. Les vieilles filles qui me logeaient à Rome, et dont l'horreur encore me tourmente, je pourrais les y faire entrer... Et aussi ma révélation du sport...

Dès qu'un « sujet » nous habite, on n'est plus seul. Tout effort, tout sacrifice devient facile. On est poussé, dirigé... Mais je perds en étincelles ce qui devrait alimenter ma lampe...

29 octobre. Le soir.

Lu ce matin — abandonnant Saint-Simon que je reprendrai bientôt — du Bossuet. Les douze gros bouquins de ses œuvres qui trônent dans ma chambre me faisaient honte. Joie bien grande à la péroraison de l'*Oraison* pour Condé, que je connaissais pourtant de longue date. Lu après, dans *Europe*, la fin d'un roman de Robert Honnert (*Madame Étienne Mettraz*) où la question posée du rapport des classes, la psychologie assez animale d'un jeune ouvrier me touchèrent. Plusieurs notes sensuelles en disent assez long sur l'auteur, ou plutôt donnent envie de le connaître davantage. Aussi je lui envoyai un mot.<sup>1</sup> (Faire signe à un inconnu, pour moi, c'est comme attendre une nouvelle vie...) Je me souviens d'un morceau de Honnert dans une revue d'avant-garde, voici longtemps disparue, *Philosophies*...

Ma matinée se passa vite, et je n'eus que le temps de faire un tout petit repas — cause, peut-être, d'allégresse.

Lu dans le journal, en métro, l'histoire de cet homme qui hier, pendant l'entr'acte, au Cirque d'Hiver, donnait du sucre à l'éléphant, quand celui-ci saisit avec sa trompe son portefeuille plein de billets et l'avalait. L'homme a porté plainte.

Dans le train, lu du Fernandez (*L'Homme est-il humain ?*), puis, lais-

1. Je n'ai jamais eu de réponse. Honnert mourut prématurément. [Note de R. L.]

sant ce livre, je regarde les bois. Ciel bleu et beaux nuages pommelés ; hêtres rouges, bouleaux d'or. C'est une fête impressionniste. Le temps était fort doux. Par une chance miraculeuse, l'auto qui vient m'attendre d'habitude à la gare de Vaumoise n'était pas disponible ; mon jeune élève vint me le dire. Nous allons donc à pied, moi tout grisé et par la marche et par la splendeur de cet automne. En donnant ma leçon, feuilleté des morceaux choisis de littérature. Je tombai sur ce vers de Rostand :

*L'important, c'est qu'un cœur nous batte dans le torse !*

J'entrevis quelques autres beautés de *La Princesse lointaine*... Dans le train du retour et le métro, lu studieusement Fernandez. Lecture austère qui me calme... Ce soir, à la maison, lu à mes sœurs quelques tirades de la *Princesse* de Rostand :

*Que l'oubli dans tes bras était donc peu suprême !...*

Grand fou-rire. Jacques lui-même s'amusait...

Rien que des livres aujourd'hui ! moi qui croyais avoir passé une journée active, pleine d'impressions, de pensées... Le manque d'entraînement m'a empêché de dire la joie que j'éprouvai dans ma rencontre de l'automne. Encore moins le combat assez lucide que je menai entre certaines thèses (politiques) dont parle Fernandez... Je ne fus pas sans vie, et pourtant calme, mais point de travail réel. *Je trompai ma faim*. Mon désir — peut-être illusion —, c'est une vie nouvelle, dans un autre pays où, me mettant au pied du mur, je commence à travailler.

« Sur le dos satiné de molles avalanches... »

Je voulais l'autre nuit me lever pour noter que la lune brillait juste devant mon lit et que parfois d'invisibles nuages, en passant devant elle, s'irradiaient. Le vent m'offrait dans l'air une procession de nuées...

Écrit à Mathieu une lettre sévère sur ses poèmes (les trouvant barbares, forcenés, romantiques). Réponse affolée... (Mais il accepte mes critiques. Je lui récrivis aussitôt pour l'encourager. Je crois beaucoup à l'effet des douches ; je leur ai dû tous mes progrès.)

31 octobre.

Dans le train, deux femmes s'asseyaient en face de moi. Toutes deux vêtues austèrement de noir, collet montant, croix pectorale... Grandes et minces, je ne sais quoi de bonne maison. L'une doit avoir trente-cinq ans et l'autre, assez belle, moins de trente. Elles parlent de chapelet, de sacristie, pendant que je lis Saint-Simon. S'arrêtant de causer, tirent d'un seul mouvement, de leur sac à main, une brochure. La plus jeune se met à lire *La Messe et notre vie* ; l'autre se plonge dans *Nous devons devenir*

*des saints*. J'avais fermé mon livre et contemplais ces liseuses. La plus jeune, dont les yeux étaient un peu cernés, bâillait à chaque page en s'en couvrant vite la bouche. L'autre jetait sur elle un discret regard de blâme, puis reprenait sa lecture tandis que sa voisine bâillait de nouveau. Enfin, victoire qui déchaîna soudain mon rire, l'indomptable, la parfaite bigote, à son tour, ouvrit un large bec... (Le vouloir édifier était net...)

3 novembre.

Je vais retrouver Gide, sur un coup de téléphone, le jour de la Toussaint aussitôt après le déjeuner. « Je ne sais pas, me dit-il, si tu t'aperçois que nous ne nous voyons plus. Je perds contact avec toi. Je crains cet éloignement. J'étais ces derniers temps dans le Midi, et pour le moment j'ai bien encore à travailler huit jours avant de terminer mon livre sur la Russie... Je pensais que tu serais peut-être à Moscou déjà, et je suis bien heureux de te revoir. » Ma défense est facile. J'attendais simplement qu'il me fit signe, de peur de le déranger. Et je n'éprouve pas le besoin de me dresser quand, parlant de politique, il commence par dire qu'il ignore où j'en suis du train où vont les choses. Je reste fidèle au Front Populaire, qui me paraît la seule solution sensée. Gide est de cet avis, et se réjouit de m'y voir. « Je reçois, me dit-il, des invitations de jeunes groupes communistes qui me demandent de venir prochainement présider leurs réunions, à Nice entre autres... Je leur réponds que j'accepte, mais après la publication de mon livre, sera-ce encore possible ? Je leur réécrirai, afin qu'ils ne soient pas gênés, je les mettrai à l'aise... L'attitude actuelle des communistes est inconcevable ; ils n'agiraient pas autrement s'ils voulaient la chute du ministère. C'est cela qu'il faut dénoncer, leur collusion avec Moscou, leur obéissance à ses ordres. Cela précisément qu'à juste titre la droite dénonce ; il faut lui enlever cet argument ; il faut tâcher de dissocier en France le communisme de Moscou. Cela sera difficile, mais je crois que j'aurai une bonne partie de la jeunesse à me suivre... J'ai déjeuné hier avec Blum ; il commence à être las des communistes et finira par leur demander de quoi au juste ils se plaignent, car tous les engagements ont été tenus. Il est même disposé à hausser les épaules pour s'en débarrasser. Il se dit sûr — je le suis moins que lui — que sans les communistes il aurait encore sa majorité... Mais aussi, pourra-t-il dire, si les communistes jugent que la Chambre ne représente plus le pays : Re commençons les élections... »

Le livre sur l'U.R.S.S. se vendra 6 fr. Gide eût aimé que ce fût 5... Il sait d'avance que ce sera son plus grand succès de librairie — mais point, hélas ! d'ordre littéraire. Il tâchera, dans son avant-propos, de prévenir

toutes les déformations que les partisans ne manqueront pas de tirer contre la Russie... Mais des deux côtés il sera assailli ; Guéhenno qui fit, l'autre jour, des réserves sur le procès des Trotskistes, s'est vu aussitôt injurier dans *L'Humanité*.

C'est dans sa chambre, en s'habillant, que Gide me dit tout cela. Faut-il dire qu'il est bohème ? Les rideaux (il est 1 h 30) ne sont pas tirés. La courteline cache mal le lit défait. Sur la table de nuit, le dernier Montherlant, *Pitié pour les femmes* — « à A. G. pour le dérider » — plié en deux sans respect de l'édition... Mais sous ce désordre, à travers tout l'appartement dont les meubles sont jonchés de livres, d'articles découpés, de lettres, de fragments manuscrits venus de tous les coins du monde, la grandeur persiste, peut-être même sans apprêt paraît-elle plus éclatante. J'y suis habitué, mais cela me donne encore de l'émotion... De quelle sorte au juste ? Cela me fait craindre que Gide ne soit débordé (pourtant non, il domine la situation). Cela me montre aussi son long passé, son âge (pourtant, nul signe de vieillesse...), et puis je fais malgré moi un retour sur moi-même : cette importance, non : cette grandeur, je sais bien que je ne saurais y atteindre...

Je vois, traînant sur une table, une lettre de Montherlant, d'un ton aimable, voire respectueux, mais bien peu naturel... « On me dit que vous seriez heureux de me voir. Je vous envoie mon numéro de téléphone. Mais je voudrais ne pas vous voir avant que vous ayez lu mon dernier livre (j'en prépare la suite) ; je vous en fais adresser un deuxième exemplaire, craignant que le premier ne vous soit pas encore parvenu. » Gide est toujours partagé à l'endroit de Montherlant ; la cautele, le manque de simplicité de l'homme l'agacent, — « et puis, me dit-il, si j'avais lu avec amusement *Les Jeunes Filles*, je trouve le volume suivant détestable, presque illisible. Montherlant fait du Montherlant, il s'imite lui-même. Il était parti pour autre chose que cela ; il aurait pu monter plus haut. Il a préféré le gros succès ; à coup sûr il l'obtient, il sait s'y prendre.

— Mais c'est au détriment de quoi ? Cela, vous ne pourriez pas le lui dire.

— Peut-être bien que oui. »

Nous partons avec la jeune Catherine (qui suit à présent des cours à Meudon) pour voir un nouveau film américain. Pendant que nous attendons au guichet, Gide nous pose un problème qu'il aimerait qu'on posât aux enfants : « Vous attendez pour prendre votre billet de métro ; il y a foule ; soudain une charmante dame, qui passe devant tout le monde, vous demande (il l'imite) : "Voudriez-vous être assez gentil pour me prendre mon billet ?" Que faites-vous ? J'exclus naturellement une per-

sonne âgée ou infirme. Pour moi, je demande à la dame : "Êtes-vous pressée ?" En général, elle perd toute contenance et déclare : "Non... mais cela m'ennuie d'attendre..." »

Je suis tout à fait de l'avis de Gide qui refuse le passe-droit, mais trouve pour des enfants le cas de conscience bien subtil. Il me paraît qu'apprendre à rendre service (quitte au besoin à être « poire ») vaudrait mieux. Il suffirait peut-être de mettre en garde les enfants contre le chantage. Gide en convient, mais continue d'être tout révolté par la dame du métro. C'est, je crois, pour amuser Catherine qu'il a choisi cet exemple moral... Pour ma part, je prétends au contraire trouver sur mon chemin, à chaque instant, de ces occasions de rendre service, de faire plaisir, que personne ne voit. On me demande des exemples. Naturellement, je n'en trouve pas... Mais j'ajoute que toutes les fois qu'il m'est arrivé de refuser service, j'ai appris ensuite qu'il eût été précisément indispensable. « Beau sujet de roman », dit Gide. (Je pensais raconter l'histoire du petit Si Mohammed et du tapis...)

Nous voyons un film de King Vidor, *Texas Rangers*, qui, dans quelques endroits, pousse au sublime les histoires de cow-boys tant ressasées... Avant que le film ne commence, nous continuons à dire des choses drôles. Je cite de mauvais vers ; Gide, de mauvaises phrases... Celle-ci, d'Aragon : « l'enfant se mordait les gencives » (« Essayez pour voir », lui a-t-il dit). Aragon voulait écrire « l'intérieur des joues ». — « Ah ! bon, dis-je, l'épithélium ! » Catherine cite ce journal suisse qui écrivait cet été « Vague de chaleur. Il y a trois noyés. »

Nous revenons à pied des Champs-Élysées jusqu'à la rue Vaneau, parmi les promeneurs de la Toussaint. Arrêt chez le pâtissier. Nous ne disons rien de bien sérieux. Gide est en récréation. Il donne la main à Catherine, que je trouve encore grandie. Un rien la fait rire ; c'est peut-être l'âge, mais aussi, je crois, un certain tour d'esprit. Gide souhaite fort que Jacques et elle se connaissent. Arrivé rue Vaneau, je ne fais que monter et descendre, pour prendre un caisson de dattes tunisiennes que Gide nous offre. Il va, dit-il, se remettre à méditer (Catherine rigole).

« Que fais-tu, me demandait Gide, tous les jours, dans le train ? Ce serait le moment d'étudier une langue, de faire de la grammaire. Quand j'ai voyagé avec toi, je me suis aperçu que tu sais mal te servir de ton temps, tu restais de longues heures à ne rien faire...

— Il est vrai, dis-je, mais maintenant je vais mieux... »

(Ce qui me frappe, en lisant mes vieux journaux dont le fatras m'épouvante, c'est mon activité d'alors. Qu'en reste-t-il ? un peu de culture, j'es-

père. Je ne passais jamais une heure inoccupée. Je lisais et relisais sans cesse les classiques.)

Après avoir quitté Gide, j'allai à pied dans les rues, flânant bien que chargé par le caisson...

Avant de rentrer à la maison, je passai chez John ; il était sorti. Mais j'entendis, de l'escalier, un beau discours de femme abandonnée. Il aurait fallu noter sur-le-champ les cris d'amour et de douleur de cette poissarde.

Basilique de Sainte-Denis, avec F. J'y étais allé en famille voici dix ou douze ans... La partie basse de la façade est belle ; trois portails romans. Sculptures plus anciennes que celles de Notre-Dame, et pourtant moins belles. L'aile gauche, de construction postérieure, paraît exactement contemporaine de Notre-Dame, même chevet (plus court), même transept rosacé, arcs-boutants, gargouilles, jusqu'à des colonnettes (on en trouve aussi, bien enfermées, dans la façade). Viollet-le-Duc a dû passer par là... La nef est assez décevante ; les rosaces ont été refaites. Le narthex (reste roman, je pense) est beau et l'abside, surélevée, surbaissée, où les vitraux bleus, antérieurs à Chartres, font d'étranges lueurs célestes à travers les piliers, me plut infiniment. Le « trésor » est fort laid ; certains tombeaux de la Renaissance (celui de Dagobert, du XIII<sup>e</sup>) sont remarquables. La crypte, qui remonte au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, fait une grande impression. Je revois, entre deux chapiteaux, un buste roman de quelque mérovingien, et un excellent Louis XI, coiffé d'un chapeau rond, vivant à souhait... Mais hélas ! pourquoi l'invalidé qui conduisait notre groupe bafouillait-il, et pourquoi le peu de mots que nous comprenions de son discours était-il bouffon ? J'en souffrais. Il eût été si beau — et si naturel — que ce guide ait le sens de l'histoire de France, au lieu de nous servir des bourdes et des coqs-à-l'âne

« Tous ont été violés, de Dagobert jusqu'à Louis XV. Voici les tombeaux qu'avait fait construire Napoléon pour sa famille avant la révolution. Ici la voûte a été regrattée telle qu'elle était au XIV<sup>e</sup> siècle. Ici, un Louis XIV en marbre portant la dernière perruque que l'on peut voir en cire près de son lit de mort à Versailles. Dans la chapelle, médailles de Louis XVII et du Dauphin... » Le plus triste, peut-être, c'était de voir que le public avalait tout. Il aurait fallu noter sur le moment certaines phrases, drôles sans doute, mais douloureuses aux oreilles françaises...

J'ai eu tort, quand je parlais de Gide, de ne pas noter sa sérénité. Plus rien de l'angoisse qu'il avait le mois dernier ; plus rien de cet aspect fébrile que je lui ai presque toujours connu. En ce moment, il paraît calme et dominateur. Apparemment son travail l'absorbe. Moré, qui vient de voir Gide pour la première fois, me dit que près de lui Max et J. parais-

sent des polichinelles...

Ce qui a empêché jusqu'ici Gide de voter, c'est qu'il trouve cela grotesque. Si nous devons avoir de nouvelles élections, cette fois, sans doute, il se déciderait.

9 nov.

Dans le métro, un petit employé lit *L'Avant-Garde*, journal des jeunes communistes, où je vois que Gide donne un article sur la jeunesse soviétique. Un ouvrier encore jeune, mais déjà marqué — qui fut ardent, ses yeux le disent —, regarde l'employé et son journal. Il semble dire (car son visage exprime quant à soi la tristesse et le renoncement, puis soudain l'admiration, l'espoir) : « Elle viendra donc, la révolution, celle que je n'ai plus le courage de soutenir. Il y a derrière moi des garçons vigoureux et confiants. Je ne m'étais pas trompé, malgré mes déboires ; l'idée continue d'être vraie... » Ce fut un regard d'amour que je trouvai dans ses yeux quand ils me rencontrèrent.

*Une heure au Louvre avec F.* Vu peu de choses, mais plusieurs marqueront. Un paysage de Rubens avec des moutons dormant et des pasteurs. Il faut le découvrir, mal éclairé, dans la salle flamande qui fait suite à la Grande Galerie ; peu de paysages sont plus complets. Dans cette même salle, portrait d'homme par Van Dyck ; les yeux, le teint, les cheveux, les plis de la chemise, la soie de la culotte sont d'un grand coloriste ; mais Van Dyck n'est pas un vrai dessinateur, le fruit que l'homme tient est plat, les mains fines, tant admirées, n'ont pas de prise. Pour la première fois, je regarde les grandes scènes de la vie de Marie de Médicis, elles m'avaient toujours paru assommantes — et elles le sont, on y trouve rarement la main de Rubens... Mais peut-on voir peinture plus vigoureuse, plus lyrique, que dans l'arrivée de Marie à Marseille, celle des trois dryades qui se jouent dans l'eau ? La torsion de ces flancs, de ces fesses, laissent loin Renoir... Les cheveux dégouttent réellement sans être plaqués, l'écume verte bondit sur les chairs sans y coller...

Les grands effets que Saint-Simon peut tirer de ses incorrections... En voici un qui écrit avec ses nerfs, sa fougue et dans la main duquel se disputent une cohue de souvenirs et de visions. De là ces incidentes éperdues qu'il vous jette partout. Son secret, peut-être, c'est que tout lui est bon pour peindre, pour faire image. Les tours qu'il emploie pour décrire sont infinis, et cependant inoubliables.

10 nov.

Lettre de Le Planquais, fort belle. Telle qu'il n'en écrivait jamais jadis de pays lointains. Rien n'a changé. Lieutenant, maintenant, sur un charbonnier entre Gênes et Rotterdam, il continue à geindre, à gémir. Son rêve, c'est le Quartier Latin (sa jeunesse)... Il veut y retourner, et pour être sûr de ne pas le quitter de sitôt, renonçant à la marine, il va se faire médecin ! Pauvre indécis ; d'avance désabusé. La vie ne lui sera que tiède et fade, sinon amère. Le ver est dans le fruit.

Toute mon éthique étant de donner à ceux qui n'osent pas demander, de courir au-devant des désirs, tant parfois l'amour me déborde.... je ne sais pourquoi je répondais à Gide, quand il parlait de « la dame du métro », qu'il fallait apprendre aux enfants à dire « oui » plutôt que « non ». Gide aussitôt plaisantait la « bonne action » des scouts : « Aujourd'hui j'ai donné à manger au canari qui avait faim... » J'aurais dû lui répondre par l'exemple qu'il a cité un jour de Léon Blum revenant, dans la rue, sur ses pas pour recevoir un prospectus d'un pauvre vieux.

Et puis la curiosité, qu'en fait-on, si la charité est un leurre ? Comment se refermer sur soi, refuser d'entrer dans la vie d'autrui, alors que tant d'occasions inespérées, en chemin, se rencontrent ? Sans doute, souvent tant la détresse est fréquente — les gens vers qui vous vous penchez se suspendent à vous, s'y accrochent..., mais c'est cela, l'aventure. Tel, que le simple désir rendait intéressant, vous donne avec le plaisir un cœur insoupçonné, et cet autre attendait justement telle parole, tel soutien...

Lorsque je cours au-devant d'un être, je me dis que ma vie peut-être en sera changée. À vrai dire, cela n'arrive point, mais pour ma part j'ai changé la vie de quelques passants... Je dois même, ayant fait tant de rencontres, habiter quelques âmes sans le savoir. Je le dis sans orgueil — et surtout sans m'approuver (ni me blâmer). Ce matin, je lisais dans les *Dialogues* de Rousseau une phrase tendre : « Sa passion la plus vive et la plus vaine était d'être aimé. » Je ne saurais me l'appliquer. Ma plus grande passion, c'est d'aimer, non d'être aimé. Souvent, j'aime avec beaucoup trop de spontanéité...

Ceux qui me croient fier ne me connaissent pas, mais se jugent par là. Mon regard leur est un reproche i ma conduite les méprise...

*Amiel*, I, 143-255.

La vie entière d'Amiel, et son long *Journal*, condamnent certaine éducation — ou plutôt inéducation — de la pureté.

« Tout cela dérive de la honte primitive, de l'idéalisation du fruit défendu, bref d'une notion fausse de la sexualité. Cette erreur a empoisonné

ma vie... Elle m'a empêché d'être un homme et, indirectement, elle m'a fait manquer ma carrière. »

« Je ne peux plus qu'avec une amère ironie songer à cette folie à laquelle j'ai sacrifié ma santé, ma force et mon existence, cette folie de la continence prise pour la vertu. »

Sans doute pourra-t-on dire qu'au départ de l'éducation la nature frère d'Amiel le vouait à l'impuissance (et aussi sans doute l'excès des habitudes solitaires), et qu'après ces phrases révoltées il fait bientôt amende honorable et loue la retenue, la chasteté. Amiel n'arrive pas à la violence (chaste aussi) d'un Nietzsche, mais je crois son amoindrissement d'un grand exemple. Quand j'aurai plus de calme, j'aimerai aborder ces questions. J'ai trouvé l'autre soir dans Bossuet l'épigraphe de mon sermon (burlesque) sur la pureté : « L'impudicité, ah ! qu'ils la poussent loin ! » — mais il faudrait aussi, dans un récit, aborder sérieusement le problème.

La chasteté, vertu comique sans doute, mais qui a ses drames ; ce sont eux que j'aimerais produire.

*11 nov.*

Cinéma avec Gide (Jacques et Catherine aussi). Gide s'apprête à partir pour Valence auprès du gouvernement espagnol, dirigeant une délégation dont il a pris l'initiative : Massignon, Piot, Basch et le Père Doncœur le suivront. Leur but est de demander là-bas pitié pour les otages, apaisement des horreurs. Il faudrait — c'était l'idée de Gide (et l'archevêché aussitôt approuva à grand bruit) — que des gens de « droite » allasent en même temps voir Franco. Mais on craint que tous successivement ne se récusent. Robert d'Harcourt éleva des critiques sur la personne de Gide (Doncœur dut le remettre en place) ; Bédier se dérobe, et sans doute Halévy et Massis. On se demande qui partira (un certain chanoine Couturier ?) et, si personne ne partait, à quoi ressemblerait la démarche de Gide ; elle paraîtrait vouloir désarmer seulement les républicains. Herbert vient de partir, préparant le terrain. (Il a fait, paraît-il, la conquête du P. Doncœur.)

Embarquement à Toulouse en avion.

... Toujours le désir de travailler, mais je n'ai pas de temps libre... Je ne me mettrai pas au travail sans douleur ; je dois me préparer à la souffrance...

J'ai relu certaines pages du journal de Guérin, et de celui d'Amiel ; deux velléitaires, deux frileux... Gare à toi, teneur de journal intime... Curieux, le mépris d'Amiel pour Biran, insiste beaucoup trop sur sa fai-

blesse. (Il est vrai que ce n'est qu'aujourd'hui qu'on s'aperçoit de l'activité créatrice de Biran.)

Écrire me purifierait, m'embellirait... Quand j'ai une contrariété, je la décris en quelques lignes, et j'en suis débarrassé. L'être plus beau que je rêve, c'est donc avec la plume que je pourrai le construire. Ma vie commencera avec son expression... mais le temps passe...

15 nov.

Sujet de diplôme : le Journal intime chez Biran, Guérin et Amiel...  
Je me remets avec bonheur à Balzac.

« Il se tâtait le peu de cœur qu'il avait. » (*Les Employés*, p. 204.)

« Elle tira son invitation de l'endroit où les femmes mettent ce qu'elles veulent cacher. » (*Id.*, p. 224.)

18 novembre.

(4 h du matin)

Fini de lire *La Rabouilleuse*.

Vu le D<sup>r</sup> Biot, de passage à Paris.

... Ce qu'il veut faire, c'est de la « médecine humaine », par opposition à la médecine vétérinaire qui ne s'intéresse qu'aux maladies aiguës. Il se soucie d'améliorer l'état général des gens, de les surveiller de loin, de leur permettre de faire leur œuvre. « Chacun, dit-il, a sa vocation. »

... Je rentre à 1 heure et trouve dans ma chambre *Retour de l'U.R.S.S.* et *Geneviève* qui viennent d'arriver. Aussitôt je commence de lire le *Retour* puis, l'ayant fini, je relis *Geneviève* (lue déjà dans la *Revue de Paris*). Je paierai sans doute de fatigue, demain, ces excès nocturnes.

19 novembre.

Traîné mon élève au Musée du Louvre ; aucune réaction. Pas un mot. Il attendait poliment que ce fût fini. Je n'ai jamais vu telle indifférence, telle incuriosité. Mais il est très ouvert aux choses de la nature ; les « collections » d'animaux de la Samaritaine le ravirent.

Pendant ce temps, j'étais hanté — et je le suis encore — par le suicide de Salengro. Je n'avais pas eu d'émotion nationale aussi forte depuis le 6 février 34. Impossible de me défaire de l'angoisse, de l'horreur. Eh ! quoi donc, me disais-je (car je m'entends à repousser la souffrance), tant de tristesse pour une affaire qui ne me touche en rien ! L'ignominie, ce n'est pas tant cette mort que la campagne de presse éhontée qui en est cause... J'avais suivi l'affaire ; la cause était entendue pour moi et, ces

jours derniers, en lisant le récit de la protestation presque unanime de la Chambre contre les diffamateurs, je n'avais pu retenir mes larmes. La France blâme les coupables, pensais-je, on revient à la noblesse, et je trouvais de la grandeur dans l'embrassade de Blum et de Salengro en pleine Chambre... Mais quelques jours plus tard, accablé, ayant lutté jusqu'au bout de ses forces, discrètement Salengro quitte la vie... On l'a mis à la porte ! C'est là ce qui me révolte et où je vois le drame ; l'homme traqué (et, de plus, innocent). Plus de refuge. Le mensonge déborde... Cet homme, pourtant, avait la puissance exécutive ; il était envié. Ses amis le défendaient, l'entouraient... J'imagine assez bien l'heure où, malgré la solennelle déclaration de la Chambre (tous les députés moins soixante-trois), voyant la calomnie renaître, Salengro a pu craindre d'avoir encore à importuner ses amis.

En visant Salengro, on voulait atteindre le gouvernement. Ils ont tué Salengro ; Blum en sera renforcé..., mais quelle nouvelle manœuvre trouveront encore nos maîtres-chanteurs ? Il les épie depuis le 6 février. Ils ne reculeraient devant rien. (Cf. l'Espagne...)

Un jeune ouvrier de Ivry me dit le nombre de volontaires français qui partent pour l'Espagne. On ne leur laisserait pas prendre de bagages ; ils doivent tout avoir sur eux. Mais aussi bien ils savent qu'ils ne reviendront pas. Leurs noms, à Ivry, sont affichés. Beaucoup sont déjà portés disparus. « Tous nos chefs, nos secrétaires sont partis ; c'étaient les meilleurs ; aussi pourraient-ils bien nous manquer un jour en France. » (On demande surtout des anciens artilleurs et des hommes connaissant la mitrailleuse.)

25 nov.

... Les voyages, les lectures, les rencontres, tout ce que j'ai poursuivi des années remplit suffisamment ma mémoire. Il faut en extraire le suc. Il est urgent d'apprendre à distiller.

Mon plus grand bonheur, qui serait d'aller en Russie (on m'a bercé d'espairs), n'arrive pas. Pour un peu je dépérirais. J'entrevois en ce moment ce que peut être une maladie de langueur chez un jeune homme contrarié... Et je me dis aussitôt que tous les hommes vivent dans cet état : raison de plus pour en sortir.

27 novembre.

Durant mon adolescence, j'enviais comme un grand bonheur d'être obligé de garder la chambre ; je me souhaitais, sinon une maladie, du

moins une convalescence qui me permît de faire de grandes lectures et de me sonder moi-même. Il me semblait que cela m'eût mené à la découverte... Or je n'ai pas été malade... et n'ai rien découvert.

Voici qu'aujourd'hui une adénite se déclare. Tout vient à point. Déjà il me semble que je pars en voyage. Je fais des projets pour traverser ces jours. Je voudrais en sortir différent. Tous mes livres m'entourent. De mon lit je touche Balzac de la main. Je me remettrai à l'anglais (je n'en ai pas fait vraiment depuis Toulon). Je pourrai tenir mon journal, et surtout me lancer dans quelque récit. Je n'aurai plus d'excuse. Toutes mes heures m'appartiendront.

Je me défendrai contre l'ennui, ou tâcherai d'en tirer des idées. (Il serait trop bête que la Russie, maintenant que je ne pourrais plus partir, m'appelle...)

Pour ce qui est des visites, je n'en chercherai pas.

28 nov.

J'ai dû décommander le dîner qu'on avait arrangé ce soir pour me faire reconter Leyris. Je l'avais entrevu voici dix ans chez Jouhandeau. Je revois son visage et ses mains. Chuzeville me trouvait quelque ressemblance physique avec Leyris...

Je suis sorti ce matin, pour la dernière fois de l'année, peut-être. Je voyais tout avec détachement. Adieu visages ! La vie va continuer sans moi. Je marchais vers ma disparition sans tristesse, partant pour un voyage inattendu... Martin du Gard ne fut jamais si heureux que durant une phlébite...

Envoyé ma démission aux parents de mon élève. Visite de Gabilanez qui m'apporte le Swift de la collection Oxford.

Lu quatre pages de Swift... Relu *La Vieille Fille*.

À minuit, arrivée de Michel pour deux jours ; bavardons jusqu'à 2 h du matin.

29 nov.

Une sorte de paix. Je me sens pris au piège. Mon horizon se ferme. Rare chance pour celui qui voulait aller partout, se consumait sans agir. Ma tâche est enfin définie, du repos et du calme. Tous mes désirs se sont enfuis...

(la nuit)

Je viens d'écrire tout un flux de notes sur ce sermon sur la pureté auquel je pense depuis longtemps. Je le composerai peut-être en décembre ;

il faudra le faire drôle et féroce. Connaître les auteurs qui ont traité le sujet — ils sont innombrables — est moins nécessaire que d'être inspiré. J'ai beaucoup entendu parler de ces choses, et j'en ai lourd sur le cœur.

30 nov.

Réveillé ce matin par un mot de Mme Payart, la femme du conseiller à Moscou. Elle veut me voir. J'ai attendu deux mois cette lettre. Comment admettra-t-on que je sois malade ? (Impossible d'aller au rendez-vous.) Son projet était de m'emmener avec elle à Moscou. Que de départs manqués déjà ! Mais celui-ci était le plus glorieux... J'attends le médecin... sans trop d'espoir.

Devimeux<sup>1</sup> est venu. C'est moins grave qu'il ne pensait. En quinze jours je peux être sur pieds. L'espoir pour l'U.R.S.S. me revient. Madame Payart voudra-t-elle attendre ma guérison ?

Michel est allé voir Gide, qui lui a dit : « Je suis content de Robert, il fait de grands progrès... il se mûrit — je ne dis pas qu'il vieillisse... »

Il faut croire que c'est par intuition qu'il a remarqué ces progrès... dont, pour ma part, je ne me doutais pas. Je lui ai dit l'autre jour que j'adhérais au Front Populaire..., ce n'est tout de même pas ça qui marque la maturité.

(À suivre.)

---

1. Médecin au 13, boulevard Saint-Marcel. [ *Note de R. L.* ]

## Une date mémorable

par  
Jacqueline MULLER-SCHIDUN

André Gide est entré dans ma vie par *La Porte étroite*.

En 1931. J'avais quatorze ans. Ce fut le coup de foudre pour un roman d'amour comme on n'en écrit plus. À l'époque, avouer à l'aumônier d'un internat catholique qu'on lisait cet auteur vous couvrait d'opprobre. N'empêche ! *Le Journal*, *La Symphonie pastorale*, *Les Faux-Monnayeurs*, *Les Nourritures...*, tout m'était bon. Son style m'émerveillait, sa pensée m'imprégnait. Sa rigueur protestante réveillait obscurément en moi un lointain atavisme.

Jamais ne me serait venu à l'idée qu'au fil des ans, les aléas de la vie me mèneraient un jour à cet écrivain tant admiré ; cela, au bout d'un cheminement mystérieux et compliqué, dont je me demande parfois s'il n'était pas tout tracé depuis toujours.

Il a fallu qu'éclatât la deuxième guerre mondiale pour m'éloigner de l'Alsace et me faire découvrir un pays que je considère volontiers comme ma seconde patrie : la Grèce.

Fin 1939, les « événements » m'y ont coincée durant une décennie. C'est là qu'à mon insu, peut-être, je saisis le fil d'Ariane qui allait me conduire, des années plus tard, rue Vaneau.

Mon engagement à l'Institut Français d'Athènes me valut d'y faire la connaissance de Robert Levesque, qui en assurait certains cours. S'est alors nouée entre nous, durant près de trente ans, jusqu'à sa mort, une amitié d'une qualité rare. J'aimerais pouvoir insister sur l'influence formatrice et combien enrichissante d'un aîné dont l'expérience, le talent et la culture me sidéraient. Je lui dois des « années d'apprentissage » qui ont marqué mes vingt ans de manière décisive. Initiée par lui à la littérature néo-hellénique, introduite auprès de célébrités — écrivains et poètes — ravies de rencontrer d'éventuels traducteurs, j'eus le privilège de participer, fort modestement certes, à quelques publications. Tout cela, pendant une des périodes les plus dramatiques : la Grèce dut subir, entre 40 et 49, la guerre d'Albanie, l'occupation italienne et allemande, la famine,

la guerre civile..., à croire qu'il est des jours néfastes qui s'avèrent stimulants et féconds...

Cependant, nous n'avons cessé de lire ou d'évoquer André Gide. J'enviais Robert de si bien le connaître. Quant à l'espoir d'approcher moi-même ce grand homme, m'effleurait-il seulement ? Le fait est que j'ai sauté le pas, non sans audace — celle des timides, — lors de mon premier retour en France, au cours d'un bref séjour à Paris, en 1946.

Dans l'ascenseur, rue Vaneau, se bousculent dans ma tête toutes les questions que peut se poser une jeune enseignante sur le point d'aborder un des intellectuels les plus célèbres de son temps. Prise soudain de panique, je m'interroge : me recevra-t-il ? Comment ? Qu'allais-je éprouver ? Que dire ? Comment justifier mon intrusion ?...

Arrivée à l'étage, trop rapidement à mon gré, le cœur battant, me sentant pâlir de trac, j'appuie sur la sonnette. La porte s'entrebâille. Y apparaît une femme distinguée, aux cheveux blancs, l'air soupçonneux.

— De la part de qui ? demande-t-elle.

Ciel ! Si je donne mon nom, ça ne lui dira rien. Que faire ? Soudain, déclic !

— De la part de Robert Levesque, lancé-je, dans un souffle.

La dame m'introduit alors dans une pièce étroite, dominée dans la pénombre par un extraordinaire portrait du maître de céans. Il couvre tout un pan de mur, entre la fenêtre à son extrémité et la porte. De quel peintre, cette remarquable toile ? Trop intimidée pour oser en déchiffrer la signature, je ne le saurai jamais. Le mur opposé disparaît sous des rangées de livres. Un grand bureau, fort encombré, occupe à lui seul le milieu de cet espace restreint, dont l'intimité m'impressionne. De part et d'autre de cette immense table de travail, un siège.

J'attends. Debout. Anxieuse, tendue, la tête vide. Je m'étais munie d'un *Thésée*, souhaitant follement une dédicace. On ne sait jamais ! Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre, et voici devant moi la réplique vivante du portrait ! Main tendue, simple, cordial, Gide m'invite à m'asseoir sur le siège vis-à-vis du sien. Il s'installe derrière son bureau. Éclairé de biais par la fenêtre qui distille une lumière rasante de fin d'après-midi d'automne, son visage me fascine, sans me surprendre. Les innombrables photographies de l'écrivain me l'ont rendu familier. Il n'a pas d'âge. Ce qui me frappe et m'émeut : le timbre grave et chaleureux de sa voix ; son parler lent, net, merveilleusement articulé ; et m'enchanter par-dessus tout sa cordiale simplicité qui vous met immédiatement à l'aise. Aussi osé-je lui avouer à brûle-pourpoint :

— À vrai dire, si j'ai pu entrer chez vous, c'est grâce à un mensonge ! Son regard pétille derrière ses lunettes et se fait interrogatif et insis-

tant. Je précise :

— Mais oui ! Robert n'est pas du tout au courant de ma démarche, mais je suis convaincue qu'il l'approuverait.

Gide se met à rire, visiblement amusé.

Ça y est ! Le fil d'Ariane vient d'aboutir, car l'entretien va devenir amical, naturel, facile. Les terrains d'entente ne manquent pas. La Grèce, la guerre, la littérature, les traductions, les amis communs sont évoqués. *La Symphonie pastorale* vient de paraître au cinéma avec Michèle Morgan. Nous ne tarissons pas d'éloges sur l'interprétation de cette émouvante actrice, « plus brillante encore d'intelligence que de beauté ».

Le temps s'écoule, rapide. La nuit tombe. Je m'appête à prendre congé, mon *Thésée* sous le bras, quand Gide se dirige vers la porte et disparaît. Puis il revient, tenant un livre ; relié ; d'une couleur vert olive. Il se rassied, et dévisse son stylo. Je retiens ma respiration. Va-t-il me gratifier d'un autographe ?...

Stupeur ! Gide me prie d'éperler mon nom. Par hasard, je trouve au fond de mon sac une petite carte de visite que je lui tends. Soudain silence. Il écrit, soucieux de bien orthographier mon nom. Puis il me donne le volume, s'excusant presque :

— Je n'ai rien de plus récent sous la main, tenez.

Trop émue pour oser jeter un regard sur la dédicace, je me confonds en remerciements. Je n'en espérais pas tant !

C'est au moment de le quitter que je me rends compte de sa haute taille, qui m'en impose ; de son maintien, bien droit, juvénile ; de ce rien de prestance qui subjugue, sans exclure la subite familiarité d'un geste que je n'oublierai pas. Au moment de franchir le seuil de la porte, en sortant, je sens Gide amical, paternel, poser un instant sa main sur mon épaule. Je fonds. Comblée.

Peu après, dans la rue, j'ouvre fébrilement *Attendu que...* Sur la première page blanche de son cadeau, je lis, non sans fierté : «... en souriant hommage et en cordial souvenir. 3 octobre 1946 ».

Quelque temps plus tard, une lettre de Robert, rentré d'Égypte, m'affirme que Gide avait « gardé de ma visite un souvenir charmé » !...

Mai 1991.



## Lectures

Pierre CHARTIER, « *Les Faux-Monnayeurs* » d'André Gide. Paris : Gallimard, 1991, coll. « Foliothèque » n° 6. Un vol. br., 18 x 11 cm, couv. ill., 255 pp. (ill.).

De l'esthétique du roman à son éthique, tel est le parcours de lecture que nous propose Pierre Chartier, et que Gide n'eût pas désavoué, lui qui liait indissolublement ces deux notions. Judicieusement disposées de part et d'autre d'un petit (trop petit ?) noyau consacré à l'enracinement des *Faux-Monnayeurs* dans le vécu et l'inconscient de l'auteur, elles font l'objet de deux présentations distinctes : alors que l'esthétique et les problèmes techniques donnent lieu à un exposé méthodique et compact, l'éthique est abordée de manière éclatée, par un système de fiches (adolescence, argent, éducation...) soumis au seul classement alphabétique, ce qui met en évidence le caractère ouvert du roman, et renvoie le lecteur à sa liberté d'association et d'interprétation des faits proposés.

Le principal souci de Pierre Chartier, dans la première partie, semble avoir été de cerner la spécificité des *Faux-Monnayeurs* par rapport au genre romanesque en général : si l'anti-roman est un genre satirique en vigueur au moins depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la critique du roman telle que Gide la pratique correspond à une remise en cause bien plus profonde : « *Ce qui est en cause, c'est le défaut de la Référence, l'indigence de l'Archétype, dénoncé comme l'alibi des dogmes en place, des facilités pseudo-critiques et des hypocrisies régnautes.* » (p. 23). Et P. Chartier d'établir une hiérarchie des procédés ironiques, qui vont des intrusions du narrateur à l'insertion de lettres, de notes et surtout du journal d'Édouard « *qui est aussi le carnet de travail d'un écrivain réfléchissant sur le roman qu'il a projeté d'écrire* ».

En fait, c'est surtout le journal qui retient son attention, et il néglige un peu les lettres en affirmant que, excepté l'échange entre Bernard et Olivier, « *elles visent pragmatiquement le destinataire [...] plutôt qu'elles ne révèlent un état d'âme [...] et surtout elles ne donnent pas lieu à des malentendus* » (p. 25). Comme si, dans la lettre de Laura à Édouard, on ne lisait pas d'abord toute la duplicité de cette fausse sainte, et si la lettre à Marguerite Profitendieu, lue par Bernard, n'engageait pas ce dernier sur une fausse piste...

Le rapport entre journal et roman est donc la pièce maîtresse de l'analyse de P. Chartier, qui procède à une réflexion générale sur le fonctionnement du journal intime ; trop générale peut-être, car elle tend à présenter celui d'Édouard comme un invariant, alors que, au fil du roman, il évolue sensiblement. Par exemple,

écrire que « *sa relation au temps [...] est des plus originales. Il note le jour [...] et parfois jusqu'à la minute, mais comme il passe volontiers du coq à l'âne, il néglige d'établir des causes ou de prévoir des conséquences* » (p. 30), c'est gommer le fait qu'Édouard, d'abord attentif à noter des dates complètes, glisse, à partir de la seconde partie, vers un journal sans dates qui se transforme à la fin en un monologue bien proche de celui du narrateur. Par ailleurs, s'il est juste de dire que, par ses multiples retours en arrière, « *le journal intime se met au service du roman, il se fait, en lui et pour lui, récit et raison d'événements passés* » (p. 37), il ne faut pas oublier que ce service est parfois suspect ; ainsi, quand Édouard mentionne à retardement sa rencontre avec Georges et Olivier, il occulte la relation qu'il y eut entre cet événement et sa décision d'abandonner Laura : sous le roman de la dé cristallisation, il faut découvrir celui du coup de foudre.

Cette ambiguïté des signes n'échappe pourtant pas à P. Chartier, quand il note que le procédé de la composition en abyme est « *faussé par principe, décalé tousjours, déconcerté* ». Mais alors quelques exemples s'imposeraient qui permettraient au lecteur, qui n'a pas forcément en tête le discours de Vincent ou les trois tableaux d'Armand, de se repérer dans ce système complexe.

Le seul véritable reproche que nous ferions à cette étude par ailleurs conduite avec maîtrise, c'est de poser les grandes lignes de la problématique des *Faux-Monnayeurs* un peu comme un poisson qu'on ne décrirait qu'en fonction de ses arêtes. Car enfin, si le roman de Gide est un passionnant exercice de style, il finit tout de même par raconter une histoire qui traduit une étape essentielle dans l'évolution de son auteur.

Pierre Chartier accorde ainsi la part du lion au *Journal des Faux-Monnayeurs*, moins pour examiner ce que la fiction doit au vécu que pour suivre en parallèle Gide et Édouard, tous deux confrontés à la lutte entre le « pur » et le « touffu ». Conçue pour dénoncer le Référént défunt, l'œuvre se dédouble et devient à elle-même son propre référent. P. Chartier le dit excellemment : « *Exemple unique, dans la littérature, d'une œuvre dont la vertu d'accompagnement et de témoignage est essentielle à la réalisation de l'œuvre de référence, capable alors, sans elle, d'accéder de manière autonome à l'existence littéraire* » (p. 77). Le *Journal*, matrice de l'œuvre... saluons au passage Daniel Moutote...

C'est avec la deuxième partie que commence donc notre frustration. Partant de l'idée juste que « *la part d'autobiographie secrète ou dissimulée des Faux-Monnayeurs est à la fois considérable [...] et difficile à cerner* » (p. 80), P. Chartier essaie de ne donner qu'un minimum d'informations. Mais il en dit alors trop ou trop peu, car certains détails, privés d'un mode d'emploi, deviennent lettre morte pour le lecteur non averti : à quoi bon, par exemple, identifier Cocteau derrière Passavant, si l'on ne précise pas la nature de sa rivalité avec Gide ? Que nous importe le nom de Bavretel, si l'on n'évoque le remords qui semble avoir poursuivi Gide à son sujet, et qui explique en partie l'importance du thème du suicide dans le roman ? Quitte à ne pas se lancer dans une chasse épuisante de toutes les données autobiographiques, au moins faut-il poser et souligner ce qu'un point de vue purement technique fait oublier, à savoir que *Les Faux-Monnayeurs*

sont un cérémonial tragique et vital, celui qu'organise un auteur avec tout son vécu, afin d'en exorciser ce qui jusqu'alors l'a empêché de s'épanouir ; et que, sur le sacrifice nécessaire de Boris, Bernard et Olivier consacrent l'acceptation sereine par Gide de ses racines et de ses désirs.

La troisième partie, consacrée à l'éthique, se présente comme un catalogue des « vraies et fausses monnaies ». L'idée est excellente, et si sa réalisation nous déçoit parfois, c'est sans doute que P. Chartier était soumis à des contraintes quantitatives. Nous ne pouvons faire l'inventaire de nos satisfactions (« dialogue », « protestantisme », « roman », « sincérité ») ni de nos désaccords, mais seulement contester une référence qui sous-tend nombre de ces analyses, celle qui renvoie à l'interprétation monétariste que J.-J. Goux a autrefois donnée de la crise des valeurs dans *Les Faux-Monnayeurs*. Cette thèse brillante et intéressante ne peut en effet être appliquée systématiquement, par exemple quand elle met sur le même plan les trois représentants de l'autorité parentale, et néglige ainsi la complexité de Profitendieu, faux père qui aime vraiment, vrai juge qui ne punit pas, et vers qui Bernard peut revenir, non comme vers une valeur-or restaurée, mais vers une part de lui-même enfin identifiée. Il y a dans *Les Faux-Monnayeurs* un roman familial que de tels principes tendent à occulter. Dire que « Gide enfant n'a pas disposé du père, mort trop tôt », c'est oublier *Si le grain ne meurt*, et ne pas comprendre alors que la redécouverte de la figure paternelle puisse fonctionner ici comme tutelle idéale du désir de liberté.

Laissant de côté quelques lapsus (p. 60, « embarquement pour le Congo avec Yves Allégret »), signalons deux inexactitudes : les fausses pièces de Strouvilhou sont de 10 F, non de 20, et le *journal* de l'Action française a été fondé en 1908, non en 1899<sup>1</sup>. C'est tout un réseau de significations que les chiffres nous tendent dans ce roman, chiffres détachés de leur référent historique (Jarry, mort en 1907, ne saurait logiquement cohabiter avec ce journal) et disposés ainsi pour un usage interne (Bernard a 14 sous, Rachel emprunte 1400 F, Strouvilhou met en circulation 52 boîtes de 20 pièces de 10 F, donc 10 400 F...).

Cela dit, nous savons bien que parler des *Faux-Monnayeurs* est une entreprise dangereuse, condamnée à être à son tour critiquée. Gide l'a voulu ainsi, interdisant qu'on enfermât son livre, et lui avec, dans un unique sens. L'étude de Pierre Chartier trouve donc sa place, assez large et solide, dans l'édifice critique qui, édifié en l'honneur du dieu Protée, ne peut guère ressembler qu'à une tour de Babel...

PIERRE MASSON.

---

1 C'est en effet le 21 mars 1908 que parut le premier numéro de *L'Action française* quotidienne, « organe du nationalisme intégral » co-dirigé par Henri Vaugois et Léon Daudet — succédant à la bimensuelle *Revue de l'Action française* qu'avaient lancée, le 10 juillet 1899, Maurice Pujo et Henri Vaugois.

Sigrïd HOTAKI, *Der Bovist*. Frankfurt am Main : R. G. Fischer, 1990, 199 pp.

Ce roman, qui est dédié « à André et à Madeleine » et qui porte en épigraphe une phrase de Gide, est bien intéressant en ce qu'il présente une version romancée et « actualisée » de la vie de l'auteur des *Faux-Monnayeurs*.

Le roman est divisé en deux parties, dont la première est centrée autour de l'appartement parisien d'Étienne DuGast, écrivain à succès, qui est un portrait détaillé et à peine camouflé d'André Gide, portrait qui témoigne d'une connaissance intime de l'œuvre, de la vie et du caractère de l'écrivain. L'action se passe en 1982. DuGast a alors quarante-neuf ans (comme Gide à l'époque de sa fugue en Angleterre avec Marc Allégret). C'est alors que Mona Rivière, jeune femme entreprenante et émancipée, qui est à la fois la narratrice et l'héroïne tragique du roman, devient la secrétaire du sosie de Gide.

L'action de la seconde partie du roman se passe à la campagne, dans la villa spacieuse des DuGast, qui ressemble fort à la maison d'Alissa à Cuverville. Là, la scène se peuple de plus de personnages ; de Mme DuGast, portrait de Madeleine Gide ; de Lucile, femme de ménage paresseuse et nonchalante qui est modelée sur Lucile Bucolin (*La Porte étroite* est bien mentionnée dans le texte) ; d'Ariel, beau-fils de Gide-DuGast, âgé de dix-huit ans, qui ressemble à un Ganymède irrésistible et qui est un portrait camouflé de Marc Allégret ; de Maman, la vieille mère percluse de l'écrivain, qui vit cachée dans sa chambre tel un sinistre fantôme ; d'un jeune jardinier gaffeur ; de « Bosie », le chien de l'écrivain, et d'« Oscar », le chat de Siam de sa femme, et d'un acteur bizarre, insaisissable, qui circule à travers le roman, s'incarnant sous des formes inattendues, à savoir le diable.

Le livre fourmille d'allusions (en partie assez cocasses) à la vie et à la personne de Gide — comme *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, qui pourraient avoir servi de modèle à cet égard. L'auteur habile réussit à maintenir le suspense jusqu'à la fin en mettant le lecteur sur de fausses pistes. Le livre tient à la fois du roman policier et de la tragédie. L'assurance naïve qui aveugle l'héroïne désinvolte donne une allure ironique au récit, qui rappelle l'ironie gidienne. Ce roman à clefs récent est une preuve de plus que Gide, qui peut encore inspirer de tels livres, est loin d'être mort.

HARALD EMEIS.

*L'Esprit NRF, 1908-1940*, édition établie et présentée par Pierre HEBEY. Paris : Gallimard, 1990. Un vol. rel., 24 x 15 cm, XX-1326 pp., 260 F (ISBN 2-07-071982-0).

« Il y a trois puissances à Paris », aurait dit Otto Abetz, l'ambassadeur allemand pendant l'occupation, « les grandes banques, la Franc-Maçonnerie et *La Nouvelle Revue Française* », axiome auquel il conviendrait peut-être d'accoler le mot de Gertrude Stein, « le vingtième siècle se trouvait à Paris ». Et il est vrai

que jamais revue littéraire française, ni la *Revue des Deux Mondes*, ni le *Mercur de France*, à l'apogée de leurs gloires respectives, n'eut une influence aussi marquante sur la vie intellectuelle de la France que celle exercée dans la période de l'entre-deux-guerres par la revue que Gide et ses amis avaient fondée en 1908. En un sens elle n'influença pas tant cette vie qu'elle la constituait. Elle était, en quelques sorte, le miroir de la conscience française, sinon européenne, de l'époque. On commence même, ces mois-ci, preuve de leur valeur durable, à rééditer, sous formes de livres, certains numéros d'*Hommages de La NRF* composés à l'époque<sup>1</sup>. C'est que la revue bénéficia toujours, comme c'était davantage encore le cas dans les années vingt et trente, de l'appui mutuel qu'elle pouvait et emprunter et prêter aux éditions Gallimard, maison fille de *La NRF* qui en est devenue la maison mère. Dans « l'usine à livres » (Dabit *dixit*) qu'était Gallimard, *La NRF* représentait, incontestablement, le laboratoire de recherches littéraires.

Auguste Anglès a déjà écrit une histoire érudite, exhaustive et divertissante de la jeune *NRF*. De la vie dans les coulisses de la revue, André Beucler a brossé des tableaux fascinants dans ses volumes de souvenirs. Claude Martin et son équipe (ou l'équipe est-elle Claude Martin ?) a dressé les tables complètes de la revue. Voici que Pierre Hebey nous en offre, dans un épais volume élégamment relié aux couleurs de la maison, l'anthologie. Anthologie de cette anthologie qu'était déjà *La NRF*, car elle ne publiait que le meilleur des textes qui lui étaient soumis. « *La NRF* a-t-elle un programme ? » « Oui, répondit Rivière à Vitrac, aussi lâche, aussi peu dogmatique que possible. Je lis les manuscrits que l'on m'envoie et je m'impose de publier tous ceux qui m'intéressent. Il y en a qui m'intéressent en me révoltant, d'autres en me flattant » (p. XII). En fait d'anthologie, celle de Pierre Hebey n'est pas la première. Il y a quelques décennies, Justin O'Brien fit paraître à Londres (1958, Eyre & Spottiswoode) un volume de quelque quatre cents pages intitulé *N.R.F. : The Most Significant Writings from the Nouvelle Revue Française 1919-1940*, recueil de quarante-cinq articles, traduits par une équipe américaine (de qualité fort variable !) et précédés d'une brève introduction pertinente d'O'Brien lui-même. Il groupa les articles de son choix par catégories : « Attitudes esthétiques », « Jugements et estimations », « Principes et crédos », « Engagements sociaux ». La méthode était justifiable, mais elle sacrifie toute chronologie. On constate du reste l'absence de textes de Michel Aumaud (Drouin), de Ghéon, de Copeau, d'Artaud, de Dabit, de Crevel et de Sartre. Quelque temps plus tard parut en Italie *La Nouvelle Revue Française, Sceltae note a cura di Marco Fini e Mario Fusco, Prefazione di Carlo Bo* (Milan : Lerici, 1965, XX-866 pp.<sup>2</sup>).

1 Depuis octobre 1990, les Éd. Gallimard ont en effet publié des « reprints » des numéros d'hommage à Marcel Proust (janvier 1923), Jacques Rivière (avril 1925), Joseph Conrad (décembre 1924), Goethe (mars 1932), André Gide (novembre 1951), Valéry Larbaud (septembre 1957), Roger Martin du Gard (décembre 1958), André Breton (avril 1967), Jean Paulhan (mai 1969), Saint-John Perse (février 1976), André Malraux (juillet 1977), ainsi que que du numéro Gobineau et le gobinisme (février 1934).

2 84 textes cités (pp. 21-597), liste de tous les sommaires jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1940 (pp. 601-

Pierre Hebey, qui fait une sélection bien plus large à la fois en quantité et en variété, a choisi la méthode chronologique. Pour chaque année de la revue, et avant de faire son tri des contributions, il note ce qui est au sommaire, quels sont les événements marquants de la vie de *La NRF* cette année-là (orientations neuves, nouveaux collaborateurs, querelles, rubriques nouvelles, désabonnements notoires), quels étaient les prix littéraires accordés. Puis vient, par ordre chronologique toujours, le choix des articles, chroniques, notes, revues des livres, de « L'Air du mois », etc. — dont le texte est parfois reproduit en entier, écourté quelquefois au gré de l'anthologiste. La date de chaque contribution est soigneusement notée en bas de la page. Un coup d'œil à l'index montre tout de suite la place prépondérante qu'occupait Gide dans la vie de la revue, suivi de Schlumberger, Ghéon, Rivière, Paulhan, Malraux, Arland et Drieu. Autrement dit, le choix opéré par Pierre Hebey ne semble pas partial et ne déforme pas outre mesure (exception faite de la cure d'amaigrissement imposée à Thibaudet) la réalité de *La NRF* au fil des mois et des ans. Bien entendu, le compilateur a dû sacrifier beaucoup. Les romans ou extraits de romans, qui paraissaient en prépublication en tête du sommaire, ne sont pas repris ici, non plus que les nouvelles. Peu de poèmes figurent, et parmi les études et essais « ne purent être retenus que ceux formant les textes historiques de la revue et, plus particulièrement, ceux qui furent l'occasion de polémiques et de débats » (p. XVIII). Rien non plus n'est reproduit des volumes d'*Hommages* — « mieux valait renoncer à toute tentative de réduction [...] et espérer une réimpression intégrale » (*ibid.*), espoir réalisé depuis.

Aussi ce volume se compose-t-il, en grande partie, de pages tirées de l'appareil critique de *La NRF* — « notre citadelle », disait Schlumberger, — cette section sur laquelle régnait une élite de « faiseurs de notes », à qui ne convenait ni le mot de notes, encore moins celui de faiseurs. C'est dans ces pages-là surtout que s'exerçait et rayonnait cet *esprit NRF* si promptement discernable et pourtant si difficile à cerner : culte de la chose littéraire, intelligence, tolérance, ouverture vers le meilleur, fermeture devant le médiocre ou le mesquin, probité, élégance, méfiance envers l'exclusivité politique — en somme, de la tenue alliée à du style. Oui, *La NRF* a commis des erreurs, comme le rappelle Pierre Hebey dans son introduction lucide et stylée — concernant Proust et Céline notamment, à quoi il aurait pu ajouter qu'elle a quasi ignoré Apollinaire, le poète le plus novateur du siècle, et que Drieu l'a déshonorée enfin, mais elle a su le plus souvent se rattraper et exercer, au grand dépit de certains, une sorte d'hégémonie sur les lettres françaises de son temps.

C'est en partie la haute qualité de cette matière première qui a permis à Pierre Hebey de composer son riche volume, parmi les trésors duquel il nous guide avec des connaissances et une sûreté exemplaires. Jusqu'à des extraits de la rubrique « La Vie financière » qui trouvent leur place ici, quelques dessins aussi. Comme de nombreux autres textes, le manifeste d'Artaud sur *Le Théâtre de la cruauté* est

cité en son entier. La recension que fit Paulhan du livre de Schnitzler *La Pénombre des âmes* (avril 1930) l'est aussi, mais ne consiste qu'en quinze mots ! La prolixité, et n'en déplaise à Thibaudet, n'a jamais été l'un des aspects de *l'esprit NRF*.

C'est donc à un long parcours en pays *NRF* que nous convie l'anthologiste dans les 1200 pages de son livre, qui commence avec les « Considérations » de Schlumberger, en février 1909, et se termine avec « L'Espoir et le silence » de Paulhan, en juin 1940. Mais ce voyage, on peut l'entreprendre par étapes, s'attarder à plaisir sur un auteur, un événement, une période, en réserver d'autres, faire halte plus loin, revenir à loisir sur ses pas. C'est le charme propre à toute anthologie, et surtout à une anthologie aussi fascinante que celle-ci. Reprochons cependant à son auteur deux fautes, la première d'inclusion et infime, la seconde d'omission et plus grande. Cet accent aigu sur le prénom de celui que Gide appelait avec une circonspection critique « M. de Gourmont » ne serait-il pas déplacé ? Et puis, c'est bien curieux qu'en l'espace de treize cents pages consacrées à *La NRF* et à son évolution ne soit pas une seule fois mentionné — gommage de l'auteur ? — le nom d'Auguste Anglès ! L'or de certains silences n'est guère de bon aloi.

DAVID STEEL.

# Chronique bibliographique

## LETTRES INÉDITES

Claude Foucart, « L'Humanisme engagé : André Gide et Wilhelm Herzog », *Revue de Littérature Comparée*, 1991, n° 4, pp. 469-86 [avec 10 lettres de Gide à Wilhelm Herzog et à Mme Herzog, inédites en français].

## AUTOGRAPHES

Nous devons à l'obligeance de notre ami Bernard Duchatelet la communication du catalogue de la vente des *Archives de la famille Hérold (lettres autographes et documents)* qui a eu lieu le 12 juin dernier (M<sup>rs</sup> Néret-Minet et Coutau-Bégarie, commissaires-priseurs associés. Étaient offertes, entre des centaines d'autres lettres adressées au poète, ami de Gide, André-Ferdinand Hérold (1865-1940), sous le n° 165, 43 l. a. s., 1891-1901 (120 pp. in-8°) d'*André Gide à Hérold*.

Très belle correspondance. Uzès 3 juin [1891], sur le « mystère » de *Maguelonne* qu'Hérold lui a envoyé : *J'aime votre pensée glorieuse ; et vos vers, si divers et comme diaprés, font roder dans tout le cours du poème un souffle amoureux et vernal... 1892, vacances en Bretagne avec Mockel, Régnier ; il lit Hugo... Lentement mon bouquin s'achève, péniblement... Belle lettre de Montpellier [8 mars 1893] après la lecture des *Chevaleries sentimentales*... Longue et intéressante lettre de La Roque-Baignard [25 août 1893] sur Dickens... Lettres de Biskra (novembre 1893—février 1894), sur son « petit traité » (*La Tentative amoureuse ?*) : *Je crains que cela ne paraisse un peu trop artificiellement littéraire. Il est dangereux, ce me semble, de s'amuser trop à résoudre des problèmes rhétoriques, qui ne sont compliqués que parce que l'on pose au début des facteurs trop hétérogènes. Je ne suis que trop entraîné, je l'avoue, vers des œuvres qui n'au-**

raient pour raison d'être qu'une sorte de réussite artistique, — et d'où l'émotion première et hénéraitrice finirait par pouvoir être supprimée, à force d'être initiale !... Maladie et fatigue... Séjour à Rome (avril-mai 1894)... *De machinales habitudes nous dupent et souvent l'impression nouvelle d'une œuvre met en lumière telles beautés d'abord inaperçues ; — certaines rééditions semblent métamorphoses — on s'étonne ; on n'avait pas bien vu ; ... ainsi dans Un Document sur l'impuissance d'aimer je n'ai reconnu qu'avec peine les vieux cahiers d'André Walter [...] Vous avez une préhension de poète, un sentiment exquis de la fragilité...* Séjour en Suisse (septembre-novembre 1894)... *Je prends et j'apprends par tous les pores ; à présent j'aime mieux m'instruire que de produire. Il faut entre chaque livre vivre un peu — ou beaucoup — pour moi je vais même jusqu'au trop — ; mais les journées manquent des meilleures heures — celles, en plus, où j'écrirais...* Projet de publication au Mercure... Évocation du village de La Brévine... *Vous vous appelez « Roland » dans Paludes — et vous y dites quelques phrases sensées...* Brouille et « divorce » avec Pierre Louÿs... Séjour à Biskra (février 1895) et lecture « *sous les palmes* » du Victorieux d'Hérold ; retrouvailles d'Athman, de Mériem... Mort de sa mère (31 mai 1895) : *Je suis accablé de tristesse...* Voyage de noces : Saint-Moritz (novembre 1895)... *Être marié n'est pas une sinécure...* Florence (décembre)... Explication des *Nouvelles Paludes*... Retour à Biskra (mars 1896) : *Je travaille à me faire aimer par beaucoup d'Arabes — ce qui m'empêche de rien faire d'autre ; — mais je commence à espérer, lorsque j'en aurai l'âge, pouvoir me faire enterrer sur les bords de l'Oued, en marabout que je deviens — et guérir, lorsqu'on touchera mon tombeau, autant de maladies que ma littérature en aura causées...* 19 mai 1896, il se retire du Centaure : *Le beau conte de Louÿs, ainsi que ma Ronde de la grenade, vont trop dans le sens du reste pour ne pas donner à la revue entière une apparence de manifeste, qui me déplaît...* Août 1896, il a cumulé ses fonctions de propriétaire, de maire et de littérateur, et se repose à Cuverville... La Roque-Baignard [25 septembre 1896] sous la pluie, *infinie comme le désert, dont je chante les fastes dans un conte qui s'appelle El Hadj et qui a pour but d'être très beau. Vous savez qu'El Hadj est le nom arabe des pèlerins ; mon El Hadj est un petit prophète, dont le dieu n'a pas grande valeur, mais qui lui a beaucoup de valeur personnelle. Mes Nourritures traînent en longueur, comme des plantes d'eau crépusculaires...* Arco, Sud Tyrol, 5 mai 1898, annonçant « *la mort de Saïl* », qu'il soumettra au « *praticien expert* » qu'est Hérold ; il travaille à un *Philoctète à l'île du Diable*... La dernière lettre, de Cuverville en juin 1901, est relative au *Roi Can-daule*, dont on joint le programme illustré.

[Reproduites en fac-similé, la première et la dernière page d'une lettre de Biskra [25 mars 1896] : *Cher ami / Merci de votre longue lettre. Oui j'avais bien reçu Çakuntala, et si je ne vous en avais pas parlé plus tôt, c'est que j'attendais pour cela, d'être de nouveau sous les palmes. — Vous n'avez pas d'idée de ce qu'il y a de plaisir à lire cela à Biskra. Un jour on découvrira que la littérature orientale m'a « beaucoup impressionné » — alors j'oserai dire que vous [...] militaire — où, dès la diane et les coqs, chaque soldat souffle son air dans du cuivre faux à en périr. / Je travaille à me faire aimer par beaucoup d'Arabes — ce*

qui m'empêche de rien faire d'autre ; — mais je commence à espérer, lorsque j'aurai l'âge, pouvoir me faire enterrer sur les bords de l'Oued, en marabout que je deviens — et guérir, lorsqu'on touchera mon tombeau, autant de maladies que ma littérature en aura causées. / Mais mon ami ! la belle chose que le Centaure ; c'est luxueux n'est-ce pas ? — / Croyez-moi cordialement votre / André Gide. / Tout Biskra vous salue.

### TRADUCTIONS

*André Gide, Se il grano non muore.* Milan : Bompiani, 1990, coll. « Tascabili Bompiani » n° 280. Vol. br. sous couv. ill. (d'un détail du tableau de Jacques-Émile Blanche, *André Gide et ses amis*), 18,5 x 11 cm, 368 pp., ISBN 88-452-0864-8, L. 8.000. [Troisième tirage, en mars 1990, de cette édition en coll. « de poche » de la trad. de *Si le grain ne meurt* en italien par Garibaldo Marussi parue en mai 1982 ; le texte est suivi, pp. 361-6, d'une « Nota informativa », notice biographique sur Gide, et d'une « Bibliografia essenziale » (non mise à jour, arrêtée en 1960).]

### ARTICLES ET COMPTES RENDUS

À propos du *Gide* d'Éric Deschodt :

« Dossier : André Gide, le prêcheur concupiscent », *Le Figaro littéraire*, 7 octobre 1991, pp. 1 et 3 : Jean-Marie Rouart, « Contradictoire » ; Dominique Bona, « André Gide, le prêcheur concupiscent et perturbateur » ; « Enquête : Peut-on encore être gidien ? » [réponses de Patrick Besson, Marc Lambron, Marc-Édouard Nabe, Pierre Combescot, Éric Orsenna, Geneviève Dormann, François Sureau].

François Huguenin, « Le Grand Trouble », *Aspects de la France*, 21 novembre 1991 [« À l'occasion de la sortie du livre d'Éric Deschodt, *Gide le contemporain capital*, F. H. dresse le portrait de cet écrivain qui n'a jamais su parler que de lui, mais avec quel talent ! »].

Michel Braudeau, « Éloge d'André Gide », *Le Monde*, 13 décembre 1991, p. 18.

P.-L. Moudenc, « André Gide, aujourd'hui ? », *Rivarol*, n° 2085, 27 décembre 1991, p. 11.

Sur l'*André Gide, homosexual moralist*, de Patrick Pollard :

Douglas Johnson, « The Morals of an Immoralist », *The Times Literary Supplement*, décembre 1991.

Francis King, « Moral maze », *The Observer*, 15 décembre 1991.

De Patrick Pollard, la communication présentée au colloque lyonnais *Crimes et criminels dans la Littérature française* (29 nov.-1<sup>er</sup> déc. 1990), « La criminalisation de l'Homosexuel dans les ouvrages de fiction, 1880-1914 », a été publiée

dans le volume (Lyon : C.E.D.I.C., 1991), pp. 193-204. [Octave Mirbeau, Abel Hermant, Armand Dubarry, Georges Eekhoud, Jean Rodes, G. Binet-Valmer, Paul Bonnetain, Jean Bosc...]

Albert Kies, compte rendu de la *Correspondance Gide-Ruyters, Textyles* [Bruxelles], mars 1991, pp. 297-8.

Daniel Moutote, compte rendu de *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, d'Al. Goulet (1986), *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 92<sup>e</sup> année n° 1, janvier-février 1992, pp. 144-5.

Harald Emeis, « Vanheede », *Studia Romanica Posnaniensia* [revue publiée par l'Université Adam Mickiewicz de Poznan], t. XVI, 1991, pp. 3-19. [Poursuivant son étude des traces de la présence de Gide dans *Les Thibault* de Martin du Gard, l'auteur entend démontrer ici que Vanheede, personnage secondaire du roman, est inspiré de traits empruntés à Maria Van Rysselberghe et à Madeleine Gide.]

Claude Foucart, « *Le Thésée* d'André Gide : œuvre d'un patriarche ou d'un éternel adolescent », *Œuvres et Critiques*, vol. XVI, n° 2, 1991, pp. 99-109.

Claude Foucart, « Vers une nouvelle Grèce ? », *History of European Ideas*, vol. XIV, n° 1, pp. 59-73. [Dans les années 30 : Kessler, Gide, Martin du Gard...]

Richard Griffiths, « Anti-semitism, ambiguity and audience reception : the problem of *Silbermann* », *French Cultural Studies*, octobre 1991, pp. 291-308 [les pp. 295-8 sont consacrées à *La Porte étroite*].

Nicole Le Dimna, « Autobiographie et autobiocopie. Intertextualité et originalité dans *La Porte étroite* d'André Gide », *Merope* [revue semestrielle de langues et littératures germaniques et romanes de la Faculté des Langues et Littératures étrangères de Pescara], 3<sup>e</sup> année n° 4, juin 1991, pp. 49-80.

#### AUTOUR DE GIDE

Saluons comme il se doit l'ample entreprise de notre ami Victor Martin-Schmets, dont *Le Livre & l'Estampe*, la revue trimestrielle de la Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique (4, boulevard de l'Empereur, 1000 Bruxelles), vient de commencer la publication (t. XXXVII, 1991, n° 136, pp. 227-327) : il s'agit d'une *Bibliographie analytique des revues littéraires belges*, travail qui « portera, dans une première étape, sur de "petites" revues — de création ou de critique — nées entre 1830 et 1940, dont la vie n'excède pas cinq années et dont le lieu d'édition est situé en Belgique ». La bibliographie de chaque revue comprend cinq sections : description, textes, sommaires, index (des collaborateurs, des noms cités, des titres d'œuvres, des titres de revues, journaux et périodiques) et accès à des collections complètes. Les cent premières pages de ce travail très complet et très rigoureux — qui promet d'être énorme et va devenir un ou-

vrage indispensable pour les chercheurs et amateurs — analysent *L'Art jeune* (17 livraisons, 1895-96) et *Le Coq rouge* (21 livraisons, 1895-97). Le nom de Gide s'y rencontre, naturellement, souvent, tant dans l'index des collaborateurs que dans celui des noms cités.

#### TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Notre ami Walter Putnam (University of New Mexico) a présenté au XLV<sup>e</sup> Meeting de la Rocky Mountain Modern Language Association, à Tempe (Arizona) le 19 octobre dernier, une communication sur « Listeners and Readers in *Heart of Darkness* and *L'Immoraliste* ».

Au XVII<sup>e</sup> Meeting annuel du Colloquium on Nineteenth-Century French Studies, le 19 octobre dernier à La Nouvelle-Orléans, Mrs. Pamela A. Genova (University of Oklahoma) a lu une communication intitulée « A Crossroads of Modernity : André Gide's *Le Traité du Narcisse*, 1891 ».

## Addenda & Corrigenda à l'Annuaire de l'AAAG

(BAAG n° 92, octobre 1991)

| NOUVEAUX ADHÉRENTS  |   | Chargé rech. CNRS retr.                         | (1992) |
|---|---|---|--------|
| <p>M. Robert CLOSE 1388<br/>Directeur Sté Réassurance (1991)<br/>141 Gardinistraße<br/>8000 MUNICH 70<br/>(Allemagne)</p>             | <p>M. Daniel SALOM 1397<br/>Direct. d'exploitation (1992)<br/>40, rue d'Épinal<br/>77290 MITRY MORY</p>                                     | <p>10, rue Frédéric Bastiat<br/>75008 PARIS</p> |        |
| <p>M. Mortimer GUINEY 1384<br/>Prof. de Français (1991)<br/>Ascension Hall, Kenyon Coll.<br/>GAMBIER, OH 43022<br/>(États-Unis)</p>   | <p>Mme Sophie SAVAGE 1389<br/>Alloc. monit. normalien (1991)<br/>41, rue de Marinville<br/>94100 SAINT-MAUR</p>                             |   |        |
| <p>M. Paul JUND 1391<br/>Étudiant en doctorat (1991)<br/>37, rue Saint-Urbain<br/>67100 STRASBOURG</p>                                | <p>M. Ralph SCHMIDBERGER 1386<br/>Lecteur (1991)<br/>Schmidener Straße 51<br/>7000 STUTTGART 50<br/>(Allemagne)</p>                         |   |        |
| <p>Mlle Nicole LE DIMNA 1396<br/>Ricercatrice confermata (1992)<br/>5, Via Maestri del Lavoro d'Italia<br/>65125 PESCARA (Italie)</p> | <p>M. Georges TOMAN 1387<br/>Cadre supérieur (1991)<br/>62, rue de Saint-Valery<br/>80410 CAYEUX-SUR-MER</p>                                |   |        |
| <p>Mme Jacqueline LEVAILLANT 1393<br/>Professeur de Lettres (1991)<br/>16, rue du Maréchal Foch<br/>95640 MARINES</p>                 | <p>Bibliothèque du Centre Culturel Français 1398<br/>Ambassade de France (1992)<br/>7, rue M.C. Hassani Issad<br/>16000 ALGER (Algérie)</p> |   |        |
| <p>M. Michel-Edmond RICHARD 1394</p>  |   |   |        |

- Bibliothèque Générale de l'Université  
du Nouveau-Mexique 1395  
Serials Department (1991)  
ALBUQUERQUE,  
NM 87131-1466 (États-Unis)
- Bibliothèque Pattee (Serial Record) de  
la Pennsylvania State University 1385  
UNIVERSITY PARK, (1992)  
PA 16802 (États-Unis)
- Bibliothèque de la Société des Gens de  
Lettres de France 1392  
Hôtel de Massa (1991)  
38, rue du Faubourg-St-Jacques  
75014 PARIS
- Bibliothèque de l'Académie des Scien-  
ces de Hongrie 1390  
P. O. Box 7 (1992)  
1361 BUDAPEST (Hongrie)
- RECTIFICATIONS**
- M. Robert ANDRÉ 1241 \*  
Écrivain (1986)  
58, rue Claude Bernard  
75005 PARIS
- Mrs. Sylvia I. BALL 0736 \*  
Fonctionnaire européen (1975)  
30, rue de Leudelage  
1934 LUXEMBOURG  
(Gd-Duché)
- M. Randall R. CHERRY 1374 \*  
Expert en management (1991)  
308 East 90th Street, apt. 2 B  
NEW YORK, N.Y. 10128  
(États-Unis)
- [Le prénom et le nom de cet adhérent  
ont été très fâcheusement intervertis  
dans l'Annuaire.]
- M. André DASPRES 1316 \*  
Professeur d'université (1989)  
12, rue Ernest Nogré  
83000 TOULON
- M. Jean DEMANGE 0727 \*  
Consul général de France (1975)  
Consulat de France,  
Obayashi Bldg 24 F  
4-33, Kitahama Higashi,  
Cho-ku  
540 OSAKA (Japon)
- M. Jean-Jacques DURLIN 0697 \*  
Professeur enseign. agricole (1975)  
2, rue du Stade  
45700 VILLEMANDEUR
- M. Bertrand FILLAUDEAU 0800 \*  
Libraire, Éd. José Corti (1976)  
55, boulevard Saint-Michel  
75005 PARIS
- M. Michael NEAL 1136 \*  
Dishwasher (1983)  
6, rue des Bas-Jardins  
FEUGÈRES  
91650 SAINT-YON
- Mme Catherine NENNIG 1365 \*  
Professeur (1990)  
1, rue de la Tonnellerie  
28000 CHARTRES
- M. Dominique NOGUEZ 0177 \*  
Professeur d'Université (1968)  
23, rue de Seine  
75006 PARIS
- Mme Antje ROGGERNKAMP-  
KAUFMANN 1274 \*  
Enseignante (1987)  
Rohnsweg 13 / A  
3400 GÖTTINGEN  
(Allemagne)

M. Fabrice SCHNEIDER 1323 \*  
Professeur d'Histoire (1989)  
1, rue Guy Môquet  
75017 PARIS

Mme Christine STEMMERMANN  
Traductrice 1341 \*  
Schmelzbergstraße 51 (1989)  
8044 ZÜRICH (Suisse)

M. François de ZIEGLER 0921 \*  
Ambass. de Suisse à Paris (1978)  
27, quai des Gds-Augustins  
75006 PARIS

## Vie de l'AAAG

### BILAN 1991

#### RECETTES

|  |            |
|--|------------|
| Solde de l'exercice 1990 <sup>1</sup>      | 58 362,88  |
| Intérêts 1990 des livrets d'épargne        | 845,34     |
| Cotisations                                | 105 594,54 |
| Vente de publications                      | 38 735,95  |
| Subvention 1992 du CNL                     | 30 000,00  |
| Collecte pour frais location salle réunion | 350,00     |
| Divers                                     | 726,11     |
| Total                                      | 234 614,82 |

#### DÉPENSES

|                                 |            |
|---------------------------------|------------|
| Publications <sup>2</sup>       | 139 036,61 |
| Frais de secrétariat            | 2 872,73   |
| Frais de trésorerie             | 423,65     |
| Location de salle pour réunions | 1 800,00   |
| Divers                          | 23,90      |
| Total                           | 144 156,89 |

#### SOLDE DE L'EXERCICE

|                               |            |
|-------------------------------|------------|
| Recettes                      | 234 614,82 |
| Dépenses                      | 144 156,89 |
| En caisse au 31 décembre 1991 |            |
| Compte courant postal         | 41 601,16  |
| Compte BNP                    | 29 226,55  |
| Livrets d'épargne             | 19 630,22  |
| Total                         | 90 457,93  |
|                               | 90 457,93  |

1. Voir BAAG n° 92, octobre 1991, p. 609.

2. Restait à payer au 31.12.91 : 29 744,00 F (facture Imprimerie Bené, BAAG 92) + 58 672,90 F (solde facture Éditions Gallimard, CAG 13) = 88 416,90 F.

## VARIA

### ROMAN CONTEMPORAIN

\*\*\* Vient de paraître le n° 7 (1991) des *Cahiers du CERF XX* — c'est-à-dire du Centre d'Études sur le Roman Français du XX<sup>e</sup> siècle, que dirige notre ami Bernard Duchatelet : consacré à *Marguerite Duras*, il réunit quatre études sur *Moderato cantabile*, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, *Le Vice-Consul* et *L'Amour*. [120 pp., 50 F + 10 F pour frais d'envoi, commandes à adresser au CERF XX, Dép. de Français, Faculté des Lettres, B.P. 814, 29285 Brest Cédex, chèque libellé à l'ordre de M. l'Agent Comptable de l'U.B.O., CCP Rennes 9402-15 V.] — Les six premiers cahiers sont encore disponibles : n° 1 et 2 (*L'Inscription de l'Histoire dans quelques romans français*), 3 (*Trois femmes romancières : Sarraute, Yourcenar, Duras*), 4 (*Tirolologie romanesque*), 5 (*Roman et Poésie*) et 6 (*Légendaire et mythe dans le roman contemporain*).

### ALEXIS CURVERS (1906-1992)

\*\*\* L'écrivain belge Alexis Curvers est mort le 7 février, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Né à Liège le 24 février 1906, il avait publié son premier roman en 1937 (*Bourg-le-Rond*, Gallimard), puis *Printemps chez des ombres* (1939), et avait atteint la notoriété

avec *Tempo di Roma*, roman refusé par Gallimard et paru en 1957 chez Robert Laffont (récemment réédité par Actes Sud, après le film qu'en tira Denys de La Patellière. — Un article du dernier bulletin de l'*Association des Amis du Musée d'Uzès* avait évoqué la figure d'Alexis Curvers et le séjour qu'il fit avec Marie Delcourt, « durant le tragique été 1940 », à « La Messuguière », à Cabris, où se trouvaient alors aussi Gide et Jean Lambert ; c'est en se souvenant de cette époque que Jean Lambert, en 1958, devait lui envoyer son *Gide familial* : le bulletin publie l'intéressant échange de lettres qui s'ensuivit (ces deux lettres ont en effet été offertes, par les destinataires, à la Salle André Gide du Musée).

**AU MUSÉE D'UZÈS** \*\*\* Grâce à la générosité de notre amie Mme Charles Berlioz, le Musée d'Uzès vient de s'enrichir du don des quatre lettres autographes d'André Gide (16 novembre 1934, 7 mai, 9 mai et 22 octobre 1935) que le BAAG avait eu le plaisir de publier dans son n° 82-83, d'avril-juillet 1989 (pp. 145-9).

**GIDE, THÉORICIEN DE LA LITTÉRATURE** \*\*\* Dans l'anthologie qu'Arsène Chassan et Charles

Senninger viennent de faire paraître (*Les Textes littéraires généraux*, t. I, Hachette, 1991, 559 p.), on relève qu'André Gide est cité cinq fois comme théoricien de la littérature, chiffre statistiquement considérable, ici dépassé seulement par Hugo (10 extraits), Diderot (8), et Proust (6), chiffre égal à celui de Sainte-Beuve, mais supérieur à la performance de Valéry (4). Les textes de Gide sont empruntés à : *De l'influence en littérature* (pp. 39-41), *L'Évolution du théâtre* (pp. 48-50), *Les limites de l'art* (pp. 104-6), *Souvenirs littéraires et problèmes actuels* (pp. 108-9), enfin *Billets à Angèle* (pp. 164-6). [D. D.]

**GEORGES POULET (1902-1991) \*\*\*** Le grand critique belge, né à Chênée près de Liège en 1902, est mort à Bruxelles le 31 décembre dernier. Professeur à l'université d'Édimbourg (1927-52) puis aux États-Unis à celle de Baltimore (1952-56), il a édifié une œuvre considérable, en opposition aux modes structuraliste et formaliste : les cinq volumes d'*Études sur le temps humain* (Plon, 1950-68), *Les Métamorphoses du cercle* (Plon, 1961), *L'Espace proustien* (Gallimard, 1963), *La Conscience critique* (José Corti, 1971), *La Pensée indéterminée* (3 vol., P.U.F., 1985-90). C'est dans l'introduction du *Point de départ* (t. III des *Études sur le temps humain*, 1964) qu'on peut relire les quelques pages que Poulet avait consacrées à Gide. Rappelons aussi que le recueil d'études critiques jadis publié en son honneur, *Mouvements premiers* (Corti, 1972), contenait un long article de Leonardo Fasciati sur « Somnolence et réveil chez André Gide » (pp. 269-83).

**GIDE À WEIMAR (1903) \*\*\***  
M. Cornel Meder, directeur de la revue luxembourgeoise *Galerie*, et Président du Centre Culturel Differdange, a donné, en septembre 1991, lors d'un voyage à Weimar, auquel le CCD était convié par les Archives de l'État de Thuringe, une conférence sur « *Le Voyage d'André Gide à Weimar en l'été 1903* ». *Galerie*, dans son n° 3 de 1991, p. 359, sous la plume de Claude Conter, en produit le compte rendu suivant : « *Harry Kessler avait projeté une exposition néo-impresioniste qui eut lieu au mois d'août 1903. Quarante-sept tableaux furent présentés au public. Grâce à des sources jusqu'ici inédites, le cahier 3 bis de la Petite Dame et le journal intime de Kessler, retrouvé en Espagne, Meder restitue le voyage. André Gide, Théo et Maria Van Rysselberghe se rendent à Weimar, rejoints par Marcel Drouin, l'auteur de La Sagesse de Goethe, et Aline Mayrisch. Les uns habitent chez Vandevelde ; Gide loge chez Kessler. C'est la Petite Dame qui raconte la scène où Gide est pris d'un irrévérencieux fou-rire lorsqu'il voit ceux qui se penchent sur les coffres-forts abritant l'œuvre posthume de Nietzsche. Le voyage ne se limite pas à Weimar ; les châteaux de Dornburg, Leipzig, Dresde, Berlin seront visités. Le groupe ne se limite pas aux personnages cités ; l'orientaliste russe Fjedor Rosenberg s'y joindra. Vers la fin de son exposé, Meder esquissera les relations ultérieures entre les personnages.* » [D. D.]

**GIDE ET L'HISTOIRE \*\*\***  
C'est sur ce thème que portera la session de l'AAAG au prochain congrès de la Modern Languages Association,

à New York en décembre 1992. Les offres de collaboration sont à formuler auprès de notre ami Mortimer Guiney, Dept. of Modern Languages and Literatures, Kenyon College, Gambier, OH 43022-9623 (tél. 614 / 427-5656).

**HENRI BACHELIN \*\*\*** Les familiers de l'œuvre de Gide (et de l'histoire de *La NRF* d'avant 1914) connaissent bien le nom d'Henri Bachelin (né à Lormes, Nièvre, le 27 mars 1879 et mort à Paris le 21 septembre 1941), et on connaîtra mieux leurs relations lorsque paraîtra l'édition de leur correspondance que prépare actuellement notre ami Bernard Duchatelet. En l'attendant, signalons qu'existe depuis un an l'*Association pour l'étude et la connaissance d'Henri Bachelin*, dont le siège est dans sa ville natale : renseignements et adhésions (cotisation annuelle de membre actif : 100 F) auprès de la Trésorière, Mlle Paulette Lantier, 1 place du Four Banal, 58140 Lormes.

**ZOUM WALTER \*\*\*** Les admirateurs de Zoum Walter qui n'auront pas visité l'exposition du musée de Montauban, annoncée dans notre précédent numéro, pourront en contempler la plupart des œuvres, revenues à Paris, à la Galerie Hansma, 9 rue Chabanet, du 11 juin au 13 juillet prochain (du lundi au samedi, de 14 h à 19 h, et sur rendez-vous — tél. 42.96.69.01).

**COÏNCIDENCE !?... \*\*\*** Notre ami liégeois Michel Lemoine, qui avait déjà donné une importante contribution à *L'Univers de Simenon*, édité en 1983 sous la direction de Maurice Piron (v. BAAG n° 59, juillet 1983, p. 454), vient de publier un ouvrage mo-

numental (550 pp. 24 x 17 cm, Liège : Éd. du C.L.P.C.F., 1680 FB) : *L'Autre Univers de Simenon : Guide complet des romans populaires publiés sous pseudonymes*. Dans cette analyse très complète et très détaillée des 190 romans publiés (sous 17 pseudonymes) par le jeune Simenon dans des collections populaires des années 20 et 30, nous avons remarqué (pp. 40-1) une fort étrange coïncidence : dans *La Fiancée fugitive* (« roman dramatique » signé Jean du Perry, Paris : Ferenczi, coll. « Mon livre favori », 1925), le père de l'héroïne, « allègre vieillard, peintre membre de l'Institut », s'appelle... *Oscar Molinier*. Le roman a paru en juin 1925 ; le 8 du même mois, Gide achevait *Les Faux-Monnayeurs*... — Autre coïncidence : dans un article de la revue *Traces* (dont il est secrétaire de rédaction), 1991, n° 3, « Évolution et parentés littéraires de Simenon selon la critique de 1931 à 1935 », le même érudit Michel Lemoine cite un article (anonyme) d'*Aux écoutes* du 28 mai 1932 (« Dumas père ou Eugène Sue ? ») : « *M. Georges Simenon, peu connu il y a deux ans, est en train de se bâtir une réputation bizarre : il a signé un contrat avec M. Fayard qui l'oblige à livrer un roman policier par mois. Et voici déjà seize romans qu'il donne en seize mois ! Nous avons lu plusieurs de ces ouvrages. M. Simenon a autant de talent, de tact et de connaissances littéraires qu'un académicien. M. Simenon sait le français.* [Etc.] *Et avec tous ces dons, M. Simenon n'écrit que de simples et honnêtes romans policiers ! Devant une contradiction aussi forte, comme, d'autre part, nous n'avons jamais vu M. Georges Simenon en chair et en os, nous nous som-*

mes demandé si M. Simenon existait vraiment et s'il n'était pas un pseudonyme de M. André Gide, dont on sait qu'il a déjà donné deux romans quasi policiers avec *Les Caves du Vatican* et *Les Faux-Monnayeurs...* » — Simenon et Gide devaient décidément s'entendre ! — mais ils ne se connaîtront qu'une dizaine d'années plus tard (il semble que ce soit Jean Schlumberger qui ait fait lire Simenon à Gide au printemps 1934 : v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 383, et que la première rencontre des deux écrivains ait eu lieu le 5 juin 1935, dans un cocktail de la NRF, *ibid.*, p. 461).

#### NOS AMIS PUBLIENT... \*\*\*

Vient de sortir chez Christian Pirot la réédition du *Livre de l'Émeraude (En Bretagne)* d'André Suarès, préfacé par notre ami Bernard Duchatelet — de qui on peut aussi lire la longue notice sur *Romain Rolland* qu'il a donnée au tome XL, tout récemment paru, du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* publié sous la direction de Jean Maitron (pp. 265-72). — De notre ami Guy Dugas, *La Littérature judéo-maghrébine d'expression française (Bibliographie critique)* (Paris : L'Harmattan, 1992).

**HENRI HEINEMANN : LE MOULIN-VERT** \*\*\* Rien de plus plaisant que cette évocation de l'enfance de l'auteur dans le Paris des années trente, entre Montparnasse et la Porte d'Orléans, rue du Moulin-Vert. Aucune prétention dans ces souvenirs : c'est la vie d'un enfant ordinaire au milieu de gens ordinaires, mais à la lecture de laquelle on s'attache beaucoup, tant l'évocation de cette « ère évanouie » est riche d'émotion et de

douce nostalgie : images dominantes des parents et du frère aimés, ponctuées d'anecdotes succulentes telles que celle du petit frère Jean qui casse une pile d'assiettes pour imiter Mickey ou celle, historique, de la pièce de cinq francs laissée par Yvonne Printemps sous l'oreiller du bébé qu'elle préférerait : notre auteur. Le récit s'écoule naturellement avec un amour de la langue française évident, un souci du mot juste qui donnent des trouvailles de vocabulaire (la Seine « adolescence » en Côte-d'Or), un style sans heurt, poli et confiant. Voilà un bien agréable récit qu'il faut apprécier pour sa charmante simplicité et son émouvante tendresse envers ce temps béni de l'enfance. (Besançon : L'Amitié par le Livre, 1991, 168 pp., v. BAAG n° 92, octobre 1991, p. 607.) [B. M.]

**BAAG À VENDRE** \*\*\* Quelques numéros anciens, épuisés, du BAAG sont à vendre, au prix de 12 F l'un (port en sus) : il s'agit des n° 7, 8, 9, 10, 11 et 12. S'adresser à Pierre Masson.

**ŒUVRES COMPLÈTES** \*\*\* En écho à une demande formulée dans de précédents BAAG, notre ami Jean Rabiller, des Sables d'Olonne, nous signale qu'un exemplaire de l'édition en quinze volumes des *Œuvres complètes* d'André Gide était proposé par la Librairie Fata Libelli, 9, rue Médecis, 75006 Paris, tél. : 44.07.16.44, en décembre 1991 (cat. n°17, n°59), au prix de 4 000 F.

**COQUILLE** \*\*\* Non, ce n'est pas un désir discrètement coquet de se rajeunir que le dernier BAAG s'annonçait, sur sa couverture, en son vingtiè-

me printemps : il ne s'agissait que d'une simple lettre sautée, XX au lieu de XXV...

**QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DES CAVES \*\*\*** Pour l'année 1993, le *BAAG* envisage de consacrer un numéro spécial aux *Caves du Vatican*. Les propositions de contribution sont à envoyer dès à présent à Pierre Masson.

[Notes rédigées par Daniel Durosay, Claude Martin et Bernard Métayer.]

me printemps : il ne s'agissait que d'une simple lettre sautée, XX au lieu de XXV...

**QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DES CAVES \*\*\*** Pour l'année 1993, le *BAAG* envisage de consacrer un numéro spécial aux *Caves du Vatican*. Les propositions de contribution sont à envoyer dès à présent à Pierre Masson.

[Notes rédigées par Daniel Durosay, Claude Martin et Bernard Métayer.]



ISSN 0044 - 8133  
Comm. parit. 52103

**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**

**FACULTÉ DES LETTRES  
UNIVERSITÉ LUMIÈRE (LYON II)**

**18, quai Claude Bernard  
F 69365 LYON CÉDEX 07**

**PRIX DU NUMÉRO : 50 F**